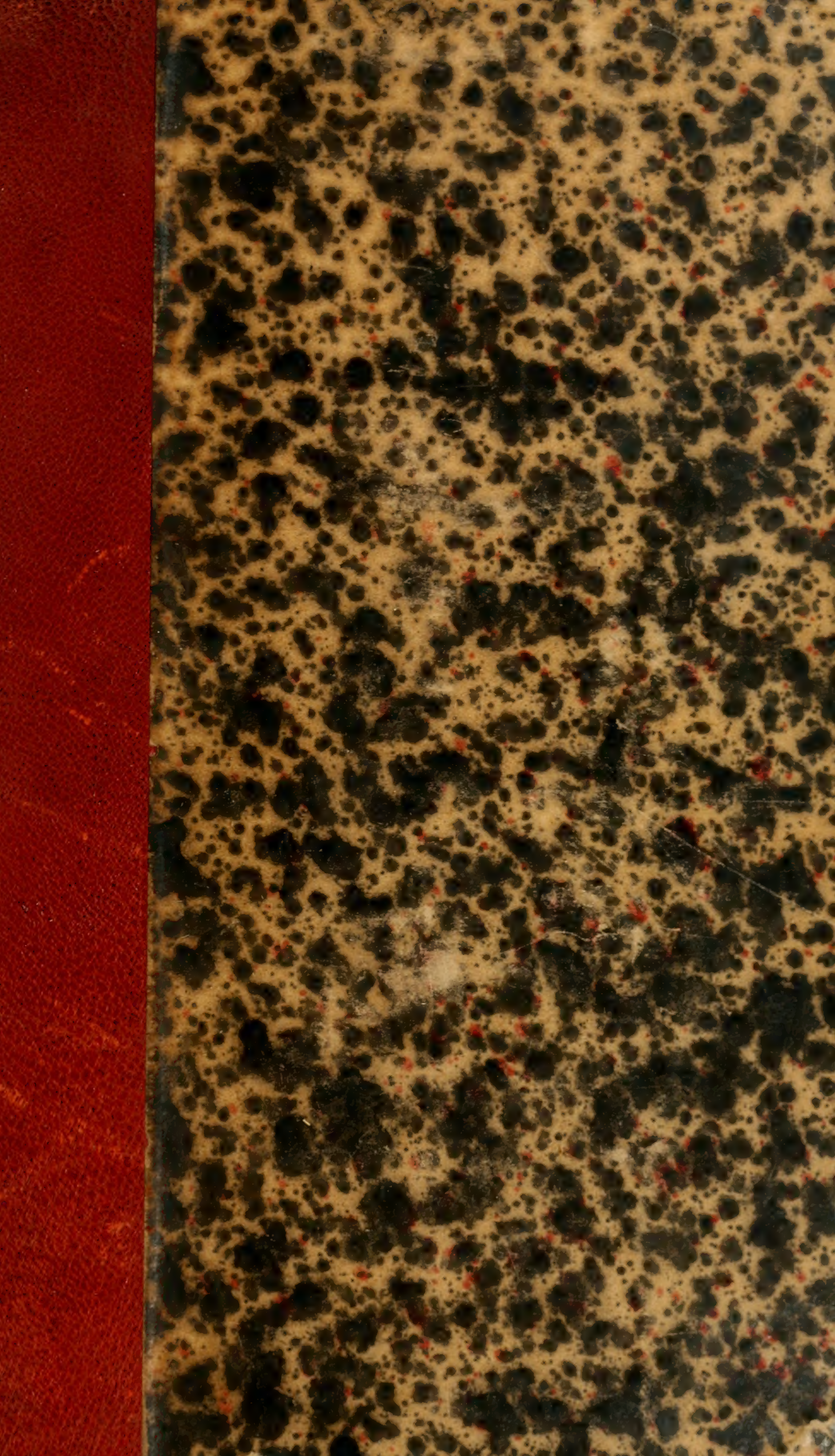
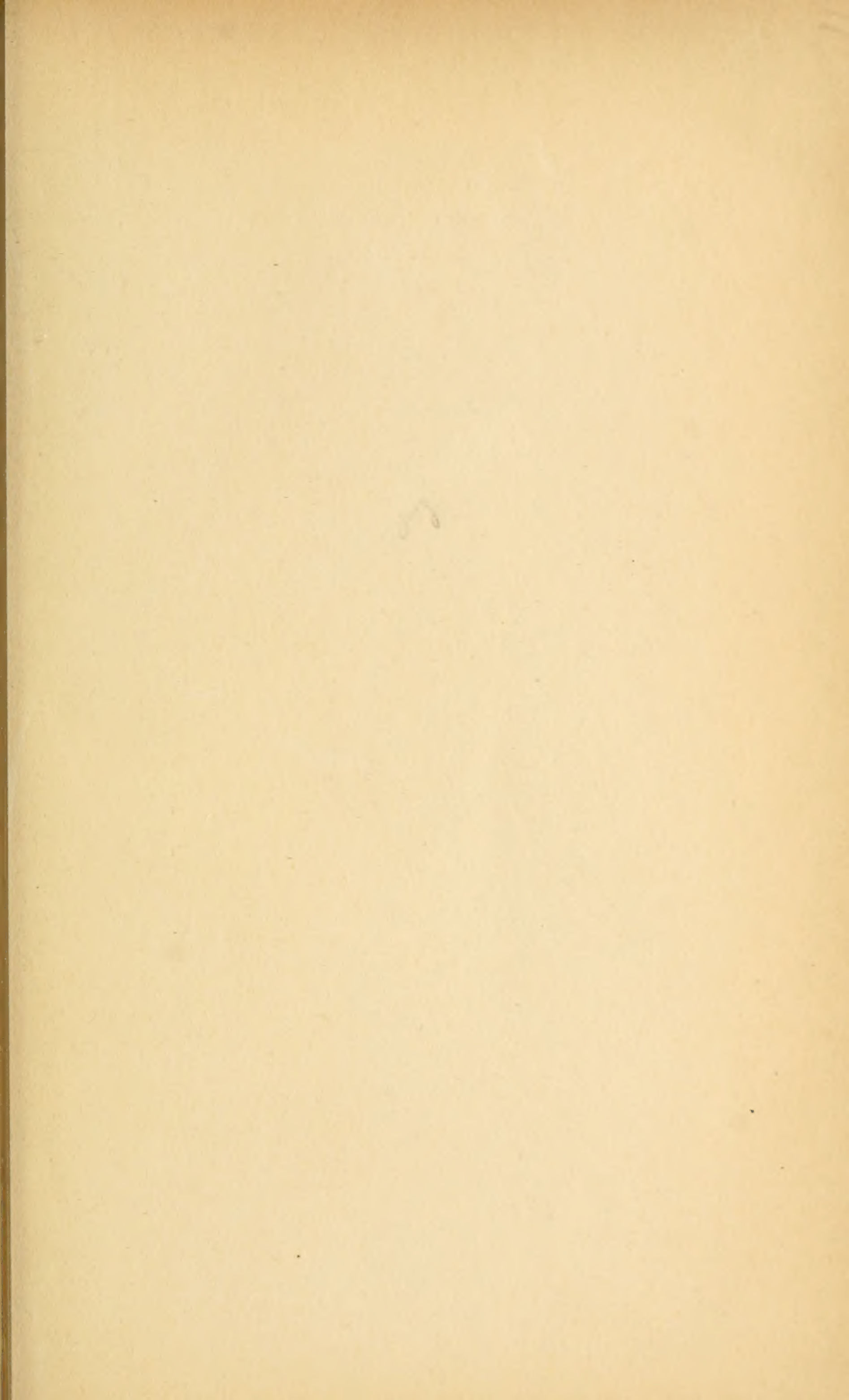
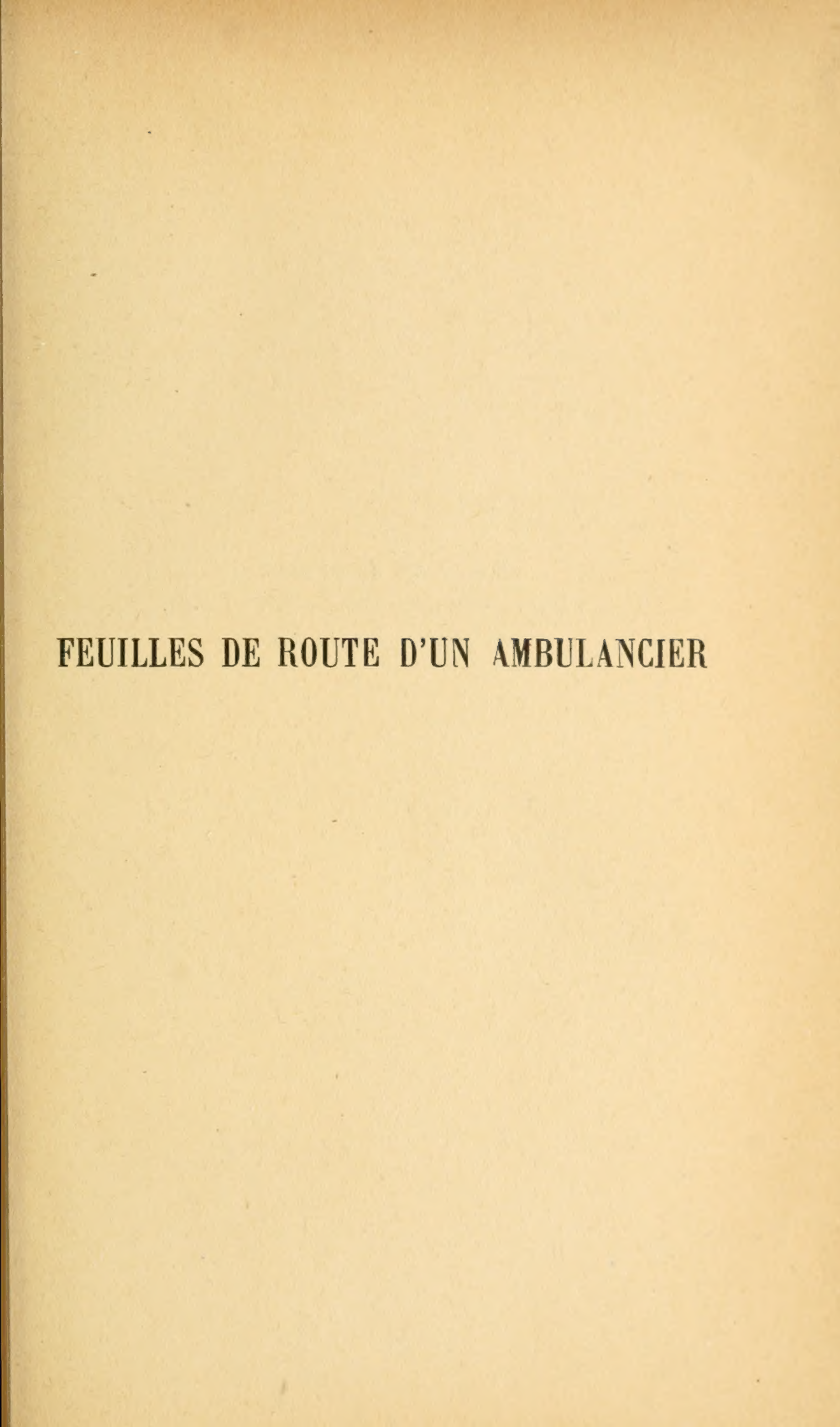










FEUILLES DE ROUTE D'UN AMBULANCIER

Il a été tiré de cet ouvrage
vingt exemplaires, numérotés de 1 à 20,
sur papier vélin du Marais.

LA GUERRE — LES RÉCITS DES TÉMOINS

CHARLES LELEUX
Avocat à la Cour d'Appel de Paris

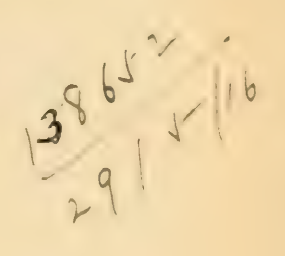
Feuilles de route d'un Ambulancier

ALSACE — VOSGES — MARNE
AISNE — ARTOIS — BELGIQUE

Complétées d'après le Carnet de route du Dr HENRI LIÉGARD
CHEF DE CLINIQUE AUX QUINZE-VINGTS

PRÉFACE DE M. RENÉ DOUMIC
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

AVEC 13 ILLUSTRATIONS





LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS
RUE DES BEAUX-ARTS, 5-7

NANCY
RUE DES GLACIS, 18

1915

PRÉFACE

Mon cher Monsieur Leleux,

Depuis si longtemps que nous travaillons ensemble, j'ai bien souvent souhaité une occasion de vous donner une marque publique de mon estime et de mon amitié. Je saisis avec empressement celle qui se présente. J'ai encore une autre raison. Vous avez connu mon frère. Vous avez causé de patriotisme avec Max Doumic. Vous vous êtes tout de suite entendus. Ce souvenir est entre nous.

Vous faites bien de publier vos *Feuilles de route*. Elles seront lues avec une ardente curiosité. Voilà un an que cette effroyable guerre est notre seule pensée, notre unique souci. Et qu'en savons-nous? moins que rien. Un secret, très légitime en principe, très exagéré dans l'application, pèse sur les opérations militaires. Nous en sommes réduits à la sécheresse des communiqués officiels. C'est à peine si, de temps en temps, sur un fait d'armes particulièrement brillant on nous donne une note, elle aussi officielle, et qui, dans sa brièveté, déborde d'héroïsme. Aussi sommes-nous avides de témoignages plus directs, plus détaillés, surtout moins impersonnels : lettres du front, carnets

de route aujourd'hui d'un combattant, demain d'un aumônier, d'un ambulancier, d'une infirmière.

Vous êtes partis, le Dr Liégard et vous, dès les premiers jours. Depuis, quels spectacles, quelles émotions ! Vous êtes entrés en Alsace ; vous avez vu, couché sur le sol, le poteau frontière arraché par la main d'un des nôtres. Vous avez, sous la lourde chaleur d'août, gravi les pentes du Donon. D'Alsace et de Lorraine, hélas ! vous avez dû rétrograder en France, mais ç'a été pour traverser le glorieux champ de bataille de la Marne. Vous vous êtes arrêtés devant la ligne de l'Aisne, où le malheur a voulu que nous ayons laissé les Allemands s'établir et profiter contre nous de nos fortifications naturelles. Avec la bataille, votre ambulance est remontée vers le Nord. Elle a séjourné dans les boues de Belgique. Et, comme elle avait vu le beffroi d'Arras tomber sous les obus des barbares, elle a vu monter dans la nuit les flammes de l'incendie qui a fait de l'antique et gracieuse cité d'Ypres un monceau de ruines et de cendres.

Ce que vous avez vu, vous le faites voir par la netteté de votre vision et par la simplicité de votre récit. On n'oublie pas certaines de vos pages où s'étale la sauvagerie de nos ennemis. Ah ! vous n'avez pas besoin de hausser le ton, de forcer la voix : l'horreur de telles scènes se dégage d'elle-même et parle assez haut.

Ambulancier, vous n'assistez pas à la bataille : ce n'est pas votre place ; vous ne la racontez donc pas. Qui peut, d'ailleurs, décrire la bataille moderne ? Elle

s'étend sur un front trop vaste, les adversaires sont à de trop grandes distances. Et pourtant, à travers votre récit on suit les opérations des armées, à mesure qu'elles se déroulent, on assiste à leurs mouvements, on a la sensation de la bataille toute proche. C'est même un des traits essentiels qui ressortent de votre déposition que cette liaison intime entre l'armée qui combat et l'ambulance qui, tout à l'heure, pansera les blessures des combattants. La division avance, vous avancez avec elle. Le canon tonne, les moteurs des avions ronflent, la bataille est engagée : alors l'ambulance s'arrête; elle s'installe à la hâte dans un château, dans une école, dans un estaminet; elle l'aménage du mieux qu'elle peut; elle installe des lits et des tables de pansements : la voilà prête, les blessés peuvent arriver. Ils arrivent, — si nombreux certains jours! — et ce sont pour vous d'affolantes séances. Soudain un ordre : les nôtres se replient; il faut en quelques minutes évacuer l'ambulance et soustraire ceux qui viennent de lutter bravement, ceux sur la souffrance de qui vous venez de vous pencher, à cette humiliation et à cette torture : tomber entre les mains d'un ennemi sans pitié.

Ce voisinage de l'ambulance, cette présence réelle et continue dont vous donnez la sensation ne sont pas le seul réconfort qu'on doive à la lecture de vos *Feuilles de route*. C'est là un genre de mérite sur lequel vous me permettrez d'insister. L'ambulancier est dans une situation tout particulièrement pénible : vous en faites la remarque en quelques mots sous

lesquels on devine l'émotion poignante et contenue. Il n'a pas pour l'enfiévrer l'emportement de l'action; il ne connaît de la bataille que ce qu'elle laisse derrière elle; de la victoire même il ne sait que les victimes qu'elle a faites. Eh bien! ces mois de guerre vus d'une ambulance laissent une impression — douloureuse, certes! — mais non déprimante. Pour les avoir vécus avec vos camarades et avec vous, auprès de vos blessés et de vos malades, on se sent plus confiant et plus résolu.

A quoi cela tient-il? A cette atmosphère de vaillance, d'enthousiasme, de fraternité dans l'héroïsme qu'on respire dans la zone des armées près de la ligne de feu. Je n'y ai passé que quelques heures et pour le plus triste des pèlerinages. Mais ces quelques heures au milieu de ceux, qui à chaque instant, risquent leur vie pour nous m'a été une révélation d'un état d'esprit que nous autres, civils, loin du danger, nous ne pouvons soupçonner. Aux blessés que vous recueillez, vous tous, médecins, ambulanciers, brancardiers, vous ne donnez pas seulement vos soins, vous donnez votre cœur. Il n'est pas de fatigue, pas de corvée, pas de besogne pénible ou répugnante que vous n'acceptiez pour calmer leurs souffrances. J'ajoute : il n'est pas de péril que vous ne soyez prêts à braver. Car combien d'entre vous sont tombés sous les balles d'un ennemi qui n'a ni pitié de la souffrance ni respect de la mort. Vous faites plus que panser leurs plaies et soulager la misère de leurs corps défaillants : vous vous souciez de leurs âmes. Vous les rafraîchissez

d'un peu d'illusion ; vous les fortifiez d'un peu d'espérance ; vous les consolez de beaucoup de charité.

Et chez eux, que de résignation, que de crânerie devant la douleur ! Ah ! c'est qu'ils souffrent pour la France, et pour elle ils sont résignés à tout et prêts à mourir ! Quelles superbes silhouettes de braves vous avez, à maintes reprises, dessinées en quelques lignes ! Quels mots vous rapportez, dignes des plus beaux de l'Histoire !

Je ne crois pas qu'on puisse faire de votre livre un plus bel éloge, — ni plus mérité : en le fermant, on s'aperçoit qu'on y a trouvé des raisons nouvelles de haïr un peuple qui s'est résolument placé en dehors des conditions de l'humanité, et d'admirer, d'aimer, de bénir, depuis les plus brillants des grands chefs jusqu'au plus obscur des combattants et au plus humble des brancardiers, tous ceux qui défendent le sol de notre chère Patrie.

René DOUMIC,

de l'Académie française.

INTRODUCTION

Ce n'est pas l'un des aspects les moins curieux de cette guerre, qu'elle ait fait éclore presque autant d'écrivains que de soldats... Sur le front, à cette heure, il n'est guère de Français, — et probablement de combattants, — qui, dans un coin de leur sac ou de leurs fontes, ne possèdent quelque calepin où, dès la moindre accalmie, les notes viennent s'ajouter aux notes. Et sans doute, au regard des délicats, la plupart de ces feuillets témoigneraient d'une valeur littéraire assez faible (ce qui est, d'ailleurs, leur dernier souci), car ils n'offrent, le plus souvent, que des mots de repère, des impressions hâtives, fugaces, au milieu d'une foule de détails oiseux, terre-à-terre ou trop personnels... Mais le fond, ici, prime la forme. Sans nous inquiéter de savoir s'il sera beaucoup de Vauvenargues ou de Xénophons parmi nos « poilus », réjouissons-nous de voir ceux-ci rédiger leurs tablettes quotidiennes, dater les faits, accumuler les souvenirs et dresser, peu à peu, une montagne de documents authentiques, où les historiens de demain viendront puiser la vérité à pleins bras.

Car telle est la grande vertu de tous ces carnets de route, écrits au jour le jour par l'armée de 1914 : ils sont vrais. *Sans ornements, mais loyaux. Sans style, mais spontanés. Sans prétentions philosophiques, mais pleins d'expérience et de vie.*

Voilà pourquoi, loin d'en faire fi, l'Histoire les consultera avec attention, non seulement ceux des chefs, mais ceux des

soldats, non seulement ceux des savants ou des lettrés, mais ceux des humbles et des ignorants. Car la boue des tranchées, tout comme le fumier d'Ennius, sera fertile en fleurs; et l'Histoire sait bien que Napoléon et Marbot doivent être complétés par Joliclerc et le sergent Bourgogne.

Voilà pourquoi, aussi, je ne crains pas, si minime que puisse être leur intérêt, d'offrir au public ces Feuilles de route.

A la vérité, plusieurs passages en ont déjà été publiés dans les Lectures pour tous. *Mais on constatera sans peine que, tel qu'il se présente maintenant, ce petit livre constitue un travail tout autre et beaucoup plus important que ce que contenait le célèbre magazine. Car, tout d'abord, il va de soi que celui-ci, — de par son cadre, et malgré sa très large hospitalité, — ne pouvait donner que des « extraits » de mon Carnet, tandis que c'est ce Carnet* in extenso *qui paraît aujourd'hui.*

D'autre part, à l'époque de la publication faite par les Lectures, *mon récit s'arrêtait à l'arrivée de notre ambulance dans le Pas-de-Calais, c'est-à-dire au début d'octobre 1914 : or, il s'augmente désormais de toute la campagne d'automne et d'hiver, dans le Nord et en Belgique, ce qui a plus que triplé son étendue.*

Mais ce qui fera surtout de ces Feuilles de route *un livre tout à fait nouveau, c'est qu'elles viennent de bénéficier d'un concours des plus précieux et qui n'a pu que contribuer à les rendre moins imparfaites. Un heureux hasard de la guerre, en effet, me fit retrouver récemment M. le Dr H. Liégard, qui avait été l'un des majors de mon ambulance. Lui aussi, — naturellement! — avait tenu un journal de route. Et avec une généreuse amabilité, le distingué chef de clinique des Quinze-Vingts voulut bien me permettre de feuilleter ses notes, d'y contrôler les miennes, de vérifier mes dates, de préciser tel ou tel détail, de combler ici un oubli, de rectifier là une erreur, en un mot,*

d'éclairer et de compléter mon récit par le sien, de façon à tracer de notre campagne un tableau absolument exact. Et, quoique le Dr Liégard s'en défende, je puis bien dire que des pages entières de ce livre, — surtout dans sa dernière partie, — sont de lui seul, et que, en tout cas, je me suis borné, en plus d'un endroit, à juxtaposer la « matière » de nos deux carnets et surtout à fondre intimement leurs « pensées » respectives, pour rendre nos sensations, nos joies, nos troubles, nos émotions communes d'une manière plus juste, plus vraie, plus harmonieuse.

On me permettra donc d'exprimer ici au Dr Liégard toute mon affectueuse gratitude pour sa véritable « collaboration », dont je sens tout le prix.

Au lecteur de ces Feuilles de route, *je demande de n'y point chercher une étude du « Service de Santé en campagne », ni un rapport technique avec des chiffres, des preuves et des conclusions. C'est un témoin qui s'exprime ici, non un juge. Il s'agit donc d'un récit purement objectif, nullement d'une œuvre de critique ou de polémique. Quand le moment sera venu de tirer de cette guerre toutes les leçons qu'elle comporte, il appartiendra aux gens compétents de le faire, d'interroger les soldats, les blessés, les malades, de consulter les médecins et les infirmiers, d'examiner les faits, de comparer notre organisation sanitaire avec celle de nos alliés ou de nos adversaires, et enfin de dire si cette organisation fut bonne ou mauvaise. Mais cela, c'est le travail de demain.*

Paraissant aujourd'hui, c'est-à-dire encore en plein conflit, ces Feuilles de route d'un Ambulancier *n'ont d'autre prétention que d'intéresser le lecteur aux mille tableaux, gais, tragiques, imprévus ou pittoresques, que peut offrir la guerre, lorsqu'on la voit de cet observatoire très particulier qui s'appelle une ambulance : observatoire d'où l'on découvre à la fois le front et l'arrière, l'action et ses suites, le théâtre*

et ses coulisses. Or, il se trouve que, par une chance rare, notre ambulance fut à même de poursuivre ses observations sur des points multiples et sous les ciels les plus contraires. Elle a parcouru toute la ligne occidentale, de l'Alsace à la Belgique. Elle a gravi les Vosges, franchi la Marne, longé l'Aisne, traversé l'Artois et la Flandre. Elle a connu les torrides journées d'août et les nuits neigeuses de décembre. Elle a travaillé dans les pires et les meilleures conditions, fonctionnant tour à tour dans une grange ou dans une auberge, à l'abri d'un paisible couvent ou sous l'enfer d'un hôpital bombardé...

De tant d'images, d'impressions et de souvenirs, glanés le long des routes, nous avons donc fait un bouquet qui, nous l'espérons, plaira au lecteur : bouquet modeste et assemblé sans art. Mais, qui donc ne pardonnerait à une simple gerbe des champs, — voire des champs de bataille, — de mêler et de heurter les teintes, la joie des bleuets, le sang des coquelicots, la verdure des lauriers et jusqu'au sombre éclat des fleurs cueillies sur les tombes?...

Ch. L.

Feuilles de route d'un Ambulancier

I

VERS LA FRONTIÈRE

Dimanche 9 août. — Un long sifflement et notre train s'ébranle : il est juste 8 heures du matin aux horloges de la gare de Bercy. Comment définir notre émotion en cette minute précise? C'est tout d'abord un petit serrement de cœur à la pensée que, tout de même, c'est « à la guerre » que nous partons; et, en même temps, nous éprouvons comme un véritable soulagement. Car, depuis six longs jours que nous sommes mobilisés, il faut bien avouer que notre impatience est allée croissant. En vain l'organisation de notre ambulance nous promena-t-elle de La Rapée à Versailles, de Versailles à Vanves, de Vanves au Grand-Palais : nous n'y tenions plus; et cette nuit, quand l'ordre d'embarquer nous est enfin parvenu, ç'a été, dans l'immense hall des Champs-Élysées, un trépignement de joie et d'enthousiasme.

Par les quais noirs et déserts, — et dont nous, Parisiens,

n'avions jamais soupçonné l'affreux pavage, — nous avons gagné Bercy. Au coin de chaque rue, un cavalier nous attendait pour nous guider dans le dédale de ce faubourg. Puis dix, vingt, cent lumières percèrent la nuit : c'était la gare et ses quais multiples.

Au jour levant, toute notre ambulance est embarquée : les majors et officiers dans leur compartiment un peu étroit ; les hommes dans les « wagons à bestiaux » qui, pour la circonstance, ont été désinfectés et garnis de bancs ; les chevaux (huit en long, selon la formule) dans leurs voitures chargées de litière ; enfin les fourgons, hissés et fixés sur leurs plateaux... Deux autres ambulances prennent le même train que nous : dès que leur embarquement est terminé, nous partons.

Des quais, des trains, des fenêtres et des rues voisines, une immense acclamation s'élève, qui salue notre départ : « Vive l'armée ! vive la France ! » Nous répondons, plus émus que nous ne voudrions le paraître. Et il en sera de même toute la journée. Ce beau dimanche d'été, où la France entière tressaille de joie et d'espoir, nous le reverrons toujours ainsi : des vieillards qui se découvrent, des femmes qui agitent des mouchoirs, des jeunes gens qui brandissent des drapeaux, des fillettes qui nous envoient des baisers. Et nous, la gorge serrée, nous remercions de la voix et du geste, sans nous lasser, comprenant (enfin !) pourquoi les anciens, — que nous regardions un peu comme des radoteurs, — avaient toujours les yeux humides lorsqu'ils nous parlaient de 1870...

Où allons-nous ? Nous n'en savons rien. Un nom a bien été prononcé, Gray, mais c'est simplement celui de la gare « régulatrice », d'où chacun des convois militaires sera dirigé sur tel ou tel point. Une seule chose est sûre : c'est que nous roulons vers la frontière, où nous devons rejoindre le 21[e] corps et compléter son service de santé. Laissons-

nous donc emporter à travers nos belles provinces françaises, toutes ensoleillées et comme radieuses de nous voir courir vers l'Est. Quels vivats, tout le long de la route! quel enthousiasme dans les gares où notre convoi s'arrête quelques instants, Fontainebleau, Moret, Montereau, Sens, Joigny! Partout on nous offre à boire, on nous prodigue les encouragements. A Montbard, patrie de Buffon, où nous passons vers la fin de l'après-midi (car nous ne faisons guère que 25 kilomètres à l'heure), les dames de la Croix-Rouge se montrent particulièrement charmantes : rafraîchissements, cigarettes, cartes postales, elles ont pensé à tout ; et, quand notre train repart, elles entonnent une *Marseillaise* vibrante, à laquelle nous faisons écho, électrisés...

Et sans cesse jusqu'à la nuit, et demain dès l'aube nous continuerons d'entendre s'envoler de nos wagons en marche les refrains guerriers, *Marseillaise, Chant du Départ,* chansons de Déroulède... Rien de réchauffant comme cette gaîté patriotique de nos soldats. Rien de plus joli, non plus, que la vision qu'offre ce convoi d'ambulances, sous les feux adoucis d'un soleil qui déjà décline. Profitons de cette courbe de la voie pour l'admirer : des drapeaux décorent sa locomotive; à tous les wagons, des fleurs et des feuillages, sans parler de tous ces dessins et inscriptions humoristiques qui raillent Guillaume et ses « Boches »; puis, sur leurs plateaux, nos fourgons, dont les fanions tout neufs claquent joyeusement au vent, flammes tricolores et flammes blanches à croix rouge.

Dijon, le soir est venu...

Gray, c'est la nuit... Et sans doute est-ce aussi le moment où nous allons connaître notre destination. Mais non! La loi du secret, de ce secret qui va peser sur toute notre campagne, se fait immédiatement sentir ici dans toute sa sévérité : notre train est reparti et nous ne savons plus où il nous mène; il roule, pâle sillon de lumière dans l'ombre noc-

turne, brûlant désormais toutes les gares, s'arrêtant parfois dans l'obscure campagne, sans que nous puissions nous orienter. « Nous allons sur Belfort ! » dit l'un, tandis qu'un autre affirme avoir reconnu Besançon : or, nous sommes près de Vesoul...

Enfin l'aurore s'annonce à notre droite : c'est donc vers le nord que, depuis Gray, nous avons avancé. Au passage, nous commençons à saisir des noms de stations, Jussey, Monthureux,... qui ne nous disent encore rien de précis, quand soudain, — le jour est tout à fait venu, — une grande gare militaire apparaît. De vingt trains rangés le long des quais, des soldats de toutes armes descendent : fantassins qui tout de suite ont le sac au dos et gagnent la route en chantant, artilleurs dont les pièces sont débarquées avec une rapidité et un ordre merveilleux, hussards, dragons, chasseurs... Nous sommes à Darnieulles, c'est-à-dire aux portes d'Épinal : c'est là que, nous aussi, nous descendons.

Une demi-heure plus tard, notre ambulance est sur le chemin d'Épinal. Vingt-cinq heures de voyage, deux nuits blanches, c'en serait assez pour avoir le droit de nous déclarer fatigués. Mais n'est-ce pas, au contraire, un réel plaisir que de se dégourdir les jambes, par une matinée aussi radieuse, sur cette jolie route des Vosges? Et puis, un autre sentiment nous a tout de suite assaillis : ces régiments en marche, ces escadrons qui galopent, ces sentinelles postées de toutes parts, ces aéroplanes enfin, qui ne cessent de sillonner le ciel, tout cela nous rappelle à la réalité, tout cela « sent la guerre », — cette guerre à laquelle nous ne croyions pas encore, il y a quelques jours...

Aussi, de quelle allure martiale notre petite troupe s'avance-t-elle, toujours chantant, toujours joyeuse, mais d'une joie déjà plus grave, et comme consciente du rôle qu'il va falloir jouer dans le grand drame qui vient de s'ouvrir !

Plusieurs jours, pourtant, s'écouleront avant que ce rôle ne devienne réellement actif; et du 10 au 15 août, le carnet de route où, chaque soir, je résume ma journée, n'indique rien qui ne ressemble en définitive à de classiques « grandes manœuvres ».

Le matin du 11 cependant, à Gugnécourt, où nous avons passé notre première nuit dans le foin, c'est le canon qui, vers 3 heures et demie, nous sonne le réveil : et malgré tout, la seconde, avec toutes les pensées et les souvenirs qu'elle suggère d'abord, manque un peu d'agrément... Mais vite, on reprend le dessus, les rires et les chants recommencent, on boit le « jus » matinal, on court s'ébrouer à la rivière, on parle de la soupe prochaine, de la future étape, de la grange où l'on couchera ce soir, on plaisante, on se taquine et l'on est heureux. De vraies grandes manœuvres, vous dis-je!

En attendant des événements plus sensationnels, laissez-moi vous présenter mon ambulance. Ce cavalier, en tête de notre colonne, c'est notre médecin chef, l'aimable docteur La... Puis, les uns à cheval, les autres à pied, voici ses assistants, les docteurs M..., H..., A..., R..., L..., tous médecins de réserve, tous Parisiens, et enfin le bon père Ch..., notre pharmacien-major qui, malgré ses cinquante-trois ans, a voulu, comme ses deux fils, faire campagne. Seul de nos officiers, le capitaine d'administration B... est un soldat de métier qui servit à Madagascar, et dont l'expérience nous sera précieuse. Son second est un lieutenant de réserve, ce qui se voit, de reste, à la façon encore un peu empruntée dont il porte l'uniforme et l'épée... mais quoi d'étonnant? Hier encore il n'était que l'abbé W..., ce proche collaborateur de l'archevêque de Paris que connaissent bien les Normaliens de la rue d'Ulm, puisqu'il est en quelque sorte leur aumônier *in partibus*....

Plusieurs prêtres, d'ailleurs, sont au nombre de nos ambulanciers : deux missionnaires de Paris, deux profes-

seurs de Versailles et trois curés de Seine-et-Oise. Avec eux — et comme eux réservistes ou territoriaux, — voici un avocat à la Cour de Paris, un pharmacien de Montreuil, deux dentistes, un étudiant en médecine, trois élèves pharmaciens, un étudiant en droit, et puis des commerçants, des employés, des ouvriers, en tout une quarantaine. Joignez-y les dix « tringlots » qui, sous la conduite de leur « margis », s'occupent des chevaux et conduisent nos six fourgons, et vous aurez le recensement complet de notre effectif. Tous unis, d'ailleurs, tous fraternisant, sans distinction d'opinion, de culture ou de milieu : voyez ce caporal et ce soldat, qui marchent côte à côte en devisant ; l'un est le vicomte M... de La V..., « camelot du Roy » s'il en fut, et l'autre le charpentier J..., enragé « cégétiste » de la rue Grange-aux-Belles... Non loin d'eux, le docteur..., qui est protestant, bavarde avec l'abbé L..., professeur de grand séminaire, cependant que, déjà hissé sur le siège d'un fourgon — où son obésité, son asthme et ses « ampoules » ne justifient que trop sa présence — notre gros avocat parisien égaie la marche de la colonne par son rire et ses chansons....

Ainsi s'en vont nos ambulanciers, « avalant » des kilomètres pour rejoindre au plus tôt leur corps d'armée, bien fatigués, certes, par ces premières étapes, mais peu à peu aguerris, trouvant le rata exquis et le « singe » délicieux, ravis du lit de paille et de l'oreiller de foin, pleins d'entrain, impatients de « travailler » et de réparer tout le mal que causent, là-bas, ces canons dont le bruit ne cesse plus et se rapproche chaque jour....

Gugnécourt, Bruyères, le col du Haut-Jacques, La Bolle, que de souvenirs délicieux — sans cette grosse voix du canon qui les gâte — resteraient attachés à ces sites vosgiens ! Souvenirs de grasses prairies, de sapinières percées de larges panoramas, de frais ruisseaux où les hommes se baignent et font leur « lessive ».... Souvenirs

de cantonnements joyeux, où les omelettes voltigent au-dessus des poêles, où les lapins « sautent » dans les casseroles, narguant la soupe de l' « ordinaire »...

Et puis, les marches elles-mêmes sont remplies de pittoresque et d'imprévu : toutes ces troupes qui, sur la route, nous croisent ou nous dépassent, c'est souvent comme une révélation pour nous. Jamais nous n'avions regardé d'aussi près ce matériel de guerre, ces voitures du génie, ces piquets de télégraphie, ces longues barques de métal que les « pontonniers » jettent en travers des cours d'eau, ces caissons d'artillerie, ces mitrailleuses à dos de mulets, ces pièces de « long » ou de « court », ces rimailho, ni ces fameux « 75 », bijoux de précision homicide qui vont être les rois de la guerre. Les deux files de convois s'interpellent amicalement : « Hardi ! les artiflos, cognez ferme ! — Entendu, les Croix-Rouge ! et si les Boches nous démolissent, tâchez de nous raccommoder comme il faut ! »

Parfois deux amis, deux « pays » se reconnaissent et, rapidement, se serrent la main. Parfois encore (et les Parisiens, en cela, « ont l'œil »), on découvre, sous tel ou tel uniforme, une personnalité plus ou moins en vedette. Ainsi, après avoir vu dernièrement l'acteur Arquillière garder les voies près de Versailles, et le Dr Paul, médecin-légiste des causes sensationnelles, organiser une formation au Grand-Palais, nous apercevons ici Gerbault, de la Comédie-Française, présentement brigadier au train des équipages. Plus loin, en tête de telle ou telle ambulance voisine de la nôtre, vous distingueriez le Dr Bernard, de l'hôpital Laennec, ou encore le Professeur Carnot. Et quant à cet imposant capitaine d'artillerie, barbu comme un moine de *la Favorite,* ce n'est autre que Marius Chambon, la basse célèbre de notre Opéra...

« A droite ! Rangez-vous à droite ! » Combien de fois l'entendrons-nous ce cri qui se répercute à travers les colonnes en marche, tandis que, dans notre dos, retentit

un tintamarre croissant de cornes d'autos ! Or pour nous, Parisiens, cela vibre comme la plus agréable des musiques. Car nous le connaissons bien, parbleu ! ce « coin-coin » de nos autobus, qui maintenant nous jette d'instinct sur le bas côté des routes, comme il nous serrait hier sur les trottoirs de Paris... Et les voici qui passent, « nos » grandes voitures jaunes : leurs noms de quartiers ont disparu, leurs vitres sont aujourd'hui remplacées par des treillis métalliques, leurs conducteurs ont désormais un képi, et, sous l'épaisse couche de poussière et de boue, leur aspect surprend d'abord un peu. Mais ce sont bien elles et tous nos « Parigots », avec un tantinet d'émotion tout de même, les saluent de leurs lazzis : « Appelez les numéros ! En voiture pour la Bastille ! Complet partout !... » Nos autobus en effet sont, eux aussi, mobilisés ; et chaque jour nous allons les voir, faisant la navette entre les immenses parcs à bestiaux de l'arrière et la ligne des combattants, auxquels ils porteront régulièrement de la viande fraîche et abondante.

Mais leurs trompes n'ont joué qu'une ouverture : à leur suite éclate un étrange concert, où se confondent les sons les plus graves, les notes les plus aiguës, les tons les plus discordants. Et l'aspect de cet orchestre vaut son charivari : imaginez le défilé de tous les genres de véhicules, moteurs à essence ou « à avoine », automobiles de toutes marques, chevaux de toutes provenances, tapissières de toutes tailles et de toutes couleurs, breaks, phaétons, limousines, camions, charrettes, fourragères, tout cela haletant et trépidant, tout cela s'avançant parmi le nuage bleu du pétrole, parmi les « hue » et les « ho », le claquement des fouets, le crissement des freins, les sonneries des bicyclettes, le teuf-teuf des « motos », la poussière des pneus, tandis que les soldats, bousculés sur la droite, s'émerveillent de ce cortège ahurissant, cherchent à en deviner les multiples objets, — ravitaillement, intendance,

service sanitaire, trésorerie, etc. — et surtout s'amusent de voir si bizarrement rassemblées ici, dans ces vallées des Vosges, des voitures réquisitionnées aux quatre coins de la France, ainsi qu'en témoignent leurs inscriptions originaires : Omnibus de Rocamadour, Établissements de la Grâce-Dieu (Doubs), Épicerie X... de Paris, Hôtel Z... de Lourdes, du Havre ou de Chambéry....

Cependant, devant nous, la canonnade ne se tait plus un moment. Nous saurons bientôt pourquoi.

14 août. — Ce matin, vers 10 heures, nous étions à La Bolle, faubourg de Saint-Dié, et nous nous apprêtions à savourer, sous la tonnelle d'une auberge, un poulet sauté, arrosé de vin gris, quand l'ordre de partir nous est arrivé. En toute hâte je fourre mon poulet dans une gamelle que je place sous le siège de l'un de nos fourgons : nous lui dirons un mot ce soir...

Nous entrons dans Saint-Dié, ville coquette aux voies spacieuses. Partout des soldats. Au coin de la rue de Strasbourg passe un convoi de prisonniers allemands. Pour la première fois, nous les voyons donc, ces ennemis d'outre-Rhin ! Ceux-là ne sont point beaux, avec leur mine sournoise et leur vilain uniforme dont la couleur n'est ni le jaune, ni le vert, ni le « réséda », ni le « kaki », mais une sorte de vert-de-gris pâle, indéfinissable.

Au sortir de Saint-Dié, nous suivons un moment la Meurthe, puis nous obliquons à droite, vers Hollande et Saint-Jean-d'Omont. Une rude montée (nous sommes, cette fois, en plein massif vosgien). Mais bientôt la route s'abaisse, tourne en lacets pittoresques qui, sous le soleil couchant, nous ménagent la surprise de panoramas incomparables.

Soudain la tête de notre colonne s'arrête. Quelle trouvaille ont donc faite nos ambulanciers, pour pousser des cris aussi joyeux ? C'est un tas de douilles d'obus, une cin-

quantaine au moins, qui marquent l'emplacement occupé ces jours-ci par l'une de nos batteries de 75 : « J'en ferai des vases pour ma cheminée ! dit l'un de nos infirmiers, en brandissant au-dessus de sa tête deux des longs tubes de cuivre. — Patience ! lui répond le capitaine B... Ne vous chargez pas inutilement ; vous aurez de quoi choisir avant la paix... »

La nuit tombe quand nous arrivons à La Grande-Fosse, dernier village français avant le col de Saales : nous sommes à la porte de l'Alsace !

Et voilà bien ma chance ! au moment où je songe que notre poulet de La Bolle va nous assurer un dîner réparateur, j'apprends que fourgon, gamelle et poulet viennent de partir en corvée dans un village voisin !... Allons, tant pis ! contentons-nous ce soir d'un morceau de « boule » ; et bonne nuit à tous !

« Bonne nuit », c'est bientôt dit ! et à condition qu'en dormant l'on ne reçoive pas un avocat sur la figure... Vers 1 heure du matin, notre gros camarade, qui s'était installé un gîte tout en haut de la grange, ne s'avise-t-il pas de jouer tout à coup les avalanches, de crever le plancher vermoulu et de laisser glisser au travers ses 99 kilos !... Tombé sur le foin, à deux doigts de mon nez, le voilà pris d'un fou rire qui réveille tout le monde : « Et l'on oserait soutenir encore, fait-il, que le Barreau n'est pas un corps imposant ! »

15 août. — Une sonnerie de cloches nous tire du sommeil. Ah ! c'est vrai, nous sommes au jour de l'Assomption.

Au dernier « coup » de la messe, vers 8 heures, l'église de La Grande-Fosse s'emplit de tous ceux, soldats et officiers, dont la formation n'a point encore reçu l'ordre de départ.

Est-ce la pauvreté de ce temple peint à la chaux ou la grande barbe du curé, ancien missionnaire d'Afrique ? Est-ce

l'éloquence toute simple de son homélie, ou encore l'attitude des vieillards et des femmes qui furtivement essuient leurs larmes ? Je m'imagine ainsi, aux premiers temps de l'Église, une réunion de chrétiens persécutés, écoutant les conseils pratiques de quelque apôtre... « Mes amis, bien que ce soit fête aujourd'hui, nous allons dire les vêpres aussitôt après la messe. Et le Bon Dieu ne nous en voudra pas ; car à l'heure où vos maris, vos fils, vos pères s'en vont verser leur sang sur les champs de bataille pour la défense de notre chère Patrie, il faut que vous, femmes et jeunes filles, et vous aussi, mes petits enfants, vous sachiez les remplacer aux champs du travail. Après avoir prié pour eux et pour tous ces soldats qui nous entourent aujourd'hui, nous irons tout à l'heure, guidés par l'expérience des vieux, reprendre la faux, ramasser les javelles et terminer la moisson interrompue... »

Vers 10 heures, une rumeur emplit la grande rue du village : des artilleurs qui reviennent de Saales ont ramené, — avec d'excellentes nouvelles, — tout un chargement de « souvenirs boches » (ce qui plus tard sera interdit). Il y a là des lances de uhlans, des ceinturons, des sacs à poils roux, des manteaux, des cartouches. L'idée vient à un brigadier de mettre tout cela en vente ; des enchères s'établissent : un casque à pointe fait 5f 50 !... Ne doutons point qu'avant peu l'abondance du produit en fasse baisser le cours...

A 11 heures, nous dégustons (enfin !) notre poulet de La Bolle, revenu de sa corvée : ce jeune vagabond est exquis, — tant il est vrai que les voyages et les gamelles forment la jeunesse...

Tout le reste de la journée se passe dans l'attente impatiente d'un ordre de départ. N'avoir que 1.800 mètres à faire pour franchir la frontière — qui va cesser de l'être — et se morfondre là !... Enfin, espérons en demain !

II

EN ALSACE

---

16 août. — C'est fait ! Nous « y » sommes et je n'oublierai jamais, moi, fils d'Alsacienne, le frisson de cette journée...

Elle avait d'ailleurs heureusement débuté, puisque, dès ce matin, nous avions pu voir arriver à La Grande-Fosse de glorieux trophées, enlevés par nos troupes aux Allemands : un drapeau, des caissons, une voiture-cuisine, une échelle d'observation, deux canons... Sur le bronze des pièces, nous avions lu la fameuse devise : *Pro gloria et patria. Ultima ratio regis;* et nous tournions autour de ces engins maintenant muets, comme autour du cadavre d'une bête malfaisante, — quand soudain un cri retentit, un vrai cri de délivrance : « On part ! »

On part, c'est-à-dire : nous allons entrer en Alsace ! Jamais, je crois, nos fourgons n'ont été plus vite attelés, notre mise en marche effectuée de façon plus rapide... Nous voilà sur la route de Saales.

Tout à coup, une intense émotion nous étreint : le poteau frontière !... Il est là, non plus debout, dressé comme une sentinelle inflexible à la porte de la province ravie, mais couché, arraché de son socle par une main française, et gisant dans l'herbe du fossé, symbole de la domination prussienne enfin terrassée... Alors, d'un même élan et comme pour libérer nos cœurs près d'éclater, nous entonnons la *Marseillaise*...

Quelles jolies contrées, et bien françaises, que ce col de Saales et cette vallée de la Bruche ! Saales, où notre drapeau tricolore flotte désormais sur la mairie et sur l'église, nous accueille avec une joie visible : sur le pas des portes, les femmes, les jeunes filles nous regardent passer en souriant ; et ce sourire — pour qui connaît l'âme alsacienne — en dit plus long que toutes les démonstrations bruyantes. J'entends près de moi des camarades s'étonner de cette attitude qu'ils trouvent un peu trop réservée : « Attendiez-vous donc, leur dis-je, une explosion d'enthousiasme ? oubliez-vous d'abord que nous sommes ici chez des gens de naturel peu expansif ? que ces gens, au surplus, viennent d'assister à la rencontre de deux armées ennemies ? que le canon tonne toujours près d'eux ? que ces trois maisons, là-bas, à l'entrée du village, achèvent à peine de flamber ?... Oubliez-vous encore que, dans ce bourg comme ailleurs, les esprits ont été travaillés et trompés par la presse prussienne ? qu'ils sont excusables de croire l'armée de Guillaume invincible et par conséquent de redouter un retour offensif de sa part ? que, se sachant constamment espionnés, ils ne veulent point s'exposer aux représailles avant d'être bien sûrs de notre succès ?... Oubliez-vous enfin que, dans cette Alsace, les cœurs sont déchirés depuis quarante-quatre ans ? que, dans une foule de familles, si certains ont pu franchir à temps la frontière, beaucoup d'autres ont été enrôlés dans les rangs allemands, en sorte que des frères vont peut-être s'entre-tuer et que, demain, quel que soit le vainqueur, il y aura toujours et sûrement des larmes pour les Alsaciennes ?... »

Voici Bourg-Bruche, où nous croisons un premier convoi de blessés. Ils sont dans une de ces longues voitures fourragères, primitivement faites de quatre roues et de six planches ; et dans le lit de paille où ils reposent, nous distinguons des Français et des Allemands, également pâles, également pitoyables... On les conduit à Saales, dans ce

luxueux sanatorium que nous avons aperçu tout à l'heure à notre gauche et où déjà « fonctionne » une de nos ambulances. A quand le tour de la nôtre ?

Saint-Blaise. Le ciel se couvre... Encore des convois de blessés, puis des caissons d'artillerie qui font le ravitaillement en munitions de nos batteries...

Fouday. La pluie tombe et subitement la nuit vient, rapide, comme en tout pays de montagnes. Une filature va nous abriter ce soir : dans l'obscurité, nous y pénétrons, heurtant les métiers, bousculant des caisses, jusqu'à ce qu'un falot enfin allumé permette à chacun de se trouver un gîte, presque un lit — puisque, cette nuit, nous allons dormir dans la toile que nous offre, par pièces entières, une fabrique de tissus en tous genres...

17 août. — Il est vraiment beau, ce hall où nous nous réveillons, parmi les monceaux de percale et de batiste... Spacieux, clair, bien ventilé, il devait avoir fort bon air quand, naguère encore, ses soixante métiers trépidaient d'un joyeux labeur : je note en passant que ces appareils sont tous de marque française ou anglaise.

Mais si l'ordre ici s'est maintenu, quelle surprise nous attend au dehors ! Dans la cour d'entrée de l'usine, à dix pas des ateliers, un pavillon se dresse qui semble avoir subi la secousse de quelque cataclysme : plus de portes, plus de fenêtres, un pignon tout entier s'est écroulé, la terrasse semble arrachée du bâtiment ; et quand nous pénétrons dans ce qui fut le rez-de-chaussée, c'est une navrante vision de désastre : éclats de bois, livres, vaisselle, portraits de famille, dossiers de chaises, débris de meubles, tout cela jonche le sol, sous une couche de plâtre et de verre pulvérisé... Ah ! c'est qu'à côté de ce pavillon, la route et la voie ferrée franchissaient la Bruche : et quand les Prussiens, poussés par les nôtres, durent reculer vers l'est, ils se hâtèrent de faire sauter les deux ponts... En quelques

heures, nos pontonniers ont rétabli le passage; mais cette maison, ébranlée et déchiquetée par l'explosion, quand renaîtra-t-elle de ses ruines?...

L'action fut chaude, en effet, dans la région que voici : cette vallée profonde, ces plateaux qui la dominent, c'est le champ de la bataille dont le bruit croissant nous parvenait depuis plusieurs jours et que nos historiens appelleront sans doute la « victoire de Saint-Blaise ».

Si nous l'allions visiter, ce champ de bataille?... Beaucoup hésitent : et certes, ce qu'en racontent les gens d'ici n'est point fait pour attirer. Mais quoi ! ne sera-ce pas toujours notre lot, à nous ambulanciers, de ne voir que le plus triste côté de la guerre, de ne connaître en quelque sorte que ses « coulisses », de marcher dans le sillage du fléau et du sang répandu? Entraînons donc nos courages à supporter de tels spectacles!

Et nous voilà gravissant, derrière l'usine, un étroit sentier qui mène au plateau de Saint-Blaise. Aucune culture possible sur ce penchant trop abrupt, mais, parmi l'herbe sèche, des bruyères et des sapins bas. Or, sous l'honnête feuillage de ces arbustes, la Mort un moment guetta nos soldats : derrière lui, l'infanterie allemande, terrée à mi-corps dans des tranchées, surveillait de haut et en toute sûreté la route qui vient de France... Retournons-nous un instant : quel admirable site que cette gorge vosgienne, étroite et sombre par ici, puis, au delà des toits rouges de Fouday, s'élargissant peu à peu, dans une lumière vaporeuse! Mais aussi, quelle savante et terrible embuscade!

Par bonheur, nos Français ne s'y laissèrent pas prendre. Et tandis que l'ennemi, accroché à ces pentes, massé sur ce plateau, visait la route encaissée, voici que, tombant du ciel et de toutes parts, les projectiles de nos 75 le foudroyaient à l'improviste, semant la terreur et la mort dans les tranchées, balayant les masses sur le plateau...

Une impression de panique, voilà bien en effet ce qui se dégage de tout ce que nous voyons. Au bord du plateau, un caisson d'artillerie a roulé ; et son coffre, large ouvert, laisse encore voir une trentaine d'obus, méthodiquement rangés... Voici un téléphone de campagne dont on n'eut pas le temps de rassembler les fils... Voici la trace d'une « popote » surprise, à n'en pas douter, en plein travail culinaire, puisque la moitié seule des pommes de terre est épluchée...

Et devant nous, l'immense plateau s'ouvre enfin, en même temps qu'une épouvantable odeur de charnier nous assaille... Oh ! l'affreuse chose qu'un champ de bataille... « après »... ! De ce sol arrosé de sang, quels effluves s'échappent donc qui nous font pâlir et comme tituber ?...

Sur la plaine des hommes circulent : il en est qui se penchent un moment, se relèvent et s'en vont ; il en est qui s'agenouillent ; il en est qui parfois, à deux ou trois, soulèvent quelque chose de sombre, de la longueur d'un corps humain, et le déposent sur une civière... Aumôniers, brancardiers, qui dira votre courage dans cette recherche des blessés, dans ce dernier secours aux agonisants, parmi les horreurs et la pestilence de ces champs funèbres ?...

Çà et là encore, des paysans, réquisitionnés par nos gendarmes qui les surveillent, creusent des fosses, les garnissent de paille et y descendent les morts : ainsi s'expliquent tous ces petits monticules qui hérissent la plaine... D'autres répandent de la chaux.

Mais à quel étrange travail se livrent donc ceux-ci, au bord de ce trou immense, fraîchement ouvert ? Ils enterrent les chevaux. Car les chevaux ne sont point épargnés : ici le même obus en tua neuf à la fois, et la vision est pénible de ces malheureux animaux, écroulés dans les positions les plus diverses, les uns étendant leurs membres vers le ciel, les autres déjà tuméfiés, ou celui-là encore (que je ne puis oublier) tombé à genoux, l'œil grand ouvert et comme



Le poteau-frontière fut arraché de son socle par une main française... (page 12).



Saales, premier village de l'Alsace,... nous accueille avec une joie visible... (page 13).

gardant toujours l'effroi d'une agonie qui dut être longue... Or, comme ces neuf cadavres raidis nécessiteraient une fosse énorme, les paysans — l'un avec une scie, l'autre avec un sabre allemand ramassé non loin de là — leur coupent les pattes avant de les pousser dans l'excavation...

Et par la plaine remplie d'armes, de casques, de boutons, de débris informes et sanglants, nous nous dirigeons vers un vieux calvaire, daté de 1868, auprès duquel sont rangés huit cadavres humains : des branchages les recouvrent, en attendant leur mise en terre ; mais à travers les feuilles, il n'est point difficile de distinguer leurs traits et de reconnaître des soldats de trente-cinq à quarante ans : « Ce sont des réservistes alsaciens, nous dit l'un des fossoyeurs. Il en est tombé beaucoup par ici, car les Allemands les ont fait marcher devant... »

A cet endroit de mon journal, j'ai noté en marge ces simples mots : « l'homme barbu ». Ils me rappellent un incident, que je puis bien dire comique à présent, et dont le récit vous fera sans doute oublier la lugubre promenade que nous venons d'accomplir.

Je quittais donc le plateau de Saint-Blaise, en compagnie d'un de nos ambulanciers, l'abbé F..., et nous arrivions dans un vallonnement assez profond, où gisaient plusieurs chevaux éventrés par un obus, quand un bruit de pas nous fit tourner la tête : par un sentier qui suivait le plateau en contre-bas, pour aller se perdre dans les bruyères au fond du vallon, un homme s'avançait. De son visage, nous ne vîmes guère d'abord qu'une barbe épaisse et noire. Son feutre à larges bords, sa pèlerine fanée indiquaient un paysan quelconque qui va visiter ses terres. Nous reprîmes notre marche.

Soudain une voix rauque, — et que j'entends encore, — s'élève derrière nous. Nous nous retournons à nouveau. L'homme nous interpelle : « Est-ce qu'il y a des soldats

français de ce côté? » fait-il en désignant d'un mouvement de tête le talus opposé au plateau. « Je ne crois pas », lui dis-je. L'homme alors, quittant le sentier qu'il suivait, vient droit vers nous. Tout de suite, ses yeux brillants nous frappent : « Quelle étrange mine! » murmure l'abbé F... Mais la voix rauque reprend, presque impérieuse : « Et de ce côté-ci? »... Je vais répondre encore, quand F... me fait un signe qui tout de suite me découvre sa pensée : un Allemand!... Alors, en une seconde, je songe que nous sommes seuls, sans aucune arme, dans ce vallon désert, en face de cet inconnu à figure sinistre, dont les mains sont dissimulées sous une pèlerine... Cet accent guttural, ces questions bizarres, ce mouvement subit dans notre direction, tout cela d'un seul coup se résume pour moi, comme pour mon compagnon, dans cette idée : « C'est un Allemand, il va tirer sur nous... » Et avant que l'individu ait pu faire deux pas de plus, nous voilà, F... et moi, disparus dans un chemin creux, dévalant, les jambes à notre cou, une pente effarante, parmi les cailloux qui rebondissent sous nos pas et risquant cent fois de nous casser les os... Et puis, une fois sur la route de Fouday, haletants, ruisselants, brisés par cette dégringolade vertigineuse, voilà que nous éclatons de rire, en nous regardant, d'un rire inextinguible qui attire les camarades et gagne bientôt toute l'ambulance... Vous devinez les lazzis! On raille notre « héroïsme », on nous propose pour la « médaille de sauve... qui peut »... A-t-on idée de quitter les gens d'une façon aussi impolie! Quelle tête a-t-il dû faire, le « brave et honnête paysan » de là-haut!... Et nous rions encore...

Mais le capitaine B..., qui a déjà fait la guerre, intervient : « Évidemment, dit-il, votre aventure est amusante. Néanmoins j'estime que, dans le doute, et vous trouvant sans armes, vous avez sagement agi en lâchant rapidement le monsieur. N'oubliez pas que nous sommes ici en pays ennemi, où tous désormais nous devons redoubler de

prudence : car si les vrais Alsaciens nous voient avec plaisir, il y a, mêlés à eux, une foule de Prussiens, d'espions et de bandits, pour qui la peau de deux Français sera toujours une aubaine excellente. »

Allons! mon brave ami F..., soyons fiers tout de même. Car si nous ne fûmes point des héros, du moins sommes-nous de parfaits psychologues...

Le 18 août, vers 9 heures, nous quittons Fouday; toute la nuit nous avons entendu défiler des troupes, et c'est à la suite d'une foule de convois de toutes armes que nous nous engageons à notre tour sur la route de Schirmeck.

Le temps est redevenu beau, et notre marche en cette pittoresque vallée serait la plus délicieuse des promenades sans le tonnerre du canon qui retentit devant nous... L'Alsace nous sourit. A Rothau, les gamins nous emboîtent le pas et nous demandent « en français » du biscuit.

Près de Schirmeck, comme nous faisons la grand'halte dans la cour d'une usine, un vieillard qui porte la médaille de Crimée vient nous serrer les mains en pleurant... Après le repas, je note cet incident : nous prenons le café dans une jolie auberge d'opéra-comique et la conversation s'engage avec notre hôtesse qui parle admirablement le français, mais qui tout de même semble nous bouder un peu. Alors, comme habilement l'un de nous l'interroge, ce n'est pas sans une réelle surprise que nous l'entendons répondre : « Contente? mais bien sûr, Messieurs, je suis contente de voir des Français : et si vous en doutez, sachez que mon fils aîné est lieutenant en France, à Béziers. Seulement, n'est-ce pas, ce que nous ne pouvons admettre, c'est que le Gouvernement français ait ainsi déclaré la guerre à l'Allemagne, sans aucun motif, alors que l'empereur Guillaume a tout fait pour maintenir la paix! »... L'avenir, espérons-le, ouvrira les yeux de cette brave Alsacienne. Et sans doute, à cette heure, c'est déjà fait.

Tandis que le canon tonne à notre droite, nous commençons l'ascension du Donon. Le Donon ! N'est-ce pas sur sa cime qu'on montre aux touristes la pierre tumulaire d'un Pharamond ? N'est-ce pas sur ses pentes boisées que la tradition place une rencontre des Gaulois et des Barbares ? Éternel recommencement de l'histoire...

Rude montée que celle-ci ! Le soleil est haut et l'ombre des futaies n'atténue pas sa chaleur étouffante. Courageux et la chanson aux lèvres, nos ambulanciers aident aux chevaux et poussent les fourgons. J'admire leur bonne humeur qui se manifeste à tout instant, s'émerveille du panorama aperçu entre deux chênaies, applaudit à l'habileté d'une escouade de génie qui achève de jeter un pont au-dessus d'un ravin.

Au bout de trois heures, nous avons atteint la plateforme du Donon où s'élève l' « Hôtel Velleda ». Quelle envolée grandiose sur l'horizon ! Or le bruit se confirme que notre ambulance a l'ordre de s'établir ici... Si c'était vrai !...

Patatras ! notre rêve est à l'eau. Non seulement il nous faut quitter ce merveilleux Donon, mais on nous envoie coucher — c'est le mot, — à Raon-sur-Plaine, c'est-à-dire « en France » ! Vous entendez bien : il faut rentrer en France ! Nous sommes furieux...

Descente rapide, s'il en fut, car la route de Raon dévale à pic. En passant, nous injurions le poteau frontière...

A Raon-sur-Plaine, nos nerfs se calment, ou plutôt trouvent un motif tout autre à s'exercer : une fusillade intense éclate soudain tout près de nous, au milieu de nous, pourrait-on dire. C'est qu'un aéroplane allemand vient d'apparaître au-dessus du village pour y repérer nos forces : tous ceux qui ont un fusil le visent ; un canon lui envoie des bombes qui éclatent, en grosses boules blanches, autour de lui. Il s'enfuit...

Et la nuit passée, nous voici — le 19 août — reprenant

l'ascension du Donon, par le chemin si dur et sous un soleil de feu. En vain nos chevaux tirent-ils leurs fourgons à plein collier. En vain les ambulanciers poussent-ils les lourdes voitures. Il faut aller chercher du renfort : des bœufs arrivent, lentement, pesamment, mais en moins de deux heures et comme avec un regard de pitié pour les chevaux, ces braves bêtes nous ont menés au point culminant de notre route, — en Alsace !

Or, à ce moment, il nous paraît que la voix du canon ne tonna jamais aussi près de nous et que, pour la première fois même, nous entendons les salves d'infanterie...

Il y avait à peine vingt minutes que nous cheminions sous les bois du Donon, quand nous aperçûmes plusieurs batteries d'artilleurs. « Eh bien? demandons-nous. — Ça chauffe ! » disent-ils simplement. Nous prenons la direction d'Abreschwiller.

Mais, au même instant, un officier d'état-major se précipite à notre rencontre : « Où allez-vous? Voulez-vous bien vite vous mettre à l'abri ! Une forte patrouille allemande circule à 300 mètres d'ici ! »

En hâte, nous rebroussons chemin. A notre gauche, la fusillade crépite et le « moulin à café » des mitrailleuses ne cesse de grésiller. Il règne, sous ces bois, comme une sourde rumeur où se confondraient des cliquetis d'armes, des cris étouffés, le bruit de chevaux qui galopent et de branches qui se cassent, tandis que, par rafales, les coups de canon éclatent, ébranlant le sol de la montagne entière. Nul doute, la bataille est toute proche et nous avons failli nous y jeter.

Au premier carrefour, nous prenons un chemin qui oblique vers le nord et nous commençons à descendre, lorsque des appels nous arrêtent : ce sont des brancardiers qui ont aperçu notre convoi et nous demandent de prendre trois blessés, ramassés tout à l'heure près du front. « Régle-

mentairement », cela ne doit pas se faire, et au surplus nos voitures remplies de matériel ne peuvent recevoir aucun blessé; mais qui pense au règlement, à cette heure? Des blessés! nos premiers blessés! ils nous sont sacrés, ces pauvres petits soldats qui viennent de se battre et qui souffrent. Aussi, avec quelle joie, avec quels soins touchants nos ambulanciers s'empressent-ils autour d'eux : « Tiens, bois, cela te remettra. » Et puis, doucement, tout doucement, les voilà qui hissent les brancards et qui les installent, avec d'infinies précautions, sur le toit même de nos fourgons. Auprès de chacun des blessés, un ambulancier demeure, juché je ne sais comment, mais dévoué, attentif, essayant de distraire son malade et de lui faire oublier la douleur.

Et lentement, nous reprenons notre route : route superbe, vosgienne au possible, avec ses ravins à pic et ses cathédrales de sapins, — mais aussi route bien dangereuse à cette heure, avec ses interminables lacets qui nous ramènent constamment sous les feux croisés et sifflants des batteries établies sur les crêtes...

Enfin, nous voici au pied du mont Donon, dans la vallée calme, presque sauvage, de la Sarre : l'oasis après l'enfer.

Un poteau se dresse; sa plaque porte deux noms avec deux flèches diversement orientées : « Elsass, Lothringen ». Ainsi nous quittons l'Alsace et nous entrons dans la Lorraine « encore » annexée. Que ce chemin est long! et qu'il doit être pénible à nos petits blessés!...

Nous marchons depuis près de sept heures, le soir tombe, quand soudain, dans l'échancrure du vallon, un clocher apparaît, puis un autre plus bas et d'un curieux style byzantin : « Voici Saint-Quirin », nous dit notre médecin chef, et d'une voix qui tremble un peu, il ajoute : « C'est le pays de mes parents... J'y ai passé bien des vacances... »

A l'entrée du village une grande joie nous attend : notre

vaguemestre apporte des lettres ! Pour moi, ce sont les premières nouvelles qui m'arrivent de Paris depuis le commencement de la guerre : j'embrasserais le vaguemestre !

Mais le temps presse. Il faut installer notre ambulance quelque part et penser tout de suite à nos blessés. Or, tandis que nous avançons dans le bourg, voici qu'un grand camion nous rejoint, et sur le côté de la voiture, frôlant la roue, deux jambes dépassent, les deux jambes d'un corps humain étendu en travers du siège : « Pauvre garçon ! nous dit le conducteur, vous ne pouvez plus rien pour lui... Il menait l'auto d'un officier sur la route du Donon à Abreschwiller, lorsqu'une patrouille allemande, qui rôdait par là, a tiré sur eux : l'officier n'est que blessé, des brancardiers l'ont recueilli. Quant au malheureux artilleur que voilà, il ne souffre plus !... »

Un frisson nous saisit. Ce corps inanimé, c'est celui d'un des nôtres, et c'est pour nous le premier mort français... Et puis, cette patrouille allemande « qui rôdait sur la route d'Abreschwiller », n'est-ce pas celle qui, tantôt, nous fut signalée à nous-mêmes ?...

Pieusement, nos ambulanciers descendent le mort, que demain nous enterrerons. Par son livret, nous voyons qu'il s'appelait Hartmann : un nom alsacien.

Cependant, notre médecin chef, — que bien des villageois ont reconnu et viennent saluer, — a choisi un local où nous pourrons nous installer : c'est la vaste salle d'un café où rapidement un bon lit de paille est disposé tout le long des murs, tandis qu'au centre, sur les tables, nous pourrons étendre et panser nos malades. Il était temps, d'ailleurs, que notre ambulance fût prête, car outre ceux que nous avons amenés, voici toute une théorie de blessés qui nous arrivent, les uns à pied, les autres assis ou couchés dans des voitures. Et notre travail d'ambulanciers commence.

La nuit est venue. Des lyres à acétylène jettent dans

notre hôpital de fortune une lumière crue, un peu livide, mais précieuse en un tel moment. Chacun des majors a sa table garnie d'une couverture, où le blessé est placé par nos hommes. En sa qualité de chirurgien, le docteur A..., que j'assiste, s'occupe des plaies les plus graves. Et il n'en manque point !

Voici un fantassin, qu'un éclat d'obus atteignit à l'épaule. Inutile d'augmenter sa souffrance en cherchant à le dévêtir : mieux vaut entailler largement l'étoffe de la capote et de la chemise. Un pansement sommaire a déjà été fait par le médecin régimentaire au poste de secours voisin de la ligne de feu ; mais l'hémorragie est intense, il faut intervenir sans retard : « Monsieur le major, allez-vous me couper le bras ? demande anxieusement le pauvre garçon. — Mais non, mon petit, rassure-toi, je vais au contraire te le consolider ; et dans un mois, tu seras hors d'affaire. — Chouette ! » fait alors joyeusement le blessé ; et désormais tranquillisé, le visage souriant, il se laisse panser, sans un cri, sans une plainte.

Un chasseur lui succède, imberbe, d'aspect quasi enfantin : « Comment, lui dit en plaisantant le chirurgien, tu es « vitrier » et tu n'as pas le moindre « fer à cheval » au menton ? — Je n'ai que dix-huit ans, Monsieur le major », répond-il. Et d'un ton presque timide il ajoute : « Je suis un engagé. — Eh bien, malgré cela, tu t'es sérieusement battu, je pense ? » Alors, un éclair de fierté illumine le regard du soldat, et d'une voix soudain raffermie : « Oh ! pour ça, Monsieur le major, soyez tranquille. Avant que les Boches m'aient « amoché », j'en avais descendu mon compte. »

Brave petit vitrier ! oui, c'est vrai, ils l'ont « amoché », comme dit son argot de bivouac. Et je crains bien que la balle allemande qui lui traversa la jambe de part en part n'ait en même temps brisé le tibia d'une façon irrémédiable.....

Et devant nos yeux, comme sur les tables voisines, le triste défilé continue : doigts emportés, os fracturés, plaies sanglantes de la tête, sétons des membres..... Odieuse diversité de blessures, qu'aucun hôpital ne nous offrit jamais ! Et en quel court espace de temps ! A 11 heures du soir, nous terminons le pansement de notre quarante-troisième blessé...

A présent, le calme règne dans notre ambulance. Sur leur lit de paille nos malades reposent, et plusieurs déjà dorment à poings fermés. Il y a bien encore par-ci par-là quelque plainte, quelque gémissement causé par l'élancement d'une blessure ; et parfois aussi un cri s'élève, ou un sanglot, d'ailleurs sans raison grave, puisque c'est celui d'un dormeur qui, dans son cauchemar, se croit encore aux prises avec un Allemand... Mais, en général, c'est l'apaisement : on sent les nerfs détendus, le cerveau rafraîchi. On ne voit plus dans les yeux cette flamme étrange, un peu méchante, qui, à l'arrivée, reflétait encore la furie de la lutte. Ceux qui ne dorment pas, quand nous les regardons, maintenant nous sourient, ce qui est leur façon de nous remercier : c'est aussi celle des enfants. Et tous le redeviennent ici, dès que le pansement est fait, le bouillon avalé et le canon devenu lointain. Après l'horreur du carnage, ce mauvais lit de paille rappelle au blessé le doux berceau de jadis, où venaient se fondre ses gros chagrins d'enfant. Écoutez plutôt :

C'est un petit lignard, dont un shrapnel a labouré le pied : « Vilaine blessure, a dit tout bas le docteur A... J'ai bien peur qu'une amputation ne devienne nécessaire. » Le petit a beaucoup souffert quand nous l'avons pansé. Et une fois étendu sur la paille, il n'a cessé de se plaindre, redoutant toujours qu'on le touchât et criant chaque fois qu'on passait près de lui : « Attention à mon pied ! » Alors, pour calmer ses craintes, j'ai demandé un cercle de tonneau et, à l'aide de trois bâtons, je lui ai confectionné un clas-

sique et rudimentaire « cerceau » qui, recouvert d'une capote, a mis sa blessure à l'abri de tout choc et de tout danger. Maintenant, il est tranquille, et nous sommes une paire d'amis : il m'a conté sa vie, ses projets, ses études de droit... Or comme, vers minuit, je me dispose à aller me reposer un peu, il me retient, puis, souriant, il me prend gentiment la main et me dit : « Merci, Monsieur..., vous me rappelez ma bonne grand'mère. »

Quand je me lève, ce jeudi 20 août, vers 4 heures et demie, un double plaisir m'attend au dehors de la grange qui nous servit de dortoir. D'abord la journée s'annonce radieuse. Et, d'autre part, une excellente nouvelle circule : nous allons avancer vers l'est.

Sur la place de Saint-Quirin, devant notre petite ambulance que désigne son fanion à croix rouge accroché audessus de la porte, les groupes sont déjà nombreux. Un cri soudain s'élève : « Aéro ! » et voilà tous les cous tendus vers le ciel, les yeux clignotant à la recherche du petit point noir dans l'azur. Rapidement le point grandit, des ailes se dessinent, puis peu à peu le vrombissement de l'abeille se fait plus distinct : « C'est un boche ! » clament cent voix. « — Non ! un français, un monoplan, un Blériot... — Jamais de la vie ! Où voyez-vous nos deux cocardes tricolores ? Et puis, regardez donc ces ailes courbes... » Plus de doute, c'en est « un » ! Et aussitôt éclate la chanson des lebels d'infanterie, des mousquetons de chasseurs, des pièces d'artillerie.... Prudemment, l'oiseau trop curieux a fait demi-tour, moins sûr de lui, semble-t-il. Peut-être a-t-il été touché....

Comment vont nos malades ? Entrons à l'ambulance. Cette fusillade les a tous d'abord agités. Ils se dressent sur la paille, l'oreille attentive : serait-ce donc la bataille qui recommence ?... Mais non, soyez sans crainte, chers mutilés, la bataille est loin de vous maintenant. Songez plutôt à vos

familles, dont vous avez rêvé cette nuit et à qui il est temps de donner de vos nouvelles.

Presque tous acceptent l'idée avec joie. Seuls deux blessés, trop fiévreux, n'y peuvent souscrire, — non plus qu'un jeune hussard qui, dans son coin, reste obstinément boudeur : « Tu ne veux donc pas écrire aux tiens ? » lui dis-je. Il a un sourire amer : « Je n'ai plus personne », répond-il. Mais j'insiste : « Voyons, tu as bien un camarade, un ami, ou peut-être une fiancée... » Alors le pauvre visage pâlit, de grosses larmes jaillissent de ses yeux : « Si vous croyez qu'elle voudra encore de moi, avec ma patte cassée !... » Et se cachant la tête dans la paille, il sanglote, inconsolable...

Dans la salle, toutes les mains valides s'appliquent aux cartes postales : mains rugueuses de campagnards, mains plus blanches de citadins, toutes traçant les quelques mots qui annonceront la blessure, mais protesteront en même temps de sa « légèreté ». Et nous approuvons, nous, les secrétaires institués des mains invalides, des bras meurtris et de tous les immobilisés. C'est ainsi que, sous la dictée de mon jeune ami, l'étudiant en droit, j'ai écrit la carte suivante :

A Madame Vve C...

Villa des Chênes. B... (Aube).

Chère grand'maman,

Je suis blessé au pied. Mais rassure-toi, cela ne sera rien du tout. Je suis bien soigné et j'espère te revoir bientôt...

Pauvre petit ! « Cela ne sera rien du tout »... Lui qui probablement va rester infirme à jamais !

...Des voitures, des automobiles, des chars à bancs s'arrêtent devant notre porte. Ils viennent chercher nos blessés pour les « évacuer » sur un hôpital. Et c'est pour

moi une occasion d'admirer l'organisation de tout ce service de santé militaire qui — en dépit de certaines imperfections, certes ! — fonctionne ici à merveille, automatiquement et à l'heure voulue.

Dès le champ de bataille, tout soldat blessé peut lui-même, ou avec l'aide d'un camarade, appliquer sur sa plaie le « pansement individuel » qu'il porte dans la poche de sa capote. Souvent même un major ou l'un des infirmiers régimentaires sera là, comme lui sur la ligne ou dans la tranchée, pour lui donner les premiers soins. Puis ces mêmes infirmiers, profitant de la première accalmie et mettant leur fusil « à la bretelle », deviennent « brancardiers régimentaires » et, passant le long de la ligne, y ramassent tous les blessés qu'ils transportent au « poste de secours ». Là aussi arrivent peu à peu tous les blessés qui ont pu, d'eux-mêmes, se mettre à l'abri d'un bois ou d'une meule ; tous ceux au contraire qu'un projectile immobilisa sur place et qu'on releva, l'action terminée ; et enfin tous les « isolés » que les brancardiers retrouvent, parfois au bout de deux ou trois jours, évanouis dans un fossé ou endormis d'épuisement dans quelque grange déserte.

Du poste de secours, souvent même directement du champ de bataille, les blessés — soit à pied, soit dans des voitures, soit encore sur des brancards, — sont amenés par les « brancardiers divisionnaires » à l'une de nos ambulances : là nous faisons de vrais pansements, des interventions urgentes, rarement de grandes opérations. Après quoi, nos malades, classés en « assis », « debout » et « couchés », sont dirigés par voitures sur les « hôpitaux d'évacuation ». Nous voilà déjà loin de la ligne de feu, et l'on devine qu'un « hôpital » peut se permettre une chirurgie un peu plus sérieuse que la nôtre.

Au bout d'un délai, qui naturellement varie suivant le genre des blessures, l'hôpital (qui est presque toujours situé dans une gare) fait transporter ses malades dans les

« trains sanitaires » qui se trouvent en la gare même et où les blessés, installés en « assis » ou en « couchés », seront surveillés par des majors et des infirmiers. A certaines stations du voyage, de nouveaux « tris » s'opèrent, les blessés de la tête, par exemple, ne devant pas voyager trop longtemps sans pansement nouveau, tandis que les autres continuent leur route, pour être enfin admis dans les hôpitaux militaires du territoire, suppléés par ces innombrables « hôpitaux auxiliaires » et ambulances que la guerre a fait surgir sur tous les points de notre pays.

Vers Cirey, vers la France, ils s'en vont donc, nos blessés d'hier soir ; et dans la voiture où il m'a demandé de l'installer moi-même (avec le cerceau, surtout !), j'aperçois mon petit étudiant qui s'efforce de se soulever, pour m'envoyer encore, de la main, un adieu cordial...

Près de moi, quelqu'un a murmuré : « Monsieur, est-ce qu'une demi-tasse de café vous ferait plaisir ? » Je me retourne : mon interlocuteur est un inconnu, un paysan de Saint-Quirin sans doute, dont l'offre aimable vient à point, car je n'ai pas déjeuné : « Volontiers ! » lui dis-je en le remerciant... Nous voici au fond d'une cour. Mon hôte ouvre une porte et me fait passer devant lui, dans un long couloir, un peu sombre... Alors, en un instant, j'ai l'idée d'un guet-apens. Je me souviens — trop tard ! — des conseils du capitaine B... : « En pays ennemi, soyez prudents, n'allez jamais seuls, sans armes. » Hélas ! oui, je suis sans armes, et ce couloir obscur ne peut être qu'un coupe-gorge. Instinctivement, je cherche mon couteau de poche..., quand une bonne et souriante figure de Lorraine apparaît dans l'encadrement d'une porte : « Entrez donc, Monsieur, nous pourrons causer un peu. »

Et nous causons, en effet, de la France et de l'avenir, tandis que l'on m'installe devant un bol gigantesque, une douzaine de « rôties », un kilo de beurre exquis et une

pleine soupière de café au lait... Ah ! oui, certes, cette « demi-tasse » m'a fait plaisir...

On va partir. Nous n'attendons plus que le retour de certains de nos ambulanciers qui sont allés déposer le corps du pauvre Hartmann au cimetière. Justement les voici, et avec eux, notre médecin chef qui, ce matin, a pu accomplir à Saint-Quirin un double pèlerinage : d'abord à la maison des siens, ensuite à leur tombe... Tout est prêt. En avant !

En avant, vers l'est ! La route est rude, mais qu'importe ? Nous allons « dans le bon sens », par là où tonne le canon, par là où les nôtres sont en train de tenir tête aux Allemands... Le soleil est déjà haut, mais nous marchons sous une voûte de verdure, entre la montagne qu'escaladent les sapins et les chênes, et le ravin qui, de l'autre côté, dessine le bord d'une immense cuvette. Un chemin descend rapidement à droite : nous le prenons. Car nous devons gagner Lettembach, le fond de la cuvette.

Au milieu d'un parc magnifique, parmi les arbres centenaires et les pelouses soigneusement tondues, un vaste établissement se dresse : c'est, ou plutôt c'était une maison de convalescence pour les militaires allemands. Voilà qui va nous faire une merveilleuse ambulance.

Sur le perron central, un homme paraît, serré dans un dolman bleu à boutons d'or et coiffé d'une casquette à cocarde allemande. Rigide, correct, il se présente à notre médecin chef et lui explique, dans sa langue si dure, qu'il est l' « inspèctor », l'officier gestionnaire de l'institution, qu'il va nous en montrer les différents services, après quoi il nous demandera un sauf-conduit pour regagner les lignes prussiennes. Bien qu'il affecte de ne point connaître le français, je le soupçonne de fort bien comprendre nos réflexions... Au surplus, pourquoi est-il encore là, dans cet uniforme militaire, alors que son établissement a été évacué

depuis longtemps et que la région est déjà occupée par nos troupes? Méfions-nous...

Nous visitons les diverses parties de l'hôpital, très bien aménagé. Pour la nuit prochaine, nos hommes font choix d'une orangerie spacieuse et déjà la garnissent de paille... Cependant, l'Allemand, qui avait disparu un moment, revient vers nous et nous déclare que, réflexion faite, un sauf-conduit ne serait peut-être pas suffisant, et qu'il lui semble plus simple, puisque la Croix de Genève le couvre comme nous, de rester ici, où il sera heureux de nous aider... Décidément, ce Prussien ne me dit rien qui vaille. Pourquoi ce revirement subit? Aurait-il donc reçu un ordre à notre insu? Ne cache-t-il point, dans quelque cave, un appareil téléphonique, comme ce chef de gare que nous vîmes arrêter à Saulxures, dans la vallée de la Bruche, et qui, au moyen d'un fil souterrain, indiquait aux Allemands l'emplacement de nos batteries?... Bah! nous verrons bien. Il suffit d'avoir l'œil sur le sire...

A peine achevions-nous de déjeuner, que plusieurs voitures remplies de blessés pénétraient dans le parc. De nouveau notre ambulance allait fonctionner... Or, quand je me rappelle cette journée de Lettembach, je la revois comme l'une des plus pénibles et des plus terribles que nous ayons connues. Combien de blessés nous passèrent dans les mains, depuis midi jusqu'à 10 heures du soir? Au moment où j'écris, j'ignore encore le nom exact que portera la bataille qui se livrait, ce jour-là, près de nous : Abreschwiller? Saint-Léon? les historiens nous le diront plus tard. Mais ce qui est certain, c'est que ce dut être l'une des plus violentes de la campagne et des plus sanglantes (eu égard à sa durée), et cela pour l'ennemi aussi bien que pour nous.

Le bâtiment principal de l'hôpital de Lettembach comporte trois étages. Au rez-de-chaussée, dans une immense salle qui s'éclaire sur les jardins, nos diverses tables d'opé-

ration, disposées çà et là, reçoivent sans arrêt de nouveaux blessés. Auprès de chacune, un médecin, que trois ou quatre ambulanciers secondent avec zèle : l'un coupe les vêtements, l'autre enlève le pansement provisoire ; et quand le major a reconnu la plaie, situé la fracture ou le trajet de la balle, ses aides lui apportent la ouate hydrophile, la teinture d'iode si précieuse contre l'infection des blessures, ou l'oxycyanure utile aux grands lavages. Puis le médecin précise : « Donnez-moi un grand pansement,... un petit,... un moyen. » Alors on entend un bruit de carton qui craque et de papier que l'on froisse : et sur la plaie étanchée, le beau coton pur et la gaze neigeuse viennent s'appliquer, maintenus par un savant lacis de bandes enroulées.

A un autre !... Sur notre table, deux infirmiers, manœuvrant habilement leur brancard, déposent un nouvel arrivant. Et vers les salles voisines comme vers les pièces situées aux étages supérieurs, les « pansés » vont se reposer, ceux-ci marchant seuls, ceux-là s'appuyant sur l'épaule d'un infirmier, ceux-là au contraire portés sur des brancards. Dans les couloirs, dans les escaliers, c'est un continuel va-et-vient. Peu à peu les lits s'emplissent, puis les matelas posés à terre, puis la paille ; et bientôt, comme la maison est pleine, il nous faudra laisser envahir la belle orangerie, dont nos ambulanciers avaient rêvé de faire un dortoir.

Mais que leur importe ? Les blessés avant tout ! Ces soldats qui jadis, sur les routes, plaisantaient volontiers les « Croix-Rouge », nos ambulanciers leur pardonnent tout aujourd'hui ; car ce sont des mutilés, des êtres qui souffrent. Ils ont besoin de sentir un cœur ami auprès d'eux : Présents ! répondent les « Croix-Rouge ». Et il y a quelque chose de touchant dans la façon dont ces hommes, — hier encore si peu préparés à ces sollicitudes quasi maternelles, — entourent de soins leurs blessés, les questionnent, les servent, les font boire, doucement, doucement, en leur soulevant la tête...



Admirable site que cette gorge de Foudlay !... (page 15).



En cette pittoresque vallée de Rothau... l'Alsace nous sourit (page 19).

Ambulancier! c'est un dur métier, croyez-le bien. Car si, théoriquement, chacun ici a son emploi distinct, — celui-ci secondant le médecin ou le pharmacien, celui-là s'occupant des vivres, cet autre encore relevant les « entrées » ou préparant le couchage, — en réalité, lorsque l'ambulance est en plein fonctionnement, il faut que l'ambulancier se mette à tout, qu'il charge et décharge les brancards, qu'il monte et descende, qu'il réponde à l'un, console l'autre, soulève tel malade qui se plaint, porte tel autre dans ses bras, coure chercher de l'eau, du thé, des couvertures, des bottes de paille, accepte les corvées les plus pénibles ou les plus répugnantes. Et tout cela sans mot dire, avec un dévouement inlassable, dans une atmosphère infectée, parmi les cris de douleur et les gémissements, tandis que, non loin de là, le canon fait rage...

Oui, il fait rage; et voici que sans cesse des convois de blessés nous arrivent...

Bien que notre soirée d'hier à Saint-Quirin n'ait été qu'un simple « entraînement » auprès de notre terrible besogne d'aujourd'hui, je ne vous décrirai pourtant point toute la théorie des blessures qui défilent sous nos yeux. Il en est de graves et de légères. Il en est de bizarres, comme celle de ce sergent-major qu'une balle atteignit à la joue droite, pour aller, sans plus de dommage, ressortir par la joue gauche... Il en est de providentielles, qui se sont arrêtées à un millimètre d'un gros vaisseau ou de l'épine dorsale... Et il en est aussi d'horribles et d'inguérissables : telles ces affreuses plaies causées à cinq artilleurs imprudents qui, malgré toutes les défenses, ont voulu aller ramasser la bombe tombée d'un aéroplane allemand et qui la firent éclater au milieu d'eux...

Écartons un moment ces tristes et sanglants spectacles. Cherchons plutôt du curieux. Voici, par exemple, que je constate avec surprise (bien que le capitaine B... nous en

ait déjà avertis) le néant d'une légende à laquelle, comme tout le monde, j'avais cru jusqu'ici : quel doit être selon vous le premier cri, le cri unique d'un blessé de guerre? C'est celui, n'est-ce pas, que pousse le fameux houzard de Victor Hugo : « A boire ! par pitié... » Eh bien ! détrompez-vous : sur dix blessés qu'on nous amène, neuf réclament d'abord... à manger !

Notons encore quelques observations sur leur « moral ». D'abord, si vous questionnez un soldat sur l'action à laquelle il prenait part lorsqu'il fut atteint, il sera très sobre de renseignements. Il a une idée du mouvement général qui s'accomplissait, et surtout il se rappelle les détails les plus insignifiants de son propre mouvement : rencontre d'un fossé ou d'un tas de pierres, positions de sa musette ou de son sac. Mais ne lui demandez pas ce que faisait son voisin le plus proche : il n'en sait rien. Ce camarade est-il tombé ou non, vivant ou mort? Ignorance absolue. dans la plupart des cas.

Par contre un blessé vous affirmera toujours, et de très bonne foi, que sa compagnie a été « décimée », qu'il ne doit plus « en rester »... même s'il est le seul de la compagnie à avoir été touché : dans l'ébranlement que lui causa sa propre chute, il a vu tout perdu.

Puis, peu à peu, cette dépression morale disparaît avec la fatigue physique : ses idées s'éclaircissent et les souvenirs se précisent ; la confiance revient.

J'ai parlé ici de ceux qui viennent seulement de recevoir leur baptême du feu. Mais si le blessé au contraire n'en est plus à sa première campagne, quel courage ! quelle merveilleuse endurance !... Dans un coin de cette ambulance de Lettembach, je remarque un « marsouin », immobile sur un banc. Depuis combien de temps était-il là? Trois heures peut-être. « Pourquoi laissez-vous passer tout le monde avant vous? lui demandai-je. — Bah ! répondit-il, je n'ai pas grand'chose, je peux patienter... Car tous ces bleus-là,

c'est fragile, ça ne connaît pas encore la danse. » Or, quand le marsouin fut à son tour sur notre table, son « pas grand'-chose » se traduisait par trois balles dans le corps.

Quelle vaillance encore chez ce lieutenant, — celui-là même que conduisait hier l'infortuné Hartmann, — et qui supporte si stoïquement notre douloureuse intervention! Mais comment ne pas admirer de tout cœur ce brave adjudant, aux cheveux tout gris déjà, et qui compte gaîment avec nous les dix-sept blessures qu'un éclatement d'obus a creusées dans sa chair, depuis la tête jusqu'aux pieds! Il souffre, mais il se raidit, cause, raille les « Boches » et trouve encore la force de rire! Un seul moment, quand l'un de nous lui parlera de médaille militaire, les yeux du héros deviendront humides...

...Onze heures du soir. Nous sommes exténués... Dans le parc de l'hôpital, la nuit est douce. A travers les épaisses frondaisons des chênes, des pans de ciel apparaissent, d'un bleu sombre, piqué de clous d'or. Et malgré ce calme des choses, des hommes là-haut, sur ces crêtes boisées, continuent de s'entre-tuer : un combat de nuit! le pire de tous...

Maintenant notre ambulance s'est apaisée. A chaque étage, dans toutes les salles, parmi les lits où nos malades essaient de trouver un peu de sommeil, des ombres passent dans la faible lumière des veilleuses : on les sent attentives, épiant le moindre geste, prêtes à répondre au moindre désir. Ce sont nos bons ambulanciers qui, malgré leur propre fatigue, continuent cette nuit de veiller sur leurs frères.

Vendredi 21 août! Jour néfaste.....

Je me trouvais, vers 8 heures du matin, dans la cour de l'hôpital, où je venais d'installer dans son automobile un officier de chasseurs, gravement atteint à la cuisse : prévenue je ne sais comment, sa courageuse femme avait réussi

à franchir tous les obstacles de nos lignes — environ 80 kilomètres ! — et maintenant, assise près de son cher blessé, tout heureuse d'avoir pu l'atteindre, elle l'emmenait vers quelque hôpital de la Croix-Rouge, dont elle-même portait le costume...

Le Dr A... m'appela : « Habillez-vous vite, me dit-il à voix basse, nous partons. » J'eus d'abord un mouvement d'impatience : eh quoi ! quitter ce bel établissement tout désigné pour une ambulance, ce parc délicieux si heureusement ouvert à nos malades... Mais, en un clin d'œil, je vis la vérité.

Comment n'avais-je pas remarqué plus tôt ce bruit du canon, devenu incessant, terrible et singulièrement proche ? Comment n'avais-je pas entendu déjà ces étranges sifflements au-dessus de nos têtes ? Et surtout, qui ne comprendrait l'imminence du danger que nous courons, à voir la face du gestionnaire prussien dont la haine déjà triomphe sournoisement ? Plus de doute, l'ennemi avance et il nous faut déguerpir sans retard, si nous ne voulons pas être pris ou bombardés...

Comme une traînée de poudre, l'annonce de notre retraite s'est répandue du haut en bas de l'hôpital ; je ne sais rien de plus navrant que le spectacle qui s'offre alors à nos yeux : nos blessés ont compris !... Ceux qui peuvent marcher ou se traîner quittent en hâte leur lit et gagnent la route de France. Tout, plutôt que devenir prisonniers des Allemands !... Quant aux autres, ceux qui ne peuvent se lever, ils nous appellent, pleurant, joignant les mains, et nous supplient de les emmener... Oh ! l'affreux souvenir !...

En cet instant, nos ambulanciers se montrent admirables de sang-froid et de dévouement : ils rassurent les malheureux, calment leur effroi et en même temps se multiplient pour en sauver le plus grand nombre. Dans les voitures déjà remplies, ils trouvent sans cesse une place pour y caser un homme de plus ; ces soldats qu'ils ont soignés et pansés,



Voici des blessés qui nous arrivent... (page 23).



Le 22 août, sur la route de Celles à Badonviller, un zeppelin survolait nos lignes... (page 41).

ils ne veulent pas, semble-t-il, qu'on les leur prenne ; et c'est avec une sorte de rage qu'ils s'efforcent de les arracher à l'ennemi qui approche.

Oui, il approche. Le grondement des canons le dit assez. Et nous sommes contraints, hélas ! faute de temps et faute de voitures, d'abandonner ici plusieurs de nos blessés, les plus atteints, les moins transportables...

Les abandonner? Non ! Des Français ne feront pas cela... « Le règlement s'y oppose », déclare notre médecin chef... Et c'est alors qu'un scène se déroule, rapide, émouvante, et dont je n'oublierai jamais la grandiose simplicité.

Tout est prêt, nos voitures chargées, nous allons partir... quand l'un de nos majors s'avance. C'est un grand garçon, jeune encore, blond et avec des yeux très doux. Il est un peu pâle, mais on le devine bien résolu : « Il n'est pas possible, dit-il, que nous laissions nos blessés à la seule garde de cet Allemand douteux. Quelqu'un de nous doit demeurer auprès d'eux. Puisque je suis le plus jeune des médecins de l'ambulance, c'est moi qui resterai.

« — Et nous restons avec vous ! » s'écrient aussitôt trois de nos ambulanciers...

Les braves cœurs ! Que leur geste si spontané nous semble beau ! Ils ne s'illusionnent pas sur les dangers de leur sacrifice. Ils entendent la bataille voisine, les obus qui déchirent l'air. Ils savent qu'avant peu, dans une heure ou même moins, les ennemis seront là, qui les feront prisonniers, si toutefois... Ils n'ignorent pas que le moins terrible qui leur puisse advenir, c'est d'être emmenés en captivité au fond de l'Allemagne et d'y souffrir, durant des mois, loin de leur pays, loin de leur foyer et de leur famille... Mais ils restent ! c'est le devoir.

Les héros qu'aura multipliés cette guerre ne seront point tous cités à l'ordre du jour. Mais qui ne trouverait juste d'y voir figurer ces quatre bons soldats français, dont je puis bien — après tout — dire les noms : Dr J. Rolet, de Paris ;

abbé Bois, curé de Mondeville, en Seine-et-Oise ; Godin, élève dentiste, et d'Albay, étudiant en médecine de Paris ?...

... A toute allure, nous avons repris la route de France, vers l'ouest !... Maintenant, le combat redouble de fureur : sur toutes les crêtes qui encerclent ce vallon de Lettembach, des batteries entre-croisent leurs feux, dans une lutte acharnée. Sortirons-nous vivants de cette affreuse cuvette ? Quelque obusier allemand ne nous a-t-il pas déjà repérés, qui va nous arroser de mitraille ? Qui sait si cet « inspector » prussien de là-bas (que nous avons trop ménagé) n'est pas en train de nous signaler ?

Comme on avance lentement, sur cette route encombrée de troupes, de caissons, d'autos, de fourgons ! Et quelle misère encore que tous ces malheureux blessés — les nôtres — qui encombrent les bas côtés, s'aidant de bâtons, s'accrochant aux voitures, préférant rouvrir leurs blessures et raviver leurs souffrances, plutôt que de tomber aux mains de l'ennemi !

Enfin, voici Saint-Quirin, et la retraite — car, hélas ! il n'est que trop vrai que nous battons en retraite — s'organise. Or, pourquoi ne pas l'avouer ? Dans l'amertume que nous inflige ce mouvement de recul, nous sentons pourtant bientôt comme une pointe d'orgueil, à constater l'ordre et la tenue avec lesquels il s'effectue. Ne dirait-on pas vraiment que nos soldats mettent une sorte de coquetterie à supporter cet échec passager, fluctuation de combat que le sang-froid et la méthode peuvent souvent transformer en succès ? Devant le général X... qui, à l'entrée du village, les regarde défiler et divise leur flot vers trois routes distinctes, je les vois relever la tête et reprendre le pas cadencé !

Et ce sursaut de confiance m'aide à soutenir le regard désolé de ces deux braves Lorrains qui, là-bas, — sur le seuil de cette maison où j'ai eu, hier matin, la surprise

d'une si bonne « demi-tasse » de café, — s'inquiètent de notre retour en arrière...

Quelle doit être leur angoisse, en effet, à l'idée que les Allemands vont revenir et que seront dénoncés et châtiés tous ceux qui nous reçurent trop bien ! Pauvres gens ! cet avenir « français » dont ils parlaient avec tant de passion, voilà donc qu'il leur échappe encore ! et le beau rêve va se traduire par des sévices, et qui sait ? peut-être par une arrestation ou l'incendie de la petite maison...

Or, tandis que notre colonne gravit la route qui mène à Cirey, je n'ai pas de peine à deviner les mêmes préoccupations chez le docteur La..., notre médecin chef. A plusieurs reprises, je le vois se retourner vers le village de Saint-Quirin, y chercher des yeux la chère demeure familiale et, longuement, tendrement, la regarder, — comme une personne qu'on ne reverra plus, parce qu'on sait qu'elle va mourir...

III

DANS LES VOSGES

Cirey, Bréménil, Badonviller, c'est par ces bourgs pillés, brûlés, ensanglantés que nous rentrons en France. Car ces Allemands, dont les forces supérieures obligent aujourd'hui nos troupes à se replier, ils ont, eux aussi, connu la retraite en cette région: la semaine dernière, ils s'étaient avancés sur notre sol; mais l'élan de nos fantassins, chasseurs et coloniaux les a mis rapidement en déroute. Seulement, dans leur fureur à se sentir repoussés, ils accumulèrent ici les horreurs.

Les Turcs ont passé par là, tout est ruine et deuil...

Comme les Turcs à Chio, les hordes teutonnes ont passé sur notre Lorraine...

A quoi bon décrire, après tant d'autres déjà, les ravages commis par ces barbares? Et ce n'est rien, ces maisons éventrées où des « spécialistes » lancent les pastilles incendiaires; rien, ces meubles ouverts, ces lits crevés, ces tiroirs fouillés comme par des apaches; rien, tous ces foyers détruits, ces berceaux renversés, ces souvenirs jetés à la boue, — rien, à côté des crimes sans nom dont nous trouvons ici les traces... Voici la fenêtre où Mme Benoît, la femme du maire de Badonviller, a été fusillée sous les yeux de son mari... Voici l'église de Bréménil devant laquelle

d'innocentes victimes sont tombées... Voici la demeure de ce vieillard qu'ils ont enterré vif, ne laissant passer que la tête !...

Nos poings se serrent d'instinct au récit de tant de hontes. Il y a des larmes de rage dans les yeux et j'entends de nos ambulanciers — d'ordinaire si maîtres de leurs nerfs — qui parlent de représailles « quand nous serons chez eux »... « En tout cas, déclare énergiquement notre sergent, si des blessés « boches » sont amenés à l'ambulance, je ne les soignerai pas ! » (Rassurez-vous, d'ailleurs; il nous en est venu, des blessés boches; et le bon sergent, comme tous ses camarades, les a soignés et bien soignés.)

Au surplus, une première satisfaction — qui calme un peu notre colère — ne tarde pas à nous venir. Le 22 août, de bon matin, nous étions sur la route de Celles à Badonviller, quand un zeppelin vint survoler nos lignes : une bombe qu'il veut jeter sur un parc d'artillerie ne réussit qu'à endommager un fourgon d'ambulance. Vous devinez la réponse qui lui est faite : de tous les points de ce large plateau, la fusillade éclate... Et tout à coup, le long cigare semble piquer de la pointe. Il vire, se relève, retombe, comme un navire en péril. La fusillade continue : le dirigeable ne se dirige plus, il tangue, descend, descend... Et tout à l'heure des cavaliers, qui nous rejoindront sur la route, vont nous montrer leurs nouveaux « couvre-nuques en tissu de zeppelin n° 8 », dont ils nous découperont volontiers à chacun un « échantillon ».

Bientôt aussi nous comprendrons, par nos étapes, par l'écho de la bataille et les récits de combattants, que notre retraite a été légère et que sur cette frontière, après tout, nous savons tenir tête à l'ennemi. Au surplus, quelle preuve meilleure de l'âpreté de la lutte que l'itinéraire suivi par notre ambulance, du 22 août au 4 septembre, et dont mon journal de route me rappelle les étranges zigzags ! Par Pexonne et Neufmaisons, en Meurthe-et-Moselle, nous

revenons dans les Vosges, à Raon-l'Étape et à La Haute-Neuveville. Par le col de la Chipotte, nous gagnerons ensuite Saint-Remy, La Salle et Housseras; puis nous traverserons Autrey et Sainte-Hélène; nous cantonnerons à Grandvillers, à Aydoilles, à Dompierre, à Destord... Combien de lieues ainsi franchies et combien de dures journées !

Je n'en veux pourtant point reproduire ici le détail quotidien : quel que soit l'endroit où elle fonctionne, une ambulance offre partout le même spectacle, douloureux et sanglant, que je vous ai montré à deux reprises déjà. Écartons donc un moment nos yeux des blessés qu'on apporte, de leurs plaies et de leurs souffrances. Voici d'autres images de guerre, et dont certaines, hélas ! ne nous furent pas moins cruelles.

Tel, cet exode des populations lorraines, dont nous éprouvâmes tant de fois la tristesse. En vain tentions-nous de rassurer ces pauvres gens, de leur montrer le danger d'une fuite, les barbares s'attaquant surtout aux maisons désertées... Allez donc convaincre des malheureux affolés qui vous citent, dans tel ou tel village voisin, les fermes bombardées, les églises qui flambent, les amis ou les parents assassinés ! Lamentable cortège qui se traîne le long des chemins, se heurte aux troupes en mouvement, va, hésite, revient au gré des bonnes ou des mauvaises nouvelles, comme une barque désemparée dont le flot se joue en vue du port ! Des femmes, des jeunes filles, des vieillards, des enfants, vêtus à la hâte, et souvent à demi nus... Des charrettes où s'entassent dans une étrange confusion le matelas, les couvertures, la malle, les objets de première nécessité, à côté de mille choses imprévues autant qu'inutiles, de futilités ramassées sans but, dans les pleurs et l'épouvante d'un départ vers l'inconnu... Parfois une vache, attachée au chariot, assurera quelque temps un peu de lait... Ou bien, à l'abri d'une meule, on mangera la soupe offerte par des soldats... Et souvent, derrière la famille errante, —

qui pourtant ne cesse de le chasser, — le chien de la maison suit fidèlement, mais peureusement et à distance, parce qu'il sent bien qu'il est « de trop » désormais...

Une nuit, nous traversions Autrey, par une pluie diluvienne... Il nous avait fallu quitter Housseras à toute allure ; car après avoir, tout l'après-midi, assisté du plateau voisin à l'action engagée entre Jeanménil et Rambervillers, nous avions vu vers le soir un avion allemand venir survoler nos positions et repérer le parc d'artillerie situé non loin de notre ambulance : naturellement, dix minutes plus tard, les obus tombaient en cet endroit ; mais déjà nous étions partis...

A Autrey, un « embouteillage », comme il s'en produit fréquemment sur des routes étroites et surchargées de convois, nous immobilisa deux longues heures. Ruisselants d'eau, un ami et moi, nous cherchâmes un abri momentané dans une grange. Des gens s'y trouvaient déjà, dont nous entendions le souffle dans l'obscurité... Un chasseur à cheval entra, avec un falot : alors il nous fut facile de reconnaître en ces gens de malheureux émigrés. Comme nous, ils venaient d'Housseras, d'où ils s'étaient sauvés précipitamment, ayant vu dans notre départ l'annonce d'un prochain bombardement du village ; et dans la nuit profonde, sous l'incessante averse, ils nous avaient suivis.

Quel pitoyable groupe ils forment, en cette grange à demi obscure ! Il y a là deux hommes, dont l'un plus que sexagénaire, quatre femmes, un adolescent et une fillette, tous trempés de pluie, tous transis et apeurés. La petite fille — cinq ans peut-être — tousse à fendre l'âme, et elle n'a sur le dos qu'une mauvaise robe de cretonne et sa pèlerine d'écolière ! Mais que pourrions-nous ici, de plus que les siens, pour la réchauffer et la protéger ? L'un de nous lui donne du chocolat ; alors, l'enfant se déride, elle nous sourit et rapidement passe aux confidences : entr'ouvrant doucement sa pèlerine, voici qu'elle nous découvre, blottie

dans son bras, une petite chose informe qui doit être une poupée : « Vous voyez, Monsieur, j'ai emporté ma fille... Je ne veux pas que les Prussiens me la tuent ! » Délicieuse petite Lorraine, qui sait si les Prussiens qui t'avaient jetée, toussant et grelottant, dans cette nuit noire, n'ont pas, plus sûrement que « ta fille », réussi à te tuer ?

Septembre arrive. En quel état se trouve notre ambulance après ce mois de campagne ?

Il serait osé de soutenir qu'elle a conservé cet aspect de « fraîcheur » dont elle rayonnait au sortir de Paris. Quand on a marché durant un mois sous le soleil brûlant et sous la pluie, connu la poussière des routes et la boue des fossés, dormi dans le foin ou bivouaqué en plein air, il n'est pas étonnant que les uniformes semblent fanés, les boutons ternis et que, sur la manche gauche des capotes, les jolis brassards à croix rouge soient devenus d'une blancheur douteuse...

Barbes et moustaches ont poussé dru, creusant un peu les visages, qui d'ailleurs accusent une fatigue compréhensible. Les teints ont bruni et, somme toute, cela ne fait qu'accentuer l'aspect martial et aguerri de notre petite troupe.

Car, s'il est vrai que le dur métier a d'abord brisé et fondu les uns et les autres, du moins les corps sont-ils plus souples, les muscles plus dociles et plus résistants. Notre gros avocat lui-même arrive souvent au but, sans le secours d'aucun fourgon. Et dans ce lieutenant si jeune — courte moustache à l'anglaise — si plein d'entrain et que vous voyez devenu si bon cavalier, croyez-vous que le cardinal Amette n'aurait pas quelque peine à reconnaître aujourd'hui son pacifique fonctionnaire ?

Au total, excellent état physique : et vous le comprendriez, de reste, si vous pouviez constater l'appétit avec lequel notre ambulance (que des affinités diverses ont, comme toujours, divisée en six ou sept groupes plus intimes)



Dans l'échancrure du vallon, Saint-Quirin apparaît... (page 22).



Vers le train sanitaire s'en vont tous nos blessés évacuables (page 73).

fait honneur au menu de nos cuisiniers : vous ai-je dit que ceux-ci nous venaient, l'un de la brasserie Pousset et l'autre de la maison Charvin?

L' « ordinaire » est aujourd'hui jugé suffisant. Au surplus, il faudrait être sorcier pour pouvoir y ajouter le moindre extra, puisque dans ces régions vidées et razziées par le passage des troupes, on ne trouverait plus une boîte de sardines, même à prix d'or.... Seul, le manque de boisson est mal supporté. Passe encore pour le vin, puisqu'il n'y en a plus! Mais que pensez-vous de ce supplice qui, cinq jours durant, en plein été, nous est infligé à Destord, de voir couler des fontaines, sans pouvoir y puiser, parce que leur eau est déclarée infectée?

Néanmoins le « moral » est, lui aussi, fort bon. Ce n'est peut-être plus la joie bruyante des premiers jours, car, selon le dicton, la guerre vieillit ; et de peiner, d'entendre les canons rugir, de voir leur œuvre sanglante, de sentir sans cesse la mort toute proche, cela finit par imprimer aux caractères les plus gais comme un voile de gravité. Et puis, l'absence de nouvelles est notre grande souffrance : nouvelles des nôtres, dont les lettres n'arrivent qu'à de longs intervalles, et nouvelles de la guerre, qui nous font à peu près défaut. Un journal est chose si rare que, lorsqu'il nous en tombe un dans les mains, nous ne comprenons plus... Je ne parle pas du *Bulletin des Armées* que l'on s'arrache, mais qui date toujours d'une semaine et qui ne nous apprend rien de précis. Quant aux communiqués officiels, que nous lisons parfois aux portes des mairies, ce n'est point en médire que de les trouver un peu trop concis...

Malgré tout, nous sommes confiants et heureux. Le moindre incident nous est un sujet d'intérêt ou de plaisir : c'est le passage d'un convoi de prisonniers, la rencontre d'un ami perdu de vue depuis plusieurs jours, ou encore l'arrivée d'une autre ambulance qui nous conte ses travaux : « A l'hospice d'Autrey, nous disait ainsi notre collègue G...,

j'ai soigné un officier allemand, mortellement atteint dans la région du cœur. Quelle ne fut pas ma surprise, en classant ses papiers après son décès, d'y découvrir — traversé quatre fois par la balle meurtrière — un plan de Paris soigneusement coté ! »

Parfois encore, le dimanche — si nous sommes libres — nous assistons à la messe. C'est un aumônier ou quelque autre ecclésiastique — gradé ou soldat — qui officie : et la vue n'est point banale de ces éperons qui brillent sous le rochet du prêtre et qui résonnent sur les marches d'autel. Presque toujours, le « camarade » nous adresse une allocution patriotique, où il nous parle de nos familles, de nos glorieux morts et de la victoire certaine : et parmi tous ces assistants, dont beaucoup n'allaient pas souvent à l'église, j'en vois qui essuient des larmes... Ainsi gardera-t-on le souvenir de cette messe de Dompierre, petit village des Vosges, où l'abbé Lucien Ch..., l'un de nos ambulanciers, fut si éloquent et où, à l'offertoire, un capitaine d'artillerie, placé dans l'orgue, et qui n'était autre que Chambon, — nous chanta le *Pater,* de sa belle voix de basse.

Et enfin, est-ce que des soldats français s'ennuient jamais, même à la guerre? Demandez-le à nos ambulanciers, constamment de bonne humeur, à ces fumeurs si fiers de leurs pipes, à ces joueurs de manille, à ce sergent qui monte des scies, à cet avocat qui mime l'un et l'autre, enfin à ce gamin de Paris, tapissier du « faubourg Antoine », toujours chantant, toujours serviable, surnommé Zigomar je ne sais pourquoi et qui, tous les vendredis, au milieu des cris et des rires, « tire les cartes » à la compagnie : « Ce soir... à la nuit... une grande route !... »

Or, le vendredi 4 septembre, « à la nuit », nous eûmes en effet la surprise d'une « grande route » : nous quittions Destord et les Vosges ! Zigomar triomphait.

IV

SUR LA MARNE

Dimanche 6 septembre. — Nous voilà donc dans le train, roulant encore dans une direction inconnue... Quand nous partîmes de Destord avant-hier soir, la nuit était superbe. Rien d'agréable d'abord comme cette marche sous les étoiles ; plus de chaleur, plus de poussière : du moins ne la voit-on plus... Il est pourtant un moment pénible : c'est. vers 2 heures du matin, celui où l'organisme réclame son compte normal de sommeil : alors les paupières s'alourdissent. On continue d'avancer, mais d'une façon pour ainsi dire automatique. On résiste, on se raidit, mais on se bute aux cailloux, ou contre les talons du camarade qui vous précède et qui ronchonne... Bref, on dort en marchant, et c'est chose inconfortable, diraient nos alliés les Anglais.

Cela ne dure pas, d'ailleurs. Dès qu'à l'orient, les étoiles commencent de s'éteindre dans les vapeurs rosées de la nouvelle aurore, le corps se réveille : et c'est les yeux bien ouverts, certes, que nous avons admiré au jour levé la métamorphose subie par Épinal depuis le mois dernier : tranchées, redoutes, fils de fer barbelés, défenses de toute nature, comment ce camp retranché ne serait-il pas imprenable ?

A Darnieulles, près de la gare qui nous vit débarquer jadis, l'ordre de prendre le train nous a paru bien long à

venir : toute la journée, nous avons assisté, avec des regards d'envie, au départ d'une foule de régiments ; et la nuit, au lieu d'aller nous reposer dans quelque grange, nous avons préféré nous installer tout près du chemin de fer, autour d'un grand feu de bivouac, comme si nous avions peur qu'on nous oubliât...

Enfin, c'est fait, nous sommes partis. Nous avons déjà dépassé Mirecourt et nous arrivons par Pont-Saint-Vincent à la grande ligne de l'Est.

Et après ? allons-nous à droite, vers Nancy ? Non, c'est à gauche, vers Toul... Plus de doute, notre corps d'armée quitte définitivement l'Est, où l'action — nous le sentions bien depuis plusieurs jours — est devenue secondaire, pour aller donner un coup de collier au sud de la Marne, là où se prépare sans doute quelque grande bataille...

Une pensée attriste notre voyage : il paraît que les Prussiens sont aux portes de Paris et que leurs avions jettent l'épouvante dans nos rues... C'est du moins ce qu'affirme l'un de nos cuisiniers, qui le tient du cousin d'une ordonnance, lequel...

A Sorcy, nous prenons l'embranchement qui mène à Gondrecourt. Un vrai bijou, que ce vieux bourg devant lequel notre train souffle un moment ! Dans ses eaux dormantes, sur ses arches moussues, son antique église et sa tour si fière, c'est, par cet après-midi d'été, une féerie de lumières qui ravirait un peintre.

Joinville ! Encore un nom vénérable et un site enchanteur. Nos gardes-voies, d'ailleurs, n'ont point l'air de s'y déplaire : entre deux factions, ils vont tous s'installer, la ligne en main, sur les rives de la Marne ou du canal. Nous interrogeons l'un d'eux : « Quel est donc, là-bas, près du pont, ce « pékin » d'allure étrange ? — Un pêcheur, parbleu ! — Il est du pays ? — Je ne crois pas. — L'avez-vous questionné ? — Ma foi ! non ; depuis quarante jours, il est là, du matin au soir... et d'ailleurs il ne parle à personne.

— Et si c'était quelque espion occupé à surveiller le mouvement des trains ? — Tiens ! mais, au fait, c'est possible ! je vais éclaircir ça tout de suite... » Mais notre convoi s'est déjà remis en route et nous ne saurons rien du résultat de l'enquête.

La nuit est revenue. Le train s'arrête : c'est Wassy, dans la Haute-Marne. Nous débarquons, par un clair de lune idéal.

Lundi 7. — Nous sommes à La Neuville-à-Remy, pays de cocagne, où l'on trouve du pain blanc et du beurre ! La ferme d'un château nous abrite : « Quel dommage que vous ne restiez pas huit jours ! » nous dit la fermière qui nous gâte... Évidemment, les gens d'ici ont vu passer moins de soldats que ceux des Vosges...

Bonne nouvelle ! Deux aumôniers, qui avaient été faits prisonniers en Alsace et ont été relâchés, nous assurent avoir vu, à Strasbourg, nos quatre amis : la captivité leur est dure, mais ils sont sains et saufs.

8 septembre. — Nous avons encore marché toute la nuit. Au petit jour, Montier-en-Der nous montre ses vieilles maisons à porches. Vers 10 heures nous longeons un immense étang, au delà duquel apparaît bientôt le premier village de l'Aube : c'est Lentilles, longue rue de bâtisses basses en terre et en bois, et dont l'église a le toit d'une pagode... Avec quelle reconnaissance nous acceptons les mille attentions de notre hôtesse, et quelle minute d'émotion exquise, lorsqu'elle nous présente une petite réfugiée, originaire de Nancy, qui « sollicite l'honneur de nous servir elle-même le café »... ! A de si braves cœurs, on voudrait pouvoir dire complètement sa gratitude ; mais, dans notre course aux haltes brèves, avons-nous toujours le temps d'une courtoisie suffisante ? Et, pour ce soir même, n'est-il pas déjà question d'une autre marche « qui nous reposera de celle d'aujourd'hui », comme chante notre avocat ?

9 septembre. — C'était vrai ! Hier soir, à 8 heures, par une pluie battante, nous sommes partis. Après Chavanges, j'avais tellement sommeil que je me suis endormi en travers du siège d'un fourgon, sur les pieds des tringlots, où j'ai reçu toute l'averse...

12 septembre. — Nous quittons Donnement, où nous venons de passer trois jours sans intérêt. Seules, les bornes des routes, où nous lisons les noms de Brienne et de La Rothière, évoquent le grand souvenir de Napoléon.

Il paraît que notre corps avance à pas de géant, poussant les Allemands l'épée dans les reins. Hâtons-nous donc...

Au moment où je feuillette ces pages de mon journal qui résument notre marche à travers les plaines champenoises, de l'Aube à la Suippes, j'éprouve comme un sentiment de crainte à raviver les souvenirs de ces journées et à essayer de vous en dire l'horreur.

Journées bien remplies, certes, et de rudes étapes, puisqu'en soixante heures nous progressons de 100 kilomètres vers le Nord. Car la poursuite des Allemands fut ici tellement rapide que (nous raconteront des soldats) « dans certaines granges où, durant la nuit, nous étions entrés à tâtons pour y prendre un peu de repos, il nous arriva, en nous réveillant le matin, d'y découvrir des Boches, tombés là de fatigue depuis la veille et couchés côte à côte avec nous » !

Et sans doute, cette certitude de la déroute infligée à l'ennemi nous soulève et fortifie nos courages ; mais, en dépit de son aide, quels serrements de cœur, quels frissons devant les visions tragiques qui nous assaillent !

Partis de Donnement le 12, vers midi, nous atteignons bientôt Brébant, le premier village du département de la Marne. Mais c'est un peu plus loin, entre Saint-Ouen et Le Meix-Tiercelin, que la véritable bataille a dû commencer.

Voici des tranchées, des trous d'obus et voici le premier cadavre allemand.

Et bientôt, les traces du terrible choc se précisent : nous entrons sur le tragique théâtre de guerre.

Le village de Sompuis nous apparaît, ou plutôt ce qui fut ce village... Car, comment reconnaître une rue et des maisons dans cet amas de décombres fumants, de poutres calcinées, de pignons écroulés ou noircis? Et de tout cela, se dégage une épouvantable odeur de cadavres, cadavres de chevaux, de bestiaux, de chiens, engloutis sous les ruines des étables ou jetés par « eux » dans les puits... Le vieux Bismarck raillait l'odeur « d'oignons rôtis » qui se dégageait de Bazeilles en flammes : ses élèves font mieux que multiplier les Bazeilles, ils ont perfectionné l'odeur...

Au delà du village, l'action fut acharnée. Saisissons-en cette première scène qui, près d'un haut viaduc, se reconstitue d'elle-même : Un convoi d'artillerie s'avançait. Un obus allemand tomba sur l'attelage de l'un des caissons, foudroya le conducteur et les six chevaux, et voilà la genèse de ce groupe lugubre que nous saluons, avant tant d'autres!

Est-ce un éclat du même obus qui, 20 mètres plus loin, coucha sur la face ce petit fantassin? Sa mort dut être immédiate, car ses deux mains crispées tiennent encore sous lui le fusil Lebel.

Or, le viaduc à peine franchi, notre émotion ne va point cesser de s'accroître... D'ordinaire, ces immenses plaines de la Champagne Pouilleuse sont déjà sans gaîté, avec leur sol crayeux, leurs sapins bas et noirs. Mais quelle intense tristesse aujourd'hui, sous cet aspect de champ de bataille! Plus la moindre trace de végétation. Des piétinements, des ornières, des talus arrachés. De place en place, des trous énormes, en forme d'entonnoirs, marquent la force des explosifs. Pas un mouvement dans ce morne horizon, sauf le vol lourd de quelques corbeaux. Et sur cette solitude désolée qu'une pluie fine achève d'endeuiller, voici que

rôde l'infernale odeur, — l'odeur de Sompuis et l'odeur du plateau de Saint-Blaise...

C'est que, là aussi, la guerre est venue créer un charnier, mais combien plus vaste et, pour nous, plus navrant qu'à Saint-Blaise, puisqu'ici les morts sont encore tous visibles, étendus sur le sol, et que parmi ces morts il est beaucoup des nôtres!...

Eh! oui, sans doute, ce monceau de cadavres qui se dresse à gauche, acculé, entassé contre le chemin de fer, il représente 45 ou 50 Allemands, fauchés par notre 75... Mais par ici, à droite, ces dix, ces vingt, ces trente petites choses rouges et bleues, qui jalonnent la plaine, c'est bien « à nous » n'est-ce pas?... Ah! du moins, leur trépas fut beau, à nos Français. Voyez la ligne glorieuse que dessinent encore leurs corps inertes : ce n'est point la cohue apeurée du monceau de là-bas. Non, c'est le mouvement réglementaire des « tirailleurs déployés », c'est la crâne marche en avant, à front découvert, en rase campagne ; et celui qui commandait la manœuvre, le voici : c'est ce grand sergent-major, — encore debout, dirait-on, — dressé contre le talus de la route, les yeux ouverts et l'épée haute...

...Le jour tombe. Notre petite troupe est silencieuse et, sous la pluie sans fin, poursuit la désolante étape dans une sorte de gravité respectueuse...

A Soudé-Sainte-Croix, arrêt pour la soupe... mais défense absolue de prendre de l'eau : « ils » ont tout empoisonné... Pour calmer notre soif, avalons... un morceau de pain. Et dans le foin de cette grange empuantie, — où les Boches ont passé, — essayons de dormir... Toute la nuit, la tempête mugit.

Dimanche 13. — De bon matin, nous repartons. Un vent violent continue de balayer la route de Vitry-la-Ville. Que n'emporte-t-il tous ces miasmes d'infection au milieu desquels nous vivons depuis deux jours?

A Vitry, nous faisons la grand'halte. Vers 2 heures, à Pogny, nous franchissons la Marne sur une passerelle de fortune : l'ancien pont, à 20 mètres en amont, vient d'être blessé à mort. Et frappées comme lui, dans ce joli bourg, combien de maisons nous montrent aussi leurs blessures!

...Le soir vient, ourlant de gaze bleue la lisière des bois, où, çà et là, sur une terre fraîchement remuée, se dressent de petites croix mélancoliques... Mais au bout de la plaine, et nettement détaché sur le fond rose du crépuscule, quel est donc ce gros bourg sans clocher? Nos cartes annoncent bien Marson, mais ce ne peut être là qu'une erreur car nous ne voyons pas la jolie église romane, si pure de lignes, orgueil de toute la contrée... Hélas! non, nous ne la verrons plus, l'église romane si jolie : les brutes l'ont bombardée hier, et avec elle, tout ce quartier de Marson, les demeures bourgeoises comme les paysannes, les ateliers comme les boutiques. Malgré le versement de 3.000 francs imposé à la commune, tout cela a été jeté par terre, écrasé, pulvérisé, et tout cela sent encore l' « oignon rôti », recette 1914...

Nous passons la nuit à l'autre extrémité du pays, là où l'air est à peu près respirable...

Et voici, le lundi 14, notre étape la plus horrible.

La pluie tombe sans répit, les routes sont défoncées. Un stupide accident achève de nous attrister : le capitaine B... est jeté, par la chute de son cheval, sous l'un de nos fourgons qui lui passe sur le corps. Nous le relevons et le transportons dans l'une de nos voitures, mais nous devinons les souffrances du malheureux, à travers les fondrières du chemin...

Sous les nuages bas qui se bousculent dans le ciel, il semble que l'odeur de mort se fasse plus intense encore. Les champs, les bois, les fossés sont remplis de bêtes anéanties, des vaches, des bœufs, des chevaux, et jusqu'à

un renard. Il y en a tant que nous n'ôtons plus notre mouchoir des narines... Les chevaux surtout sont légion dans cette hécatombe, les uns efflanqués, tombés d'épuisement, les autres frappés en « soldats », comme leurs cavaliers, tandis que, sur la plaine ruisselante, on voit de misérables chevaux perdus, errant tristement parmi leurs frères morts qu'assiègent de grosses mouches.

Mais ce qui navre peut-être davantage, c'est l'incompréhensible réunion, sur ce sol raviné et détrempé, d'une foule d'objets les plus disparates et dont l'histoire représente, sans doute, autant de douleurs ou autant de crimes... Il y a les épaves de l'exode, tombées des charrettes en fuite, et l'on y reconnaît un chapeau, un panier, une robe d'enfant... Mais il y a, surtout, le témoignage du banditisme teuton, le produit du sac et du pillage, honteux butin que des fourgons spéciaux « déménageaient » déjà, mais dont la déroute contraignit à abandonner une partie; car que font, au milieu des champs, cette lampe en morceaux, ce tapis de Smyrne souillé de boue, ce violon crevé, ou encore ce délicieux bureau Louis XVI aux fines peintures laquées et dont les marquises décolletées continuent de danser leur souriant menuet sous la pluie incessante?

Or, aux vandales d'outre-Rhin, le vol n'a pas suffi. Ils savent descendre plus bas dans l'abjection : voici les reliefs de leur ivrognerie, — ivrognerie gloutonne et bête, qui vida les caves de toute la Champagne rémoise, accumulant, tout le long des routes, ces milliers et ces millions de bouteilles. Et n'accusons pas les seuls « inférieurs ». Cette chambre centrale, qui commande à tout un éventail de tranchées, c'était hier le fumoir des chefs, garni de fauteuils, de matelas, et rempli encore d'une belle provision d'ay mousseux et d'extra-dry.

Comment s'appelaient-ils, les villages que nous traversions ce matin-là? Je ne sais plus. Mais ce que je revois nettement, en dépit de la cataracte qui nous cingle le

visage, ce sont leurs fermes incendiées, leurs moulins éventrés, leurs ruines irréparables. Et je revois la même désolation dans le petit bourg de Bussy-le-Château où, vers midi, nous faisons halte : or, tandis qu'à travers les maisons pillées et désertes de ce village, je tâche de trouver une chaise pour me sécher au feu allumé par nos hommes sur la place, voici ce que mes yeux découvrent, à terre, dans la boue d'une courette : une oreille humaine, arrachée !... Quel drame s'est donc passé là, laissant ce vestige épouvantable ?...

O guerre ! terrible guerre !

. . . .

Et cependant, malgré la dévastation de cette Champagne, malgré toutes ces scènes de deuil et de mort, nous pressentons — à la rapidité de notre marche — que l'ennemi ici a été battu, qu'il a dû repasser la Marne en pleine déroute et que nous participons en ce moment à une grande victoire...

V

DEVANT LES TRANCHÉES DE L'AISNE

Nous sommes à Suippes, installés dans une vaste maison bourgeoise, presque un château : cour devant, avec des communs précieux à nos tringlots; jardin derrière, ou mieux, petit parc à l'anglaise, avec de larges pelouses, des noyers et des chênes et plusieurs ponts rustiques enjambant les bras de la Suippes. Tel va être, durant plus de quinze jours, le cadre de notre ambulance.

Car, jusqu'à la fin de septembre, cela va « cogner dur » par ici ! Nous sommes en effet à deux pas de ce village de Souain, hier inconnu, aujourd'hui entré dans l'histoire, autour duquel se sera livrée l'une des plus âpres batailles de la campagne. Sur la crête qui le domine, les Allemands en se repliant ont établi leurs fameuses taupinières, cimentées et blindées comme des forteresses ; pour les en déloger, nos troupes veulent occuper le village et s'abriter dans ses ruines. Quatre fois, il sera pris et repris; et cet acharnement nous amènera bien des blessés.

Mais il est visible, pour nous, ambulanciers, que la lutte a désormais changé de caractère. Cette « guerre de tranchées » a ses blessures spéciales. Peu ou pas de coups de baïonnettes, puisque MM. les Allemands, — qui d'ailleurs n'y sont point de force, — détestent les combats face à face et préfèrent se terrer. Par contre, beaucoup de plaies à la

tête, aux membres supérieurs et à la poitrine, car nos fantassins, que cette vie dans les trous agace, ne savent pas encore refréner leur naturel et sans cesse se découvrent pour tirer.

En général, toutes ces plaies ne sont pas très graves, — sauf au cas de fracture d'un os, — car telle est la perfection des armes modernes, que leurs balles, portées par la déflagration et par la vitesse à une température voisine de 200°, sont « aseptisées » lorsqu'elles arrivent... à destination ! Quant aux blessures causées par les obus et les shrapnels, leur danger vient surtout du contact de la terre, de cette terre qu'il faut constamment remuer et toucher, de cette terre qu'on habite pour ainsi dire et qui, si l'on n'y prenait garde, engendrerait facilement le tétanos.

Mais n'est-ce pas assez déjà qu'elle souille tous les vêtements et que les blessés qu'on nous apporte ressemblent à de vrais puisatiers? Entrez dans notre grande ambulance de Suippes et regardez ce défilé de gens boueux et minables... Avant de les panser, il nous faut d'abord enlever la glaise, couper les hardes humides et repoussantes. Là encore, nos dévoués infirmiers se montrent admirables; et c'est plaisir que de les voir travailler, avec un ordre absolu désormais, et chacun à son poste : un arrivant est étendu sur la table de pansement; pendant que les aides du major préparent les instruments et découvrent la plaie, un « écrivain » s'approche du soldat, cherche sa médaille d'identité, le questionne sur son régiment, sa compagnie, son grade et note tout cela sur le « carnet des entrées ». Puis, quand le pauvre gars a été nettoyé, soigné, enveloppé de linge blanc, un autre « scribouillard » — comme disent les troupiers — lui épingle sur la poitrine une « fiche de diagnostic », qui réglera le mode de son évacuation. Après quoi deux porteurs déploient un brancard, puis méthodiquement l'y placent et l'emmènent. Et dans ces salles, ainsi remplies peu à peu, d'autres ambulanciers circulent encore, celui-ci classant les

armes et les munitions des arrivants, celui-là distribuant les portions, un troisième donnant à boire, tandis que, agenouillé près des blessés, un aumônier écrit quelque lettre, sèche des larmes, parle d'espoir...

L'espoir ! Comment ne l'aurions-nous pas en une victoire certaine, nous qui voyons la vaillance de tous ces blessés, nous qui soignons si souvent de vrais héros !... C'est un petit réserviste de Gentilly : il nous arrive avec une main déchiquetée : « Allez-y, nous dit-il, enlevez-moi tout ce qui pend ! » Puis, quand il a supporté sans sourciller l'inévitable amputation de deux doigts, il ajoute : « Ne me faites pas un pansement trop gros, ça me gênerait pour tenir mon flingue... » Et, malgré nos supplications, il repart.

Qu'il est crâne aussi, ce tout jeune margis de chasseurs à cheval, qui nous montre son poignet fracassé ! Dès que notre pansement est fini, de son bras valide il rejette le dolman sur l'autre épaule : « Je peux remarcher comme cela, fait-il en souriant. C'était la mode en 1814... » Et rien n'est plus vrai : avec cette manche vide, ce dolman d'azur et son beau regard fier, le blond chasseur de 1914 vient de nous ressusciter Murat dans sa pelisse hongroise.

Et ce vieux briscard de colonel que nos hommes, dans les Vosges, avaient pris en grippe (ne les avait-il pas, en effet, au beau milieu d'une nuit, chassés de leur grange, pour y faire coucher ses gens qui venaient du feu !), eh bien ! tout le monde lui pardonne aujourd'hui et tout le monde l'admire : car ce dur à cuire en est déjà à sa quatrième balle, et il continue de marcher, — avec deux cannes !

... Qui de nous pourra jamais oublier cette journée ?

Vers l'église de Suippes, ce matin, des militaires de toutes armes et de tous grades se dirigeaient. A part le piquet d'honneur prévu par le service, personne n'avait été « commandé ». Mais la guerre éveille en nous tant de sentiments de sympathie spontanée, que parmi ceux qui dispo-

saient d'une heure de liberté, chacun s'en serait voulu de laisser partir ces deux braves sans aller leur dire un adieu...

Le colonel Faivre est mort à la tête de son régiment. Le capitaine du Rostu, lui, vient de disparaître d'une façon peut-être plus belle encore : depuis six semaines, nous dit-on, il s'énervait dans son dépôt de l'arrière, à l'idée que ses deux fils étaient déjà sur le front. Alors, à force d'insistance, il a obtenu d'être envoyé, lui aussi, là où l'on se bat : il est arrivé à Suippes avant-hier, et c'est hier, près de Souain, qu'une balle ennemie l'a tué...

Nous pénétrons dans l'église. Vision affreuse et grandiose à la fois ! Ce modeste temple de village a eu l'honneur d'un bombardement, tout comme une cathédrale. Son clocher tout entier s'est écroulé dans l'église même, entre ses quatre piliers : en sorte qu'entre l'autel et la nef, entre l'officiant et l'assistance, le regard voit se dresser maintenant un immense tas de pierres, de décombres noircis, de poutres encore fumantes, au milieu desquels gisent les fragments des deux cloches, parmi une infinité de plumes d'oiseaux, — les nids du clocher... Comment, dans la chute d'une pareille masse, la statue de Jeanne d'Arc, accrochée à l'un des piliers, est-elle demeurée intacte ? C'est en tout cas un réconfortant symbole que cette vierge lorraine, restée debout, le front rayonnant d'espoir au-dessus de ces ruines de la guerre : à tous, elle représente ici la France, la France qui vaincra...

A ses pieds, près de l'amas sinistre, deux cercueils sont placés côte à côte, deux pauvres cercueils de bois blanc pour lesquels cependant on a su trouver encore quelques fleurs dans cette Champagne dévastée... Et derrière, debout dans la nef, deux généraux, des officiers et une foule de soldats, tous confondus dans les mêmes pensées, tous émus et se mordant les lèvres...

L'office se poursuit, dans la plainte des chants liturgiques, dans le parfum des fumées d'encens. Puis c'est l'absoute...

Et maintenant, après que le bataillon rangé sur la place a présenté les armes, voici que le cortège se dirige vers le cimetière. Oh ! qui dira jamais la majesté simple et intense de ce convoi funèbre !.. A gauche, vers Souain, la canonnade semble rendre à nos morts les honneurs suprêmes... Entre la double rangée de baïonnettes, on aperçoit deux petites croix de bois, hâtivement taillées, qui dominent la foule en marche. Et derrière les deux cercueils, tous ces hommes, tête nue, et sans qu'un seul mot rompe l'impressionnant silence, s'avancent entre les ruines de la ville incendiée : maisons en cendres, dont les cheminées seules continuent de se dresser comme d'horribles moignons..., foyers détruits, piétinés, écrasés, dont la désolation semble répondre à celle de ces soldats en deuil !...

Au fond du cimetière, de petits tertres fraîchement recouverts indiquent d'autres morts récentes : et si les noms, trop vite inscrits, s'effacent déjà sur les croix, du moins voici des képis et des casques, posés sur le sol, qui nous disent l'essentiel : ce sont de glorieux défunts !

Maintenant le colonel et le capitaine reposent au fond de la tranchée, — de la tranchée sans relève... Le général M... s'avance, et ce qu'il dit, si simplement, mais si sincèrement, vaut toutes les pages d'éloquence : « Mes amis, la mort, rançon de la victoire, ne nous ménage guère... Mais cette victoire, nous l'aurons ! Il n'est pas possible qu'elle aille à ce peuple, sauvage et menteur, qui se conduit comme vous le savez, qui a brûlé la cathédrale de Reims comme cette pauvre église de Suippes, et qui ose inscrire sur son casque : Dieu est avec nous !.. Non ! Dieu ne sera pas avec ces gens-là... Tout à l'heure, vous avez pu voir cette statue de la bonne Lorraine, dont les yeux, dont les mains jointes semblaient intercéder pour nous : eh bien ! soyez-en sûrs, c'est la Patrie de Jeanne qui vaincra !.. Adieu, colonel Faivre... Adieu, capitaine du Rostu... »

...En revenant du cimetière, je vis des hussards qui

portaient un vase de cuivre rempli de fleurs. Ils entrèrent à l'église et déposèrent leur bouquet aux pieds de l'héroïne française. Leur vase de cuivre est un étui d'obus...

Après le « coup de feu » de certaines journées, notre ambulance a parfois d'assez longs loisirs. Quelques blessés à soigner; et puis nous attendons, les bras croisés, une nouvelle avalanche...

A ces heures de repos, notre maison de Suippes présente l'aspect paisible d'une vieille pension de province, un jour de sortie, quand « ceux qui restent » ont le droit de faire ce qu'ils veulent... Nos infirmiers d'ailleurs savent varier leurs plaisirs : sur la pelouse du parc, il en est qui lisent; et il en est qui rêvent sur les bords de la Suippes. D'autres chantent et d'autres dorment... Mais si vous montiez là-haut, dans le vaste grenier naguère bouleversé par les Boches, mais dont nos hommes habilement ont su faire un dortoir, vous loueriez l'ingénieux agencement des lieux : en face des « lits » (deux bottes par homme!), c'est d'abord le coin où l'on joue au bridge. Ici, près de la fenêtre (pour que cela « ne se sente pas »), c'est l'endroit... où l'on ne doit pas fumer... Retournez-vous : voici, accroché par Zigomar aux poutres du grenier, un solide trapèze où l'amusant Gavroche chaque matin cultive ses muscles... Et maintenant, si vous désirez vous distraire un bon moment, on peut vous communiquer la collection des journaux allemands trouvés dans ce grenier même, lors de notre arrivée à Suippes : traduisez ces manchettes de la *Gazette de Cologne* ou d'ailleurs, et vous verrez que « le Président Poincaré va s'enfuir aux États-Unis, — que les troupes de l'Empereur nous ont enlevé 80 canons devant Paris, — et que, dans la Woëvre, l'armée du Kronprinz nous a fait 12.000 prisonniers..., etc... ».

Comme dit notre avocat, ils ont la Woëvre joyeuse...

Aux loisirs de cette « vie de château » pourtant, s'ajou-

tent certains spectacles moins pacifiques. Mon journal en rappelle quelques-uns :

18 septembre. — Toujours la canonnade... Ce matin, deux prisonniers allemands, sous la surveillance d'un gendarme, nettoyaient les allées du parc. L'un, vrai Prussien, cachant mal sa rage d'être pris. L'autre, un petit « calicot » de Francfort, obséquieux, fier de ses quatre mots de français, et qui n'a pas dû tarder à lever les bras en l'air... Je le fais parler : il ignore encore que l'Angleterre est avec nous ; et, comme j'accuse l'empereur Guillaume d'avoir voulu la guerre, il a ce mot inattendu : « Non, c'est plutôt son *daüphin...* »

19 septembre. — Toute la nuit, la bataille a grondé : par moments, la grosse artillerie établie non loin d'ici ébranlait la maison jusqu'en ses bases.

...Vers midi, le vieux briscard de colonel est venu se faire panser par nous : encore une fois touché ! Nous avons essayé de le retenir, de lui parler de repos : sa réponse bourrue signifiait que cet homme de guerre désire la paix...

20 septembre. — Décidément l'été s'en va et nos nuits surtout deviennent fraîches. Il est vrai que notre dortoir est copieusement ventilé, un obus ayant naguère traversé sa toiture de part en part...

21 septembre. — J'étais de garde, cette nuit, auprès des blessés, peu nombreux du reste, qui nous ont été amenés hier. Or, quand la douce lumière de l'aurore vint baigner la salle, je me sentis soudain tout remué par la vue de ce contraste : sur le parquet, dans leur paille ensanglantée, de pauvres êtres qui gémissent, et au-dessus d'eux, la joie claire du riche salon, des pastels qui sourient, des cristaux qui scintillent et d'un gros bouquet de gui, pendu au plafond en « porte-bonheur »...

Vers midi, j'ai pansé un lieutenant boche, fait prisonnier ces jours-ci et blessé au poignet. Il parle admirablement notre langue et surtout semble bien connaître l'âme française, puisque à ma question : « Que diriez-vous si, une fois en Allemagne, nos soldats commettaient les mêmes atrocités que les vôtres? » il a fait cette réponse extraordinaire : « Oh! là-dessus, je suis bien tranquille; les Français ne seront pas cruels : Noblesse oblige! »

22 septembre. — Encore un triste convoi qui passe sous nos fenêtres gagnant le cimetière! Cet aumônier dont le chant s'élève si lamentable dans la rue, ces soldats qui lui répondent et puis cette petite charrette que voile une couverture, comme cela est émouvant!...

... *5 heures.* Je viens d'assister à une « exécution »!... Un bruit de pas cadencé nous avait attirés tout à coup vers les fenêtres. Qu'était-ce donc? Où allait ce bataillon d'infanterie, astiqué comme pour une parade?

Nous l'avons suivi : il allait présenter les armes à un condamné à mort...

Une exécution! Mot sinistre, vision plus sinistre encore, car le condamné était un Français... Mauvais sujet, certes, puisque son casier portait déjà deux désertions en temps de paix. Or, ces jours-ci, il fit pire, vola des habits civils, les passa sous son uniforme; puis, une nuit qu'il était en sentinelle, il quitta l'uniforme et s'enfuit, laissant toute sa section à la merci d'une surprise de l'ennemi...

Tout de même, il est mort « proprement », selon l'avis général. D'abord, il refusait le bandeau sur les yeux; mais l'aumônier l'a apaisé : alors il a embrassé le prêtre, s'est mis à genoux, en priant... Et puis, confusément — car je ne pouvais contenir des larmes, — je me rappelle avoir vu s'abaisser une ligne de fusils... Un « cra » sec, qui vous glace les veines... Et ce fut tout, car je n'ai pas voulu entendre le « coup de grâce »...

Comme je retournais vers l'ambulance, encore sous l'impression de la scène tragique, derrière moi retentit bientôt le pas rythmé du bataillon qui regagnait son cantonnement. Quand il parvint à ma hauteur, j'entendis, — d'abord révolté — les hommes qui fredonnaient !... Pourtant, un peu plus tard, ayant bavardé avec eux et connu leur sentiment sur la « solidarité » des combattants, je comprends qu'après tout, ces camarades du condamné, et qui risquèrent la mort par sa faute, sont bien plus qualifiés que moi pour estimer que justice est faite.

Mercredi 23. — On nous a « prêté » un journal de Paris! Hélas ! quelle affreuse nouvelle !... la cathédrale de Reims, bombardée sans motif, est à peu près détruite... Bandits !...

... « Encore un Boche ! » C'est un aéroplane qui passe, le dixième peut-être de la journée. Il est probable que demain la bataille va redoubler de violence, car ces vols d'avions sont toujours précurseurs de l'orage... En attendant, et malgré la fusillade qui crépite de toutes parts contre lui, celui-ci travaille : il « écrit » dans les airs, c'est-à-dire que, survolant l'un de nos parcs établis à l'ouest de la ville, il en indique les forces, en lançant derrière lui de petites traînées de fumée blanche, qui restent un long moment visibles et qui, là-bas, dans les jumelles allemandes, doivent se traduire comme les points et les traits d'un alphabet Morse.

Boum ! nous tressautons... C'est le télégraphiste en question qui, en se retirant, nous salue de quelques bombes : l'une est tombée dans la cour de l'immeuble voisin, mais sans causer de sérieux dommages. Impavide, car on commence à s'y faire, notre Zigomar a dit simplement : « Faites chauffer la colle ! »

Jeudi 24. — Ils ne se tairont donc pas ! Toute la nuit et tout le jour, ç'a été une effroyable canonnade avec inter-



Les blessés qu'on nous apporte sont boueux et minables... (page 57).



Nous avons erré à travers la boue des plaines flamandes (page 96).

mèdes de lebels et de mitrailleuses. Nous en sommes assourdis.

Quatre heures du soir : Hourrah ! Le *Bulletin des Armées* (du 16 !) nous confirme la victoire de la Marne... Alors, allez-y, mitrailleuses, lebels, soixante-quinze et rimailho ! tonnez dur et finissez-en !

26 septembre. — En allant tout à l'heure respirer dans le parc, j'ai fait une touchante découverte... Le jour de notre arrivée à Suippes, nous avions eu huit décès dans l'ambulance : sept Français et un Allemand. Comme, à cette époque, tout le quartier de la ville qui mène au cimetière était encore en flammes, nous avions dû inhumer nos huit morts au fond du parc : d'abord un sergent ; puis nos petits soldats, côte à côte ; enfin, derrière eux, l'Allemand... Or voici ce que je viens de voir : sur les tombes françaises nos ambulanciers ont dressé des croix ; ensuite, ils ont apporté des fleurs, des plantes vertes trouvées dans le jardin ; et cela fait, ils ont introduit dans de petites bouteilles des cartons portant les nom, prénoms et régiment de chacun des braves enterrés là : en sorte qu'à travers la paroi transparente des flacons, bouchés à la cire et fixés sur les croix, on peut lire les inscriptions ; le cas échéant, une famille pourra donc retrouver son cher défunt.

Et puis, comme tout de même il avait souffert, lui aussi, le mort allemand a maintenant sa croix, son épitaphe et ses fleurs...

28 septembre. — Allons donc voir la bataille de plus près ! m'a dit ce matin un ami. Et nous voilà partis sur la route de Souain.

A la vérité, nous en avions bien aperçu déjà quelque chose, de ce combat enragé qui dure depuis plus de deux semaines et qui ne semble pas près de finir : en arrivant de Marson, en effet, nous nous étions arrêtés sur le haut pla-

teau qui domine Suippes vers le sud. Et de là, nous avions pu comprendre ce que c'est que la guerre moderne : combien différente de ces campagnes de Louis XIV ou de Napoléon, dont les van der Meulen et les Vernet nous montrent les armées en mouvement, les chevauchées en masse, les charges furieuses ! Au lieu de cela, imaginez un immense panorama de 15 ou 20 kilomètres, aux extrémités duquel s'élèvent de grosses fumées blanches ou noires, tandis qu'entre elles... vous ne voyez rien.

Mais ce jour-là, nous étions à 2 ou 3 lieues de distance. Aujourd'hui, au contraire, nous allons nous approcher et tout saisir...

Eh bien ! pas davantage. Car désormais la guerre est un jeu de cache-cache. Les fantassins se terrent dans les tranchées, les cavaliers rôdent sous les bois, les artilleurs dissimulent leurs batteries ; et dès que l'une d'elles craint d'avoir été repérée, elle s'empresse de déguerpir pour aller occuper une position plus invisible encore.

Justement, en voici une qui s'est établie presque à l'orée d'une sapinière : à l'abri des arbres, elle échapperait à l'aviateur le plus fin. Même, pour lancer ses coups, elle a dû abattre plusieurs sapins qui masquaient son tir.

Ces artilleurs d'abord nous reçoivent fort mal : « Vous allez nous vendre ! »... Et puis, à nos mines déconfites, ils devinent que notre curiosité espérait mieux et ils s'adoucissent. Alors, on nous permet d'approcher et, par la trouée de l'abatis, on nous laisse regarder.

Regarder quoi ? La plaine qui, uniformément, dévale au fond de la vallée, un amas de décombres qui s'appela Souain, et puis l'autre versant, terne et sans vie, que couronnent tout là-haut ces bois immobiles...

Pourtant, voici qu'à 50 mètres de nous quelque chose a remué : alors nous comprenons qu'un fossé est là et que, dans ce fossé, il y a des hommes : « Des fantassins en réserve, nous dit un artilleur ; ceux qui donnent en ce

moment sont plus bas : tenez, les voilà qui prennent l'air... » Et, en effet, profitant d'une accalmie, — ou simplement pour narguer les Boches, — une compagnie de lignards, qui occupait les tranchées voisines du village en ruines, vient de sortir de son trou. On voit les hommes qui s'étirent, qui se dégourdissent les jambes et, n'était la distance, on les entendrait certainement rire... Tout à coup, comme une rangée de marionnettes qui s'écroule, voilà tous nos fantassins disparus ! Toute la compagnie a sauté dans son trou... : « Une marmite », dit simplement l'artilleur ; et, en effet, au-dessus de la tranchée de nos lignards, — trop loin par conséquent, — mais bien au-dessous des tranchées de réserve, une flamme très blanche a brillé, en même temps qu'une formidable explosion soulevait un nuage de terre et de fumée : tel est l'effet de ce fameux obusier que les Allemands ont baptisé leur « grosse Bertha ». Beaucoup de bruit, un bruit « kolossal », mais précédé d'un sifflement si particulier que nos fantassins, qui maintenant le connaissent bien, « entendent venir » l'obus et, avant qu'il ne tombe, se sont mis à l'abri...

L'officier de la batterie qui, depuis un moment, braquait son télémètre sur un point précis, a décidé sans doute de nous offrir, lui aussi, un spectacle intéressant : « Regardez », dit-il, en nous faisant remettre à chacun une jumelle ; « à 4 kilomètres d'ici, sur la droite d'un bois très sombre que dominent trois gros bouquets, une section d'infanterie allemande est en train de traverser la prairie. Ouvrez les yeux ! » Puis il donne des ordres brefs... Or, tandis qu'une quadruple détonation, qui nous brise le tympan, éclate tout près de nous, voici ce que nous apercevons dans le champ de la jumelle : au milieu de la prairie indiquée, un tourbillon de poussière, de cailloux, de choses noirâtres qui voltigent et dont nous devinons la nature... Puis quelques soldats « vert-de-gris » qui se sauvent en tous sens, cepen-

dant que sur le terrain un grand nombre d'autres achèvent de se débattre, qui ne se sauveront plus…

« Conservez vos jumelles, Messieurs ! fait l'officier, car j'ai maintenant l'honneur de vous présenter vos honorables et très distingués confrères. » Alors toute la batterie s'esclaffe et, gagnés nous-mêmes par cette gaîté de nos artilleurs, nous rions de voir s'avancer, tout là-bas, au milieu de la prairie fauchée, une dizaine de «Croix-Rouge » allemands qui manœuvrent des brancards, sous la direction d'un gros major, lequel doit être très blond et porter des lunettes d'or…

Et voilà ce que nous avons vu de la gigantesque bataille de Souain.

VI

DANS LE NORD

Farceur de Zigomar! Ses cartes avaient menti, qui nous prédisaient « un long séjour au même endroit... une vie calme et... la paix prochaine »!

Une fois de plus, nous voilà dans un train. La bataille monte vers le nord, paraît-il : nous montons, comme tout notre corps d'armée.

Avant-hier, nous avons quitté Suippes, traversé Saint-Étienne-au-Temple ruiné par les vandales. Puis cette nuit, après un repos d'une journée à Saint-Hilaire, ç'a été à nouveau la distraction d'un embarquement.

Châlons, Épernay, Damery, c'était encore l'obscurité. Mais, dans le jour naissant, voici Châtillon, le pays du pape Urbain II, dont l'immense statue, dressée sur la colline, semble nous prêcher du geste une nouvelle « croisade »... Ici, j'aperçois des ruines. Quelle rage de destruction chez ces sauvages! Combien de villages déjà avons-nous rencontrés ainsi pillés et incendiés! Et sans doute nous n'avons vu qu'une faible portion des crimes teutons. Que sont devenus, aujourd'hui, ces bourgs vosgiens que nous connûmes encore debout, Pexonne, Raon-l'Étape aux toits roses, La Haute-Neuveville où les bonnes dames Ferry nous reçurent si cordialement? Et notre tonnelle de La Bolle? et notre jardin d'Housseras, où le vin gris du papa Chenal était si bon? Arrachés, piétinés, ensanglantés peut-être, comme durent être brûlées les granges de nos nuits d'août, les fermes hospitalières, la maison du vieux curé de Destord, ou la demeure de l'excellente famille Bontemps, à Dompierre!

Mais chassons les idées noires. Voici la Marne majes-

tueuse, et son nom désormais doit nous chanter la victoire. Dormans, Château-Thierry, La Ferté-sous-Jouarre ont sans doute souffert, mais c'est ici pourtant que l'ennemi a été vaincu. Le joli pont de Trilport a perdu une arche, celui de Meaux est coupé, ainsi que ceux de Lagny, mais ces sacrifices ont sauvé notre cher Paris.

Paris ! le voilà... Voilà le Sacré-Cœur, la Tour Eiffel, et, entre ces deux dômes, il est une maison...

Hélas ! non, nous passons devant Paris, mais nous n'y entrerons pas... Pas encore ! il faut d'abord que nous ayons accompli toute notre tâche et chassé l'envahisseur du sol de la patrie !

Saint-Denis, Creil,... Amiens, le soir tombe... Doullens, il fait nuit... Nous dormons.

...Frévent. Le jour est revenu. Un clair soleil illumine la campagne picarde. Nous voilà donc, — ce 5 octobre, — dans le Nord, derrière cette ligne de feu où se livre le plus formidable duel qu'ait jamais enregistré l'histoire du monde.

Or, à Frévent, le mécanicien nous avertit que le train ne peut avancer plus loin : tous les ponts sont coupés... Bah ! qu'importe? nous irons à pied, cela nous connaît maintenant !

En moins d'une demi-heure nos fourgons sont descendus des wagons, nos hommes dispos, notre convoi organisé. Et par cette douce matinée d'octobre, sur la jolie route de Saint-Pol, voici que notre ambulance reprend sa marche.

A 2 heures, nous sommes à l'entrée de Ramecourt. Ce petit pays laissera surtout dans ma mémoire l'image d'une propriété d'aspect cossu, moitié ferme, moitié château, à l'abri des arbres d'un grand parc. Je vois encore le lit qu'on me destine et qu'un vieux domestique a bordé devant moi, avec des mains qui tremblent, dans la chambre « du fils de Monsieur, parti lui aussi à la guerre ». Un lit !... Je savoure à l'avance la douceur de m'étendre, après deux mois de paille, dans ces beaux draps aux plis nets, et si blancs,... lorsqu'à 8 heures l'ordre vient de nous rendre à Tincquette.

Route horriblement monotone... De Saint-Pol, à peine distinguons-nous la silhouette dans le noir ; et nous voici, au moment précis où minuit sonne, dans le désert des champs, à la recherche d'une grange ou d'une étable, où nous nous allongerons jusqu'au jour. ...Puisse ton occupant de cette nuit ne point fermer l'œil, ô petit lit de Ramecourt, si blanc, si prometteur, et déjà si lointain !...

6 octobre. — L'étape sera courte. Nous nous hâtons vers Aubigny, où nous devons hisser sur l'asile de vieillards la croix rouge de la Convention de Genève.

Par ce matin clair et frais, nous ne rencontrons d'abord que des tableaux de paix heureuse en ces riches pâturages, où ruminent, immobiles et l'œil vague, les troupeaux de vaches flamandes au pelage fauve.

Mais, aux approches de Savy-Berlette, la route se peuple d'émigrants d'Arras ou de Lens, qui vont prendre le train à Saint-Pol. La plupart sont des ménages d'ouvriers, tristes et cependant « endimanchés ». Car c'est un fait qu'ils ont pris, pour fuir, leurs plus beaux effets !... Quelques-uns poussent des voitures d'enfants ; d'autres traînent par la main des bambins qui pleurent. Des couples se donnent le bras. Presque tous portent de lourds paquets ; pourtant je remarque un pauvre homme d'une quarantaine d'années, qui s'avance seul et qui, dans son désarroi, n'a emporté qu'une paire de chaussures de rechange qu'il balance d'un bras mou... Plus loin, c'est toute une famille, — groupe navrant de misère : la mère est en haillons, derrière un petit chariot de fortune, fait d'une caisse de bois blanc, que tirent à la bricole deux gamins aux pieds nus ; et dans la voiture improvisée, deux tout petits, aux tignasses blondes, regardent d'un œil curieux.

Parfois un grand break emporte au trot une famille de paysans aisés. Mais le plus souvent, ce sont de lourdes charrettes encombrées de literie, de pauvres meubles et... de

vieillards, pêle-mêle... Le fermier est à la tête de son attelage ; le chien, attaché entre les roues, s'étrangle à tirer sur son collier, la vache est derrière, qui regimbe à avancer ; puis vient le reste de la maisonnée, femme et enfants, silencieux, le regard à terre.

Nous traversons Aubigny et nous arrêtons à la porte de l'hospice. Déjà des blessés nous y attendent.

Dans cette spacieuse bâtisse, d'architecture seigneuriale, notre ambulance va pouvoir fonctionner à l'aise : il doit y avoir, derrière ces hautes fenêtres du premier étage, de grandes chambres qui serviront de dortoirs ; et en bas, sans doute, nous allons pouvoir installer une vaste salle de pansements et d'opérations...

Mais nous avons compté sans les vieillards, dont c'est ici la demeure, et il faut tout le zèle et l'ingéniosité des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul pour que les susceptibilités de ces bons vieux s'apaisent et pour que nous puissions disposer de la majeure partie du rez-de-chaussée, de deux chambres à l'étage et du grenier sous le toit.

Rapidement plusieurs pièces sont garnies de lits de paille. Les religieuses ont une réserve de matelas qu'on aligne aussi le long des murs. On transforme en salle de pansements la bibliothèque aux armoires vitrées, garnies de rideaux bleus ; et déjà notre officier gestionnaire est devant un bureau, près duquel on apporte ses caisses de registres.

Le crépuscule est venu. Le soleil semble nous quitter à regret : en longues traînées d'or, il s'attarde au-dessus du clocher pointu de Savy-Berlette et de la haute cheminée d'une sucrerie. Dans l'ombre qui croît peu à peu et estompe déjà les lointains, la maison qui va nous abriter ce soir domine de façon imposante les faibles ondulations de ce coin d'Artois... Un « Voisin », orné d'une mitrailleuse, vient atterrir, pour la nuit, auprès de notre hôpital... Au loin, vers Carency et Mont-Saint-Éloi, le canon gronde...

7 octobre. — Un médecin militaire a défini jadis l'ambulance : « un lieu d'emballage et d'expédition »... Nous avons « emballé » presque toute la nuit et toute la matinée. Maintenant, les membres fracassés reposent dans des gouttières de métal ; les vastes délabrements par obus sont à l'abri des infections, sous la neige de grands pansements ; les plaies par balles, légèrement attouchées d'iode, sont entourées d'un savant assemblage de gaze, de coton et de bandes.

Et voici l'heure de l'« expédition » : nous allons diriger vers l'« hôpital du territoire », où ils trouveront des lits confortables et une salle d'opérations aseptique, tous ceux qui peuvent sans péril effectuer le voyage. Toutefois, il est des blessures qui ne s'accommoderaient pas des fatigues d'un long transport : aussi nous allons garder, jusqu'à ce que tout danger soit écarté, ce lignard, atteint d'une plaie de poitrine, et ce petit vitrier, dont le ventre a été perforé d'une balle. Par contre, nous pouvons sans crainte envoyer vers le train sanitaire tous nos « clients » évacuables : blessures légères, petites maladies, fractures maintenues provisoirement par « attelles » et qui ont besoin d'un appareil définitif.

A Aubigny, l'évacuation s'effectue rapidement : malgré le peu de place dont nous disposons, nous n'avons pas les grosses préoccupations que nous connûmes ailleurs, devant des salles archicombles et des convois qui ne cessent d'arriver. Ici, la gare est proche et, près du quai qu'on aperçoit de nos fenêtres, un train sanitaire vient tous les jours se ranger.

Le Dr H... parcourt les salles, faisant le tri, désignant ceux qui vont partir : « Mais je suis assez « costaud » pour prendre le chemin de fer ! » fait un chasseur, auquel on a dû « régulariser » ce matin un moignon de jambe. « Toi, mon ami, répond le major, nous allons te garder sept ou huit jours ; et pour que tu ne t'embêtes pas avec nous, on ne te refusera aucune douceur : tu goûteras le bon vin des

sœurs, tu auras une pipe et tu ne manqueras pas de tabac. — Alors, ça colle ! » fait le « poilu » tout de suite converti...

8 octobre. — Avant-hier, à notre arrivée, un sous-officier de uhlans nous a été amené avec une balle dans la poitrine. On l'a transporté avec précaution dans la salle commune ; et depuis deux jours, il est resté presque constamment les yeux clos, respirant faiblement, parfois s'agitant un peu, avec un cri guttural pour demander à boire.

Près de lui, un zouave, atteint légèrement à la tête, n'a cessé de s'occuper de lui comme d'un frère d'armes : il lui tend tour à tour la tasse de thé ou de bouillon, le soulève doucement, arrange son matelas.

De l'autre côté, un tirailleur algérien contemple curieusement cette scène, en roulant dans sa face bronzée de grands yeux blancs étonnés : un « Boche », même blessé, est toujours un ennemi et il ne comprend pas...

Au moment où, dans la voiture qui va le conduire en wagon, nos ambulanciers viennent hisser l'Allemand, celui-ci regarde autour de lui : « Les Français ne sont pas aussi méchants qu'on le dit », murmure-t-il ; et il serre longuement les mains du zouave ; puis, tandis que la carriole s'ébranle, il répète : « Merci ! merci ! » d'une voix éteinte...

11 octobre. —Ce matin, un « taube » a eu la délicatesse de nous annoncer la prise d'Anvers, en semant après lui tout un vol de petits papiers.

13 octobre. — Navrante image de guerre : le Dr A... panse une enfant de dix ans, auprès d'une mère qui pleure..., et voici qu'on nous amène sur un brancard, — pieds nus, tout pâle, sa pauvre chemise en lambeaux et pleine de sang, — un petit pâtre de treize ans...

La fillette vient des environs d'Arras : elle a reçu un

shrapnel au bras. Quant au gamin, il s'explique d'une voix qui meurt : « il a un éclat d'obus dans le côté..., il est de Souchez..., il fuyait..., ça lui est arrivé à Villers-au-Bois... Quant à ses parents... morts sans doute... il ne sait pas... ».

20 octobre. — Je rentre d'Arras !

Ce matin j'ai dû y accompagner notre médecin chef pour une course urgente. Partis en auto, nous franchissons vers midi les vieilles fortifications à la Vauban qui encerclent la ville. Çà et là, quelques vitres brisées, quelques devantures défoncées. De rares habitants circulent d'un pas tranquille, tandis que, dans les magasins ouverts, des soldats font leurs emplettes. Sur une étroite place, des enfants jouent « à la guerre » et font des tranchées. Plus loin, des fillettes s'amusent et se chamaillent un peu : or j'entends, au passage, qu'on veut persuader l'une d'elles de « faire l'Allemande », — ce qu'elle refuse énergiquement.

Une batterie de 75, cachée pas très loin, — dans l'un des faubourgs, sans doute, — tire sans discontinuer ; et dans les rues étroites de la ville, la curieuse résonance de ce claquement sec, rageur, semble secouer, à intervalles rapides et presque réguliers, les maisons aux persiennes closes et jusqu'aux vieux pavés déserts.

Après une rue tout obstruée de décombres, nous voici sur la Grand'Place. De ma vie je n'oublierai le sentiment complexe, fait à la fois d'horreur, de désolation et de rage, qui nous étreint devant les ruines de cette place vénérable et si pittoresque, devant ces débris fumants, ces colonnes fauchées, ces statues en miettes, ces pans de murs croulants, qui furent l'Hôtel de Ville d'Arras, et que domine encore, — point de mire des marmites allemandes, — le beffroi, superbe, comme un défi à la haine et à l'acharnement des vandales. — « Ah !... ils veulent l'avoir, me dit un vieil ouvrier... Ici même, ce matin, nous avons reçu quelques obus : 15 blessés, 2 tués, tous des civils, voilà le bilan

de la journée ! — Eh bien ! alors, mon vieux, qu'est-ce que vous faites là ? Il faut regagner votre cave ! » Mais déjà le bonhomme m'a tourné le dos, en haussant les épaules ; et lentement, il recommence à faire le tour des ruines, les mains dans les poches et le brûle-gueule aux dents.

21 octobre. — Hélas ! c'est fait... Ils ont fini par l' « avoir », l'admirable beffroi d'Arras !... Un cycliste vient de nous en apporter la nouvelle. En le contemplant hier, fièrement dressé au-dessus des ruines, nous l'avons donc vu à son dernier jour...

22 octobre. — Cette nuit, vers 1 heure, je suis réveillé par un malade « qui ne va pas » : c'est un blessé au bras. Presque exsangue, avec de grands yeux noirs dans une face extrêmement pâle, il me regarde, inquiet mais silencieux... La tache rouge qui souille son pansement s'étale à vue d'œil... Vite, un coup de ciseaux dans les bandes : c'est un fracas horrible du coude, qui saigne en nappe... Un pansement plus serré, un garrot à l'épaule et nous verrons demain...

Et le matin venu, on a bien hésité devant une amputation d'urgence qui paraissait s'imposer ; puis, on a décidé d'attendre... Le malade ne cache pas sa joie : « Quelle veine de garder mon bras ! J'avais tellement peur de ne plus pouvoir « dégotter » des Boches ! »

L'après-midi, on m'envoie à Gouy, près du médecin divisionnaire. A quelque 100 mètres du village, un gros mortier de 220 fait un bruit d'enfer. Je m'approche du petit bois artificiel, fait de grosses branches piquées en terre, où se dissimule la masse trapue de cette énorme machine...

Elle envoie sur Ablain-Saint-Nazaire ses obus de 118 kilos. C'est d'abord une explosion formidable, un choc d'air en pleine poitrine ; en même temps, dans l'éclair de la gueule, on distingue comme une petite sphère ronde,

une bille de billard, qui fait dans l'air un miaulement que l'on suit anxieusement et dont l'intensité peu à peu décroît ; puis tout à coup, là-bas, à 3.000 mètres, un « boum » effroyable... Et aussitôt, près de moi, dans un trou recouvert de troncs et de mottes de terre, j'entends : « Allo ! Allo ! 220 écoute... » C'est le téléphoniste qui demande à l'observateur, caché à 500 ou 600 mètres de « l'arrivée », les résultats du tir.

23 octobre. — Ce soir, « Mme la supérieure » est venue nous trouver, accompagnant un pauvre homme affolé qui nous a dit : « Nous sommes des ouvriers d'Arras, évacués hier. Nous errons sans feu ni lieu ; et ma femme, enceinte depuis neuf mois, vient d'être prise devant votre porte des douleurs de l'enfantement. Elle est dans le fossé, de l'autre côté de la route. Que faut-il faire ?... » Que faire ?... Mais, nous l'amener parbleu !... Vite ! un brancard...

Et l'accouchement — que n'avait certes pas prévu le « Règlement du Service de santé en campagne », — est terminé en moins d'une heure... Nos bonnes sœurs, qui n'ont jamais assisté à une naissance, ne savent où donner de la tête ; mais quand le nouveau-né, un garçon superbe, est là qui s'agite et qui crie, c'est à qui s'empressera autour de lui. Instinct de la maternité !... Je n'ai jamais vu un nourrisson aussi choyé : en quelques instants, on a improvisé tout ce qu'il lui faut, berceau, layette. Pour témoigner sans doute de sa gratitude, le gosse vagit comme un petit âne...

La sœur supérieure a une trouvaille : il y aura un baptême ; notre jeune officier d'administration (affecté à notre ambulance après l'accident du capitaine B...) sera le parrain ; et le bébé portera les prénoms des cinq médecins-majors.

24 octobre. — On a bien fait les choses. Nous croquons des dragées et il y en a même pour tous les blessés ! Les sœurs nous offrent un cidre bouché dont je garderai le souvenir,

et l'ambulance entière boit à la santé de la maman et du jeune « Édouard-Achille-Gaston-Maurice-Henri ».

25 octobre. — Nuit noire, pluie torrentielle, bise aigre qui sent l'hiver. Vers 9 heures du soir, nous sommes envahis par les aveugles et les sourds-muets d'Arras qui fuient devant les obus. Ces malheureux sont venus, certains en auto, mais la plupart à pied : dix-huit sœurs de Saint-Vincent-de-Paul les accompagnent.

Et dans le jardin de notre hospice, sous les arbres qu'un vent d'ouest agite désespérément, c'est, par cette nuit d'encre, une cohue invraisemblable : ils sont là cent cinquante peut-être, pauvres infirmes aux yeux vides et au masque grimaçant, tristes sourds-muets dont les mains s'agitent nerveusement, pour exprimer leur détresse... Ils sont mouillés, ils ont froid, ils ont faim et comprennent mal ce qui se passe... Demain, nous dit-on, ils prendront le train pour Amiens; mais ce soir, ils sont sans abri et on s'est précipité chez nous dans l'espoir de leur trouver un gîte pour la nuit... Hélas! nous n'avons plus de paille et nos salles sont pleines de blessés! Alors, on les installe tant bien que mal, dans un vaste couloir où le vent s'engouffre. Et c'est une vision inoubliable que celle de ces lamentables épaves de la vie et de la guerre, qui sous la faible clarté d'une lampe, ceux-ci allongés pêle-mêle, ceux-là assis par terre, ou encore serrés l'un contre l'autre pour avoir moins froid, attendent avec résignation que la nuit s'achève...

26 octobre. — Aujourd'hui, par un beau temps clair, j'ai visité le lieu le plus curieux du monde : le bois de Bouvigny, sur la crête de Notre-Dame-de-Lorette.

Près d'un vieux moulin abandonné, avant d'entrer sous les arbres, on domine de haut et à perte de vue l'immense plaine de Lens, avec ses puits miniers, ses cheminées d'usines, ses « crassiers » énormes, pyramides de déblais

qui feraient rêver d'Égypte, n'était le morne horizon aux teintes grises, que viennent seules animer, çà et là, les petites taches des corons et de leurs toits rouges.

Après une centaine de pas sous le bois, qui déjà secoue sur nous ses feuilles jaunies, nous voici au milieu d'un véritable village nègre. A l'abri des hautes futaies, les poilus du ...e, — « les gars de Souain » comme nous les appelons, — ont édifié à leur usage la plus comique et la plus confortable des cités... J'ai visité d'abord la « place de l'Étoile », que décorent à son entrée un cœur et une étoile, découpés dans une boîte de « singe » : de petits kiosques l'entourent, faits de troncs d'arbres et recouverts de chaume, qui, à Brunoy ou à Viroflay, seraient l'ornement des jardins de fonctionnaires en retraite... J'ai parcouru aussi l'« avenue de la Grande-Armée », superbe percée de 5 à 6 mètres de large, de 200 mètres de long, un peu boueuse (à mi-jambe, tout au plus!), dans laquelle débouchent la « rue de Souain », la « rue de la Paix », l'« avenue des Champs-Élysées », la « rue de la Glacière », etc... et que domine, de toute la hauteur de son toit aigu, la « Villa des Fougères »... La « Villa des Glycines » m'a paru bien agencée; mais j'ai goûté surtout le cottage des « Vieilles-Barbes », voisin de celui des « Hétaïres », et dont le luxe m'a paru des plus raffinés : il y avait là un excellent lit de branchages, recouvert de paille et bordé de gros fûts de sapins, qui servaient de siège; au mur, un râtelier d'armes; à côté, une cheminée en terre glaise; les sacs bien en ordre, dans un coin; puis, dans la partie la plus sombre, accroché au mur, un vieux bidon à essence qui servait de réservoir pour acétylène et communiquait, par un tuyau de caoutchouc, à un bec dont on me fit admirer l'éclairage puissant.

En poursuivant ma visite du village, je découvris quelques constructions isolées, habitées sans doute par des sabotiers bretons, car on y reconnaissait l'architecture pri-

mitive des habitants de « Coat an noz » : hutte ronde et pointue, foyer au centre, trou au sommet pour la fumée et qui, d'ailleurs, laisse aussi passer la pluie…

Enfin, près de la clairière, où un 75 « enterré » tonnait à ce moment, j'admirai franchement la reine du bois, la « Rotonde », savant assemblage de troncs et de branchages, avec un petit clocheton aux allures de pagode, et qui peut servir d'abri à toute une section !…

Pendant notre excursion, les « 77 » des Boches n'ont cessé de faire rage. « Malgré ça, on est bien tranquille par ici, nous dit un biffin qui vient de la corvée d'eau… Tous les jours, ça tombe à 200 ou 300 mètres dans le ravin, près d'Ablain… C'est une marotte qu'ils ont comme ça… Mais sur nos casbahs, jamais rien ! »

27 octobre. — Oh ! la bonne journée et l'heureuse surprise ! Il est 11 heures ; on vient de distribuer la soupe et chacun s'apprête à faire honneur à l'ordinaire, lorsque, dans l'encadrement du portail du jardin, apparaît un aide-major de haute taille, suivi de trois ambulanciers : « Mais ce sont eux !… Mais oui ! c'est le Dr Rolet, c'est d'Albay, c'est Bois, c'est Godin !… » Oui ! eux-mêmes, nos chers camarades que nous avions laissés aux mains des Allemands, là-bas, à Lettembach, le 21 août.

« Bonjour, les amis ! crie la voix grave et pourtant joyeuse du Dr Rolet… Sept semaines là-bas, à Weingarten, dans le Wurtemberg, quelques jours à Paris pour embrasser les nôtres à la hâte et nous voici ! »

Toute l'ambulance est en révolution, et bientôt, tout l'hospice. Chacun veut les voir, leur serrer la main, leur demander des « tuyaux » sur ce qui s'est passé depuis notre départ… Il faut les présenter aux religieuses, aux vieillards, à tout le monde. Enfin, ce tumulte apaisé, nous pouvons obtenir des détails :

Le premier contact avec les « Boches » a été dur. Ils



A Ypres, dans le vaste hospice du Sacré-Cœur, notre ambulance est surmenée
(page 104).

envahirent la maison de Lettembach dès l'après-midi. Un officier, qui puait le vin, voulait absolument obtenir du Dr Rolet des renseignements sur la situation de nos soldats, le nombre de nos effectifs, etc... Ce doux ivrogne ne parle jamais, paraît-il, que sous le nez des gens, et il a l'innocente manie de vous appuyer constamment un revolver sur la figure. Que le « 75 » ait son âme !

Un autre, sous le fallacieux prétexte que tous les Français sont des brutes, parlait de passer nos amis à la baïonnette ; et ils ne durent leur salut qu'à un grand diable d'officier qui, s'approchant d'eux, leur dit : « On vient de vous annoncer que vous êtes prisonniers de guerre. Oh ! non, c'est une erreur : vous êtes couverts par la Convention de Genève. » Et raide, il disparut en répétant : « C'est une erreur ! »... C'était si peu une erreur, que nos amis ont été retenus sept semaines là-bas.

« Vous vous rappelez, nous dit le Dr Rolet, ce grand « inspector » du sanatorium, qui semblait d'abord un bon géant, n'avait pour nous que des sourires et s'empressait près de nos malades. Eh bien! il m'a fourni l'occasion, durant les quatre jours que nous sommes restés à Lettembach, de faire une étude de l'âme allemande... Quel homme charmant, n'est-ce pas, pendant ces vingt-quatre heures que l'ambulance passa chez lui ! Mais, dès qu'il eut senti que vous étiez partis sans espoir de retour, que c'était bien fini et qu'à son tour il était le maître, alors j'ai vu se dresser devant moi le militaire allemand, compassé, hautain, dédaigneux, brutalisant les blessés et nous donnant les ordres les plus vexatoires, sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Oh ! oui, c'est bien un produit de la *Kultur*... » (1).

(1) Au moment de mettre sous presse, la nouvelle m'arrive que le Dr Rolet vient de recevoir la Croix de Guerre, qu'il a si bien méritée. Espérons que les trois vaillants ambulanciers, qui furent comme lui à la peine, seront bientôt comme lui à l'honneur.

28 octobre. — Aujourd'hui, pour la première fois depuis bientôt un mois, nous n'avons pas reçu de blessés. Des bruits vagues circulent. Les Allemands, dit-on, font un gros effort plus au nord, pour prendre Dunkerque... A en croire le « rapport de la cuisine », nous allons quitter Aubigny.

Si cela est vrai, nous regretterons ces hautes salles, où, durant plus de vingt jours, nous avons soulagé tant de douleurs. Nous regretterons les grands arbres du jardin qui, à notre arrivée, balançaient au-dessus de nous de longs bras ombreux : insensiblement, nous les avons vu jaunir, et aujourd'hui, par ce vent d'est qui passe en rafales dans le ciel bleu, les feuilles mortes tourbillonnent un moment, heurtent nos carreaux, puis tombent et jonchent le sol... L'hiver est proche...

Je parcours du regard, comme pour la dernière fois, le vaste potager où le linge de nos blessés et le nôtre s'agitent au soleil, sur le fil des séchoirs : deux cornettes blanches vont et viennent à l'entour, affairées, étalant les chemises et les mouchoirs. Les infirmiers s'empressent dans les salles, dans les couloirs, dans le jardin : on profite de la journée ensoleillée pour aérer les pièces, laver de fond en comble, nettoyer les instruments, mettre de l'ordre dans les fourgons.

Et parmi ces préparatifs de départ, notre esprit — comme toujours, — fait un retour sur ces quelques semaines d'Aubigny. Que de sentiments divers éprouvés ici ! Que de tableaux horribles, que de plaies affreuses, dont nous avons encore les yeux remplis !... Mais aussi, combien d'exemples de courage stoïque, de souffrances gaiement acceptées ! Combien de héros obscurs ont passé entre les murs de cet hospice, qui jusqu'ici n'avait abrité que des vieillards, des âmes timides et apaisées !

Ici s'est allongé, sans un gémissement, ce marchand de « vélos » de Sèvres, parti comme soldat en août et aujourd'hui sous-lieutenant, dont un chef a fait devant nous cet éloge concis : « C'est un gaillard, il a du poil. »

Là, nous avons eu pendant vingt-quatre heures ce petit chasseur, aux joues roses, à la figure poupine, qui riait tout le temps malgré sa face perforée d'une balle, et qui arborait sur sa capote une médaille militaire toute neuve... C'était au début du mois. Les Allemands avaient évacué en désordre Villers-au-Bois et le château de La Haie. Dans la plaine, un village aux portes closes et aux rues désertes : Carency. L'ennemi est peut-être là, à l'abri des volets, en embuscade... « Ce patelin ne me dit rien qui vaille, déclare un officier... je voudrais bien savoir s'il n'a rien dans le ventre... — Oh ! mais, on peut voir, mon lieutenant ! » fait un vitrier de vingt ans, — c'est notre homme, — et, le sac abandonné, le fusil d'une main, il part au pas gymnastique... Dans la première habitation du bourg, il distingue derrière la vitre une grosse barbe rousse sous un casque à pointe. Il a bien un petit froid au cœur, une seconde peut-être d'hésitation, mais tout de suite c'est fini. Dans un éclair, il a vu la décision à prendre : continuer sa course jusqu'à la dernière maison qu'il aperçoit là-bas, on verra après !... Brusquement, après le clocher, une haie... Un saut de côté... et le voilà sur une voie de chemin de fer en contre-bas, revenant à toutes jambes vers sa compagnie qui l'attend avec anxiété. Maintenant les balles sifflent de toutes parts : « Ah ! mon lieutenant, vous entendez ! il y en a, et comment !... » Et tranquillement, il reprend sa place dans le rang...

Or, quelques jours plus tard, tandis qu'il se « barbifiait » dans une grange, une fusillade éclate : il passe curieusement le nez à la porte, pour voir... et, bêtement, un « pruneau » renverse celui qui naguère a su échapper à toute une salve allemande...

Dans cette même salle encore, nous avons vu un soir arriver un officier de marine, le bras fracassé d'une balle. Celui-là est de la réserve. Son frère, sorti de Saint-Cyr, puis officier dans un régiment d'infanterie, déserta un jour, pour une femme... C'était en temps de paix. Mais, dès la

mobilisation, le déserteur fut là, engagé volontaire dans un bataillon de marche... Aussi, quand le marin a été blessé, il s'est fait conduire devant le général, et montrant son bras en écharpe : « Mon général, un de mes frères a commis jadis une faute, une grosse faute. Mais ne croyez-vous pas que je viens de l'effacer de mon sang et que mon frère pourra peut-être reprendre un jour l'épaulette dont il avait cessé d'être digne ? ce serait ma récompense ! »

Combien d'autres braves ont défilé ici ! Tel ce grand caporal d'infanterie qui, à peine pansé, demande comme une faveur de rejoindre son régiment : il a une plaie en séton au bras, mais « ses doigts remuent bien, dit-il, et ça ne l'empêchera pas de tirer » ! Et il est reparti... Tel encore ce sapeur qui avait sollicité « l'honneur d'aller couper les fils de fer barbelés », et qui reçut une balle dans le ventre... Mais quoi ! il faudrait les citer tous !

Après notre hospice, nous nous rappellerons aussi la gare d'Aubigny, où s'est concentrée en quelque sorte la vie du petit pays, et où nous allons presque chaque jour au-devant des nouvelles et des journaux. Nous l'avons connue sous des aspects bien divers : au début d'octobre, pleine d'une foule bariolée de goumiers fuyant le froid, — ennemi plus mortel que les balles, — et retournant au pays du soleil... Plus tard, nous l'avons vue encombrée de brancards des « grands blessés couchés », que l'on adaptait avec d'infinies précautions aux cadres métalliques des wagons... Sur ce quai encore, nous avons contemplé la prière des grands diables de Marocains, qui, dans l'or d'un crépuscule d'automne, s'agenouillaient, se levaient, les bras au ciel, puis se prosternaient dans la poussière, insoucieux des regards profanes... Enfin, dans cette salle d'attente, nous avons vu la triste théorie des malades que l'on avait dû évacuer d'Arras : comme ils étaient heureux de voir le jour, après les longues heures passées là-bas, dans une cave, pour éviter les « marmites »... sur lesquelles la



Les halles d'Ypres avant le bombardement.

Croix de Genève de l'hôpital semblait exercer l'attraction d'un aimant !

Aubigny ! Ton nom restera, pour nous, attaché à toutes ces images, tragiques ou aimables, touchantes ou pittoresques, — au souvenir de ton cher hospice et des bonnes sœurs, — à celui de tes rues où les femmes s'empressent d'une voiture à l'autre, distribuant à nos blessés du thé, des repas, des boissons chaudes, arrangeant la couverture de l'un, soulevant l'oreiller de l'autre, écoutant à peine les remerciements, — comme aussi au souvenir de ce petit talus, merveilleux observatoire d'où souvent nous assistâmes, entre deux pansements, à l'éclatement furieux des obus, aux éclairs sinistres qui sillonnaient les tours de Mont-Saint-Éloi, et puis, un soir, par une nuit sans lune, à ce grandiose et terrible spectacle : Arras en feu...

Mais, aujourd'hui, la soirée est calme. Presque pas de canonnade. Pas de fumées d'obus. A l'horizon, vers Saint-Éloi comme vers Arras, aucune lueur d'incendie... Au-dessus des plaines un chant s'envole, le chant pieux et mélancolique des clochers de l'Artois restés debout, qui nous annoncent la double fête toute proche : celle des Saints et puis celle des Morts...

1er novembre. — Nous avons quitté Aubigny ce matin.

Le jour s'était levé sans un nuage. La campagne, dont les fonds étaient noyés d'une brume légère, avait un aspect très paisible, avec quelque chose de grave, pourtant, dans sa parure d'automne. Les cloches poursuivaient leur chanson de Toussaint ; et c'est presque machinalement que je m'étais dirigé vers le petit cimetière où, au-dessus des tombes fraîches et des croix de bois blanc de nos morts, un moulin à vent silhouettait dans le bleu ses longues ailes immobiles.

A mon retour au cantonnement, j'apprends brusquement que nous allons partir. Déjà notre division, en automobiles,

a pris hâtivement une direction inconnue. Quant à nous, un ordre nous enjoint d'être à Béthune ce soir...

Sur la route, des convois multiples, des autos-canons conduits par des fusiliers marins, passent à toute allure, se dirigeant tous vers le nord. A notre tour de partir! nous évacuons nos derniers blessés, nos fourgons sont rapidement attelés et, à la tombée de la nuit, tandis que la brume monte et que la lune s'élève dans le ciel, nous disons adieu à cet Aubigny si hospitalier, où chacun s'est employé à rendre notre tâche moins pénible.

Nous passons par Cambligneul; puis, après Gouy, nous dévalons, par un chemin en lacets à l'allure alpestre, les derniers contreforts de l'Artois : devant nous, c'est l'immense plaine du Nord et ses lointains si étranges sous la clarté lunaire.

Nous traversons Hersin, longue agglomération de petites maisons basses, qui se termine brusquement par une église dont le clocher effilé se perd dans le noir. En face, dans la pénombre, quelques cahutes de bois... On dirait des cabines de bains.

Et, le village franchi, la plaine sans fin recommence. Or, soudain, sous la faible lumière de l'astre nocturne, voici que nous avons l'illusion de la mer, de ces plages bretonnes où le flot se retire très loin... Nos oreilles se tendent, comme pour écouter les vagues dont nos yeux ont le mirage, dans la forme indécise et trompeuse de la brume...

Et notre marche se poursuit, au heurt monotone de nos fourgons sur le pavé, dans ce demi-sommeil si pénible que nous connaissons bien. A peine, de temps en temps, un sursaut brusque, causé par le bruit sourd d'une explosion, dans la direction d'Aix-Noulette ou de Vermelles.

Une halte à Nœux-les-Mines, et à minuit nous entrons dans Béthune.

Tandis que nous admirons la masse sombre du Beffroi moyenâgeux, un noctambule s'approche et nous montre

du doigt, sur un réverbère et sur les murs de la place, les traces laissées par la bombe d'un taube qui, voilà trois ou quatre jours, tombant en plein marché, y fit de nombreuses victimes... Quoique homme du Nord, le noctambule est prolixe; et malgré l'intérêt de son récit, j'ai hâte d'aller m'étendre et je file à l'anglaise...

2 novembre. — J'ai couché dans un lit! Il y a bien longtemps que cela ne m'était arrivé... J'ai d'ailleurs fort mal dormi : tant il est vrai qu'il faut s'habituer à tout, même à la douceur des draps...

De bonne heure, nous déambulons dans les rues de Béthune, heureux, après trois mois de vie errante, de flâner sur des trottoirs, devant des boutiques aux larges vitres et des étalages soignés. On voudrait tout acheter : nous avons presque une mentalité d'enfants en face des rayons de jouets d'un bazar...

Devant un magasin de meubles, Zigomar, qui est, comme on le sait, Parisien et tapissier, explique au Breton T..., un jardinier, les caractéristiques d'un style : « Voilà pourquoi ceci est du Louis XIV, et ça du Louis XV. » T... est silencieux, il a les mains dans ses poches et, de temps en temps, il crache à terre, ce qui est chez lui un signe d'attention profonde...

A..., dont la fonction est de réparer les fourgons et d'entretenir les lampes, vient d'acheter tout un lot de vis et de ferrailles. C..., notre barbier, a, sur ses petits bénéfices, fait l'acquisition d'un cuir pour ses rasoirs. Et, au passage, j'aperçois un groupe d'ambulanciers qui, derrière l'étal d'une pâtisserie, se bourrent d'éclairs et de tartes aux cerises, en souriant aux charmantes vendeuses.

Les rues sont pleines d'une foule affairée. Beaucoup de civils, quelques fantassins, pas mal de spahis, qui ont, même en temps de guerre, la coquetterie de leurs vestes rouges. Mais surtout, quantité d'Anglais : Béthune est

devenue une ville de garnison britannique ; c'est un va-et-vient de soldats en costumes kaki, avec leurs larges casquettes, quelques-uns sans armes, d'autres le fusil à l'épaule et la cartouchière de cuir jaune en sautoir. Dans un coin de la Grand'Place, près d'un attelage de mules, un Hindou, au teint bronzé, attend, dans une pose hiératique...

3 novembre. — Ah çà ! où allons-nous donc ?

Hier soir, départ précipité de Béthune. Nous avons couché à Merville qui, avec ses maisons de briques claires et ses petits ponts-levis à contrepoids, jetés sur la Lys, évoque un coin de Hollande. Or, bien qu'éreintés par deux marches de nuit, force nous est encore d'interrompre de bonne heure un sommeil pourtant délicieux !.. Mais rien à dire : nous avons une longue étape en perspective ; il faut aller vite, car on a, paraît-il, besoin de nous...

Notre départ de Merville est salué par deux ou trois bombes qu'un « aviatik » nous destine, mais qui tombent assez loin dans les champs, sans blesser personne.

...Toujours la plaine. Toujours la route encombrée de convois, qui nous obligent à de longs arrêts. Çà et là, des campements de Cipayes, grands gaillards aux prunelles brasillantes dans des faces de cuivre ; coiffés de larges turbans et vêtus de kaki, ils font la cuisine, astiquent leurs fusils, vaquent aux corvées, ou bien, accroupis en groupe, devisent gravement autour de leurs tentes, dont la blancheur tranche sur le fond sombre de la campagne... Partout des sentinelles, intraitables sur la consigne, avec lesquelles il faut parlementer longuement.

A Vieux-Berquin, où nous arrivons vers 11 heures, on nous accueille avec enthousiasme : « Les Allemands nous ont quittés le 11 octobre, nous dit un vieillard. Voyez, d'ailleurs : l'église, à moitié démolie, témoigne de leur passage. Un de mes amis, un bonhomme de soixante-quinze ans comme moi, a été fusillé parce qu'il n'obéissait pas aux

ordres d'un officier. Je crois bien, le pauvre vieux, qu'il n'obéissait pas ! il était horriblement sourd... »

Après Outersteene, où le paysage s'agrémente des longues perches de houblonnières, une ligne grise de collines se dessine au loin : « Le mont des Cats, nous dit-on, et au delà c'est la Belgique. »

La Belgique ! Allons-nous, par hasard, pénétrer sur ce sol glorieux ?...

A 3 heures, nous mourons de faim : mais voici Bailleul, et nous nous précipitons dans les auberges pour dévorer « tout ce qui s'y trouve »...

Jolie cité, Bailleul, avec son Hôtel de Ville de style flamand. Mais quelle cohue d'artilleurs, de cavaliers, de fantassins anglais ! Heureusement, des policemen de Londres, tout raides dans leurs uniformes neufs, mettent un peu d'ordre dans ce va-et-vient incessant... Au-dessus de nous, dans le ciel bleu, passent très bas des aéroplanes aux grandes ailes blanches et aux cibles tricolores.

Tout à coup surgit un énorme convoi de voitures garnies d'impériales : ce sont les autobus de Londres, bondés de pioupious aux pantalons rouges... Les soldats anglais jettent aux nôtres des paquets de cigarettes, que ceux-ci attrapent au vol, en poussant de grands mercis. Et ils disparaissent dans un nuage de poussière.

Péniblement nos fourgons se dégagent de l'encombrement de véhicules de toutes sortes qui obstruent la sortie de la ville ; et nous voici à nouveau dans la campagne. Mais cette fois, ce n'est plus la plaine unie ni la route plate : devant nous se dresse toute une série de collines boisées, qu'il nous faut franchir... Au milieu de ce petit massif, un cri s'élève tout à coup en tête de notre ambulance : la frontière !

Et c'est vrai : nous entrons en Belgique !

VII

EN BELGIQUE

---

4 novembre. — Par Locre et Reninghelst, nous avons atteint La Clytte : ordre nous est donné d'y installer notre ambulance.

La Clytte, que domine une église au clocher de briques, est un hameau belge dont les maisonnettes, — une vingtaine, peut-être, — s'éparpillent sur la route de Locre à Dickebusch, au milieu des houblonnières et des champs de chicorée. Son aspect, de prime abord, nous a paru sans charme. La plupart des habitants ont fui. Avec cela, nous sommes arrivés, par un petit jour maussade, en même temps... qu'une lourde brume qui, jusqu'à la nuit, n'a pas cessé d'épaissir et de nous envelopper. Sans le soleil qui par moments perçait ce brouillard et nous découvrait, non loin de là, une jolie colline boisée, égayée en son sommet d'un moulin à vent, notre nouveau cantonnement nous semblerait lugubre.

Toute la journée, des cavaliers, des autos-canons, des convois ont, sans arrêt, défilé dans l'unique rue du village, pour aller se perdre dans la brume du Sud-Ouest. Oui, du Sud-Ouest ! Car après avoir soutenu, seules, pendant plusieurs jours, dans des tranchées improvisées, le choc brutal de l'infanterie ennemie, ces troupes s'en retournent provisoirement en France ; et c'est désormais notre division qui,

vers Wytschaete et Kemmel, — tout près d'ici, — leur succède et oppose ses baïonnettes aux masses allemandes, à ces ruées formidables et répétées des « colonnes par quatre », qui veulent passer à tout prix : déjà, depuis le lever du soleil, nous entendons les nôtres « déchirer de la toile » et « moudre du café » ; et les mitrailleuses de nos chasseurs, comme les salves de nos biffins, doivent accomplir là une terrible besogne, si l'on en croit les crépitements ininterrompus...

Établissons donc sans retard notre ambulance. Notre choix est vite fait ; il s'impose d'ailleurs : nous allons remplacer dans la maison d'école un poste de secours de cavalerie, qui nous laisse le soin d'évacuer ses derniers blessés.

Le croira-t-on? nous n'avons jamais connu pareille installation ! nous sommes mieux qu'à Aubigny, mieux même qu'à Lettembach, mieux surtout qu'à Suippes, où notre grande maison bourgeoise faisait cependant tant d'envieux !... La salle à manger de l'institutrice va devenir un bureau superbe pour établir les fiches, recopier les diagnostics, dresser les « états », relever les « successions », et aussi pour écrire parfois, au nom des blessés, quelques mots à la mère ou à la femme qui s'inquiète du manque de nouvelles. Cette classe des tout petits, aux larges baies vitrées, au sol carrelé, nous fournira une salle d'opérations et de pansements claire et propre : déjà l'on y développe la table métallique et les grandes boîtes d'instruments nickelés. Il y a place aussi pour deux X, sur lesquels on pose des brancards ; à côté, les paniers d'osier remplis de paquets stérilisés. Quelques chaises dans les coins pour les « blessés légers » et, tout près de la porte, les cuvettes avec les antiseptiques pour les mains. Dans l'armoire qui sert de « musée scolaire » pour les « leçons de choses », à la place des échantillons de grains, des fragments de minéraux et des plantes desséchées, rangeons la teinture d'iode, le cyanure et quelques flacons de sérum antitétanique.

Une vaste salle, dont les murs blancs s'ornent de gravures coloriées de l' « histoire des Flandres », est vidée de ses bancs d'écoliers et l'on y étale des bottes de paille : dortoir sommaire mais spacieux... Encore de la paille dans ce long couloir vitré ; puis, dans cette pièce plus étroite qui lui fait suite, les sacs de couchage de notre « section d'hospitalisation » pour les grands blessés... Enfin, véritable merveille, la cuisine avec son grand fourneau de pensionnat, va nous permettre de préparer en quantité l'eau bouillie, la soupe, les tisanes ou le thé.

Notre emménagement s'est fait avec une hâte fébrile : nous attendons d'un moment à l'autre l'arrivée des brancardiers ; car l'action est chaude et proche, et la canonnade augmente d'intensité avec le jour : « J'ai bien peur que nous ne soyons débordés ce soir, me dit le Dr L... avec un sursaut brusque et involontaire, car une explosion plus forte vient d'ébranler nos vitres... Voyez donc si, près de l'église, dans ces maisons fermées, il n'y aurait pas quelque local que nous puissions utiliser. » Et, pendant que je suis à la recherche de paille, pour garnir les deux salles d'un « estaminet » inhabité, voici que nos premiers blessés arrivent.

Jeudi 5 novembre. — La nuit dernière a été lugubre. Au dehors, un ciel horriblement noir ; le brouillard s'était changé en pluie, pluie fine, pénétrante et froide, véritable « crachin » de Normandie qui n'a cessé de dégouliner le long du toit, créant devant notre porte un grand lac de boue. Et, jusqu'au jour, un défilé continuel de blessés.....

Je le reverrai longtemps, assis sous la clarté blafarde de la lampe à acétylène, ce colonel de chasseurs à cheval, qu'une balle avait atteint à l'épaule ; tandis que le Dr A... examine sa plaie, on apporte sur un brancard, avec d'infinies précautions, un blessé qui gémit doucement : on aperçoit de grosses bottes de cavalerie et des éperons... L'officier se



Les halles d'Ypres après les premiers bombardements (janvier 1915).

retourne ; jusque-là pas un muscle de sa physionomie n'a tressailli. Il se penche : « Mais, c'est un de mes chasseurs ! — Oui, mon colonel,... un chasseur du 4e.... dit quelqu'un. — Ah ! mes chasseurs ! mes pauvres petits gars ! » Et un sanglot convulsif secoue la poitrine du colonel, pendant que de grosses larmes coulent sur sa moustache grise... Nous l'emmenons doucement, pendant qu'on se hâte vers le nouvel arrivant...

...Maintenant, il fait grand jour et le soleil commence à dissiper la brume. Jamais je n'ai entendu pareille canonnade ! C'est un fracas incessant dans l'espace !... A côté du miaulement des 75, une grosse batterie fait dans l'air un bruit de train lancé sur des rails rouillés. Notre maison est une caisse de résonance, qui trépide jusqu'en ses bases ; les vitres tremblent, les portes se heurtent sur leurs gonds... Mais nous n'avons le temps de penser à rien, car les blessés se succèdent sans arrêt...

« Quelle horreur, me dit le Dr L..., que tous ces éclatements par balles, ou ces fracas d'obus ! Ah ! la guerre ! Et pourtant j'avoue que j'éprouve un sentiment d'admiration profonde devant le stoïcisme de tous ces mutilés. S'ils étaient « civils », je suis sûr qu'ils hurleraient de douleur lorsqu'on les panse... Mais ils sont soldats ! Voyez dans cette salle, pas un cri ! Ce sont de vrais Spartiates !... »

A 3 heures, nous avons un peu de répit et j'en profite pour entraîner un camarade dans un champ qui s'ouvre derrière notre maison.

Le talus où nous nous asseyons est un poste d'observation merveilleux : par-dessus Kemmel, le regard porte au delà de Wytschaete, vers Hollebeke et Saint-Éloi : c'est le champ de bataille... En vain, nous en scrutons tous les replis à la jumelle : pas un casque à pointe, pas un képi, rien... si ce n'est, au-dessus de l'immense étendue que notre regard embrasse, un formidable ouragan de mitraille.

Partout, sur le clocher, là-bas, à l'horizon, comme sur

la ferme plus proche, au-dessus du petit bois à notre droite comme au-dessus de la plaine grise qui s'étend à gauche, apparaissent par rafales et dans une lueur brusque d'éclairs de gros nuages de fumée grise, qui s'étalent, s'effilochent, puis se rejoignent et peu à peu sont entraînés par le vent. Malgré les longs sifflements des obus qui se croisent, malgré le tonnerre presque continu des explosions, on perçoit nettement le crépitement grêle des fusils et, par intervalles, celui plus sec et plus régulier des mitrailleuses. Un artilleur nous explique : « Voyez-vous, là, en face, les panaches blanchâtres qui s'élèvent par quatre au-dessus de ce château rouge? c'est sûrement du 75. » Puis, après un moment d'attention : « Ici, plus près, cette série de six éclairs au-dessus du bouquet d'arbres, c'est une rafale de 77. »

Une détonation plus proche et plus formidable nous fait sursauter malgré nous : c'est, si bien défilée que nous n'en soupçonnions même pas la présence à 200 ou 300 mètres de nous, une grosse pièce anglaise qui vient d'entrer dans la danse...

Or, tel est l'épouvantable rugissement de ce combat que nos tympans bientôt n'en peuvent plus... Au regard que nous échangeons, mon camarade et moi, nous comprenons notre commun désir d'échapper à ce bruit, de fuir et de nous cacher, loin de l'infernal orage qui nous brise les oreilles et nous ébranle le crâne au point d'en crier...

A partir de 5 heures, le défilé lamentable des blessés recommence. Nos salles sont déjà pleines et, dans l'estaminet même que nous avons garni de paille, il n'y aura bientôt plus une seule place.

La nuit est venue : le canon tonne toujours. Dans nos salles, faiblement éclairées, quelques blessés s'agitent ; d'autres, dans un demi-sommeil, émettent de temps en temps des sons inarticulés. Les médecins circulent constamment d'une pièce à l'autre, et dès qu'ils paraissent : « Monsieur le

major, j'ai soif!... Monsieur le major, je souffre!... » Longtemps encore je les entendrai, ces voix plaintives qui partent des lits de paille, dans la demi-obscurité de ces dortoirs encombrés, où flotte un mélange d'odeurs écœurantes. Longtemps aussi, je verrai le Dr H... distribuant à chacun, avec une parole consolatrice, la piqûre de morphine qui procurera un peu de calme, tandis que, derrière lui, se prodigue notre brave infirmier F..., lequel, jusqu'à ce qu'il soit épuisé de fatigue, ne veut laisser à personne le soin d'apaiser les soifs qui le réclament...

Onze heures du soir : on nous annonce encore d'autres blessés! Or, dans ce hameau perdu, plus de ressources... Demain, au jour, nous dresserons nos tentes « Tortoise », mais ce soir, hélas! nous n'avons plus que l'abri de l'église... Si encore il nous restait de la paille !

6 novembre. — C'est à croire que le vacarme ne s'arrêtera jamais! Et c'est à croire aussi que nous ne connaîtrons plus une minute de répit! En vain majors et ambulanciers rivalisent-ils d'activité. En vain nos brancardiers divisionnaires font-ils des prodiges pour assurer le transport de tous nos « évacuables » vers le train sanitaire le plus proche. Nous sommes débordés et il nous faut demander le concours d'une autre ambulance : avec un empressement qui nous touche, l'ambulance anglaise de Bailleul répond à notre appel.

9 novembre. — Tous les jours, les automobiles très confortables de nos collègues britanniques sont à notre porte, assurant le service de nos évacuations ; d'ailleurs, nous recevons moins de blessés ; déjà l'on peut circuler plus à l'aise dans nos salles. L'église est vide, l'estaminet aussi...

11 novembre. — L'évacuation de nos blessés s'achève. Nous quitterons La Clytte demain...

18 novembre. — Nous voici à Vlamertinghe, ou « village des Canards ».

Après notre départ de La Clytte, le 12, nous avons erré à travers la boue des plaines flamandes. Pluie, vent, brouillard, toute la lyre ! Avec cela, une température de plus en plus froide... Torride montée du Donon, comme nous te regrettons !

Il est vrai que notre voyage, ces jours-ci, manqua parfois de tout confort : samedi, par exemple, nous étions à Milkruiss, entassés dans une étroite maison, privés de tout, même d'eau pour la soupe et le lavage... Et le lendemain, un escadron de chasseurs d'Afrique nous délogeait d'une métairie, dont nous partagions la grange avec un troupeau de porcs, et la cour avec... un immense tas de fumier aux relents nauséeux...

Enfin, c'est la guerre ! et somme toute, nous ne sommes pas trop malheureux dans ce village des Canards, où nous avons fini par échouer et où nous jouissons d'un demi-repos : notre division ayant, en effet, quitté les tranchées, nous n'avons guère à panser que quelques blessures de doigts ou de mains, plaies bénignes qui guérissent vite. Aussi notre ineffable Zigomar a-t-il proposé de placer, sur la barrière de notre cantonnement, un calicot portant ces mots : « Hôpital des égratignures. »

Nous sommes, pour la plupart, logés dans le grenier d'une ferme, où les tuiles de la toiture ne laissent passer l'air qu'à moitié... D'autres ont trouvé un gîte plus sortable dans les maisonnettes d'un coron voisin.

Aux heures de repas et de loisirs, nous élisons domicile dans l'unique salle d'un estaminet, où d'ailleurs il fait très chaud : nous en partageons le bien-être avec tout un monde de soldats. Des Anglais, en s'exerçant au jeu flamand de la fléchette, boivent, en quelques heures, la provision de bière péniblement renouvelée de la maison. Des Belges fument de longues pipes : de temps en temps, ils ont, en

devisant, ce geste lent de la tête qui agite curieusement sur leur front le petit gland du bonnet de police. Des Français de toutes armes s'acharnent à des correspondances volumineuses, ou bien lutinent les filles, venues des villages voisins « pour voir des soldats ».

Des conversations s'échangent d'un groupe à l'autre. On se donne des recettes pour éviter le gel des pieds, pour s'arranger une tranchée confortable, pour confectionner un plat chaud en un tour de main. Puis viennent les histoires de batailles, d'escarmouches, d'embuscades, de gros « coups de chien », où triomphe l'esprit de corps. Mais en général, tout finit par des chansons.

20 novembre. — Je viens d'assister à un concert, improvisé par les poilus du ...e chasseurs dans l'estaminet vlamertinghois... Spectacle peu banal : il y avait là un Parisien, — marchand de chapeaux en je ne sais plus quel faubourg, — qui n'a pas son pareil dans le genre sentimental. Il y avait l'obligatoire « monologuiste » et l'inévitable roucouleur de « tyroliennes ». Mais il y avait surtout Bricou, l'inénarrable Bricou, — « Hedward, de la Gaîté-Montparnasse », — vrai menton bleu de caf'conc', dont la grosse face de pleine lune suffit à déchaîner les rires. Avec des gestes à la Mayol, il mimait la scie de l'été dernier :

Ma femme...
Elle est toujours derrière, derrière...

ou bien détaillait, avec une naïveté des plus réussies :

J'l'ai mis dans un papier d'soie
Avec une faveu - re !...

Tonnerre d'applaudissements. Explosion de joie, qui faisait se gondoler sur leurs chaises tous ces diables hirsutes, couverts encore de la boue des tranchées... Et le poêle ronflait joyeusement, les bols s'emplissaient d'un

vague jus de chicorée, baptisé « café » par un patron sans pudeur... Et au dehors, la pluie fouettait les vitres, le vent sifflait, miaulait dans les tuiles, secouait la baraque, comme s'il eût voulu l'emporter... Et entre deux rafales de la tempête, on percevait, du côté de Voormezeele, le crépitement rageur de la fusillade...

Un concert peu banal, vous dis-je...

21 novembre. — Travail modéré. Après les pansements, nos heures s'écoulent à la lecture du *Bulletin des Armées,* à la correspondance, à d'interminables parties de cartes, à des bavardages, — en attendant l'heure d'aller nous réchauffer autour du poêle du marchand de chicorée.

22 novembre. — Hélas! Encore un crime à l'actif des bandits... Ypres est en feu!... Et de notre cantonnement de Vlamertinghe, nous assistons, muets et la rage au cœur, à l'horrible ravage!...

Car 3 kilomètres à peine la séparent de nous, la pauvre et chère Ypres. D'ici même, par-dessus le grand rideau d'arbres qui se dresse au nord-est, nous avons souvent admiré l'élégance de ses tours et de son beffroi. Et plusieurs fois déjà, bravant l'ondée et la boue, beaucoup d'entre nous se sont avancés sur la route de la ville, pour la voir de plus près.

Or, il y a quatre jours, une heureuse occasion s'était offerte pour moi d'une course à Ypres même. Rapidement, j'avais traversé le passage à niveau voisin de la gare, où tous les calibres de la maison Krupp s'en donnaient à cœur joie. Après la rue d'Elverdinghe, déserte et jonchée de débris, j'avais vu la cathédrale Saint-Martin, puis, sur la Grand'-Place, la Halle-aux-Drapiers... C'était là, au plein cœur de la cité, que les vandales avaient visé! C'était sur ces merveilles d'art que le Boche stupide avait braqué les gueules noires de ses canons!...

Jusque-là, pourtant, sa fureur n'avait réussi à jeter à terre que les nids modestes des bourgeois, des petits marchands, établis à l'ombre de l'incomparable héritage de leurs ancêtres. Et, intimement, j'avais triomphé de voir toujours debout, intactes, les dentelles de pierre, l'œuvre patiente des siècles, et la nef, orgueilleux tombeau de Jansénius...

...Et maintenant, tout cela agonise! Avant la chute du jour, tout à l'heure, une épaisse colonne de fumée, que le vent chassait vers l'ouest, nous a fait pressentir l'atroce vérité....

Et, la nuit venue, voici que devant nos yeux se dresse le spectacle d'horreur. Après tant d'images tragiques accumulées par cette guerre, voici que cette autre image se fixe en notre cerveau, pour n'en plus sortir jamais : un implacable ciel d'hiver, un mince croissant de lune qui rend la campagne blafarde, triste, infiniment triste... et, tout au fond, le rougeoiment de la ville en flammes, de la Halle qui craque, des dentelles qui se déchirent, de toute la gloire d'Ypres qui achève de mourir, sous le sinistre vol des obus incendiaires...

24 novembre. — Il paraît que nous allons quitter les Canards. On parle d'embarquement pour des régions lointaines... les Vosges, peut-être! (Avouons-le, dans ces plaines flamandes dévastées, nous avons la nostalgie des Vosges...)

Alignés au bord de la route, nos vitriers viennent d'être passés en revue par le général O... En arrivant près des fourgons de notre ambulance, déjà tout attelés pour le départ : « Je crois, Messieurs, a dit le général, que le secret sera, cette fois, bien gardé sur notre destination, car je ne sais pas moi-même où nous allons... Et toi, mon ami, le sais-tu? » fit-il en s'adressant à l'un de nos caporaux : « Oui, mon général... à la valse des pruneaux! » a répondu le loustic, en rectifiant la position. Et le général n'a pas été le dernier à rire.

29 novembre. — Notre « grand » voyage s'est terminé à... Poperinghe. Huit kilomètres à peine. Nous sommes encore loin des Vosges...

Nous avons pour cantonnement un asile de vieillards : « Les hospices se suivent, mais ne se ressemblent pas ! » a déclaré sentencieusement Zigomar, qui pensait à Aubigny.

Notre nouvelle demeure est une maison de briques sombres, avec de petites fenêtres qui ont peur du soleil et qui se défendent des indiscrets par d'épais barreaux de fer et tout un jeu compliqué de persiennes. La porte ne s'ouvre qu'à l'appel d'un cordon et comme à regret : les pièces sont étroites, les couloirs mal éclairés. Vêtues de noir, les sœurs filent comme des ombres ; on les voit à peine. Tout ici a le parfum discret d'un monastère.

L'endroit le plus animé de notre béguinage est la salle vitrée où, devant un grand poêle qui ronfle, les vieillards, hôtes de ce lieu, fument en toussotant et en devisant avec gravité, d'une voix chevrotante...

30 novembre. — Un matin gris, très froid. Cet asile sans joie, cette atmosphère claustrale, ces couloirs aux murs nus où glissent de timides femmes et de pauvres vieillards, tout cela — avec l'idée de la guerre et la tristesse de la saison — nous procure un réveil mélancolique. Puisque l'ambulance ne fonctionne pas pour l'instant, sortons un moment d'ici et chassons nos sombres pensées.

La ville est pleine de troupes : tout un corps d'armée est ici au repos. Dans ces gaillards lavés et rasés, aux uniformes rapiécés, mais brossés avec soin, on ne reconnaît déjà plus les poilus hirsutes qui ont escaladé les ballons vosgiens, pataugé dans les boues crayeuses de la Champagne, arpenté les plaines du Nord, qui furent tour à tour, ou à la fois, terrassiers, mineurs, puisatiers et se sont battus tous les jours... Ils vont, d'un magasin à l'autre, marchandant, achetant les nouveautés comme les rossi-

gnols, vidant les vieux fonds de tiroirs. Les métiers « de bouche » florissent. A l'Hôtel Médard, « Mlle Zoé » a le sourire; sa salle à manger ne désemplit pas. Et près de l'Hôtel de Ville, un petit marchand de dentelles fait des affaires d'or : c'est si passionnant la contrebande, même en temps de guerre!

Mais la grande distraction, ici, c'est le champ d'aviation.

Dans un terrain inculte, entre une houblonnière et un champ de tabac, un village de hangars et de tentes s'est dressé. Des 75, la bêche enterrée dans un fossé circulaire et la gueule vers le ciel, en défendent l'entrée. Braquée, elle aussi, sur les nuages, une mitrailleuse allemande, trophée de la Marne, semble désormais narguer les zeppelins.

Déjà, nous connaissons les pilotes et tous les appareils, nous savons fort bien distinguer les *Voisin* avec leurs mitrailleuses, des *Blériot* armés de boîtes de fléchettes, ou encore des *Farman* chargés de grosses bombes. Le spectacle change tous les jours. Tantôt c'est un départ impressionnant sous un vent de tempête, ou un atterrissage habile en la pénombre du soir; tantôt, c'est, dans le lointain, un vol de petites ailes blanches, que l'on suit anxieusement, car autour d'elles des bouquets de fumées grises ne cessent d'éclore, les encadrant, les approchant de plus en plus...

A cette saison, la nuit vient vite; et chaque soir, nous ne savons trop que faire, dans notre couvent lugubre... Les heures sont longues, longues...

1er décembre. — Serait-ce la fin de notre repos et de notre ennui? Voici que les lignards et les chasseurs de notre division ont mis sac au dos et déjà s'éparpillent vers les tranchées. Avant peu, sans doute, nous recommencerons à travailler.

2 décembre. — Rassemblement! Attelez les fourgons! Pressons-nous!... En avant!

Sans regret, nous quittons notre asile de Poperinghe et, par Vlamertinghe, — où nous saluons en passant notre ferme des Canards, — nous prenons la direction d'Ypres.

D'Ypres?... Eh oui! Car on se bat ferme par là, et l'on y a besoin d'ambulances...

A un détour de la longue route monotone, tout à coup apparaît la masse blanche et presque coquette d'une vaste construction flamande : c'est l'Hospice du Sacré-Cœur, où nous avons l'ordre de nous installer sans retard.

Cet hospice d'Ypres, qui, nous dit-on, servait, avant la guerre, d'asile d'aliénés, devait contenir tout un peuple de déments, à en juger par ses proportions. Un large espace désert s'étend devant lui, qui le fait paraître plus grand encore; puis, après un groupe de maisons basses, c'est la gare.

A l'avance, nous nous extasions sur les merveilles de notre installation. Mais bientôt une nouvelle refroidit notre enthousiasme : il va falloir nous contenter de l'aile gauche du bâtiment. Un bataillon de chasseurs occupe, en effet, l'aile droite et tout le devant. Dans le fond, les dortoirs sont pleins de « civils » : les uns ont été blessés au sortir de leurs caves; les autres ont été retirés à grand'-peine des décombres de leurs maisons, d'autres enfin sont des malades évacués des divers hôpitaux de la ville que les obus allemands démolirent ou incendièrent.

Pendant que nos « tringlots » détellent leurs chevaux et organisent leur parc, Gustave, le concierge, — un bon Flamand aux gros yeux candides, — nous fait faire le tour du propriétaire. On s'égarerait dans le dédale des couloirs, des salles, des petits pavillons et des jardins. Tout est net, ripoliné, agréable à l'œil : « Il ne faudra pas abîmer la peinture, savez-vous ! » nous recommande, avec l'accent particulier des Flandres, notre ami Gustave... Pour lui plaire, nous admirons l'or trop neuf et les simili-boiseries de la chapelle, quand tout à coup, après un « boum » banal,

un bruit de tuiles brisées nous fait lever la tête : « C'est un éclat de fusant, nous déclare le Belge mélancolique... Ils nous arrosent de temps en temps ; mais ça éclate presque toujours trop haut et ça ne fait guère de dégâts, savez-vous. » Puis, après un silence : « Quant aux grosses marmites, elles nous encadrent. Elles tombent, devant, derrière, à droite, à gauche, partout, sauf sur nous. Mais j'ai bien peur qu'un jour... ! » Et Gustave agite la tête, avec une grimace qui en dit long.

Nous recevons notre premier convoi de blessés vers 5 heures... Vite, au travail !

...Parmi les brancards alignés dans une pièce, je remarque plusieurs faces imberbes : ce sont des conscrits de la classe 1914. « Ah ! me dit l'un d'eux, en pleurant des larmes de rage mêlées de sang (car il a une balle à la figure)... Quelle guigne ! Nous sommes entrés pour la première fois dans les tranchées ce matin. Et se faire « amocher » comme ça, sans même avoir tiré un coup de fusil ! En dix minutes de guerre, j'avais mon compte ! » Je le console en lui affirmant que ça n'est pas grave, qu'il reviendra : « Ah ! je l'espère bien ! » fait le pauvre petit bleu.

3 décembre. — Nous avons travaillé très tard, cette nuit. C'est à peine si nous faisions attention à la canonnade qui, de temps en temps, ébranlait nos murs de briques. Mais quand je suis enfin allongé sur ma paillasse, le sommeil, malgré ma fatigue extrême, ne se décide pas à venir. Ah ! c'est que, dans la journée, Gustave nous avait montré, près du jardin de l'hôpital, un petit coin retiré où, à l'abri de grands arbres et non loin d'une ferme écroulée, se cachent quatre croix de bois blanc. « Ce sont, nous expliqua-t-il, les tombes des canonniers d'une batterie de 105, — notre voisine, — qui ont été tués pendant leur sommeil : un obus est entré dans le grenier où ils reposaient et ils sont passés directement du sommeil dans la mort. » ...Et ce souvenir

est cause de mon insomnie : malgré moi, chaque fois qu'une explosion plus rapprochée éclate dans la nuit, ou qu'un bruit de grêle se fait entendre sur le toit, je pense aux canonniers « qui sont passés directement du sommeil dans la mort »... Et puis, tout de même, la pensée devient moins vive, plus floue, embrouillée... Mes yeux se sont clos... et j'ai dormi, dormi à poings fermés... De longtemps, je n'avais passé une aussi bonne nuit !

12 décembre. — Pourquoi suis-je aussi démonté, aujourd'hui ?... Il me semble que les plaies que je viens de voir étaient plus horribles, que les blessés souffraient davantage, que la guerre devenait de plus en plus cruelle...

Et pourtant, non ! Ici comme ailleurs, aujourd'hui comme hier, ce fut la même succession lamentable de membres brisés, de ventres ouverts, de poitrines défoncées, de faces qui saignent, mais sans rien de particulier ni de pire... D'où vient donc mon abattement ? Du surmenage de ces jours derniers, peut-être ? Ou bien, de ce soleil trop pâle, qui perce mal les nuées grises et baigne notre salle de pansements d'une lumière livide, presque lugubre ?

Mais ne viendrait-il pas plutôt de l'impression poignante que j'ai ressentie ce matin, lorsque nous avons conduit à sa dernière demeure le petit soldat de dix-huit ans ; car j'avais toujours dans l'oreille son cri, son cri déchirant, et tant de fois répété durant son agonie : « Comme c'est triste, la guerre !.. J'étais si heureux !... »

Oh ! oui, c'est triste, la guerre ! la guerre qui fauche tout, jeunesse et bonheur...

Pour essayer de dissiper mes idées noires, j'ai voulu me distraire au spectacle du dehors. Près du portail, le Dr R... fume sa pipe, les yeux fixés vers un point dans le ciel : « Un taube », me dit-il. Et en effet, l'oiseau s'approche et nous reconnaissons sa queue d'épervier.

Rapidement, il avance. Le voici qui nous domine... Et

soudain, de sa nacelle, une petite chose qui scintille et qui laisse à sa suite une longue chenille noire, se détache, accourt et tombe sur un groupe de maisons qui abritent des soldats... En même temps, un sifflement, que nous connaissons tous, a traversé les airs... Et l'horreur aux yeux, nous voyons jaillir avec fracas un gros geyser de fumée noire, tandis que des murs éclatent et s'effondrent... Quatorze chasseurs — qui, joyeux, astiquaient leurs armes ou faisaient leur correspondance, — quatorze chasseurs sont morts...

13 décembre. — Après la dépression d'hier, nous voilà, ce matin, pleins d'entrain. Nous avons chassé la mélancolie comme le soleil au ciel a dispersé les nuages. Le déjeuner est excellent ; et si l'on avait pour boire à sa soif autre chose que ce petit vin affreusement sucré, ce serait parfait. Mais ici l'eau est rare : « Je donnerais une fortune, mon vieux H..., pour cette eau limpide et fraîche des Vosges, dont, malgré les recommandations de ta femme, tu faisais un abus immodéré... »

L... n'a pas fini sa phrase, qu'un bruit sec retentit, suivi aussitôt d'un fracas de vitres qui dégringolent. Interrompant grossièrement notre repas, un éclat d'obus est entré sans crier gare ! Chacun se précipite. C'est à qui l'aura : il n'y a pas que les Anglais, en effet, qui aient la manie de la collection...

— Flûte ! fait tout à coup l'ami A... J'ai raté mon effet ! C'était le moment ou jamais de placer un « Messieurs, la séance continue ! » bien senti...

21 décembre. — Comment tenir un carnet de route à jour, avec de pareilles semaines ? Toujours de nouveaux blessés, des nôtres, des alliés et... des autres ! Et toujours, le piment de quelque « pruneau » inattendu ! Ce matin encore, un de nos ambulanciers, qui creusait une fosse dans le jardin, a reçu des éclaboussures de marmite.

26 décembre. — Cela devient intenable! Malgré le drapeau à croix rouge qui flotte très haut sur l'hospice, nous recevons des projectiles de plus en plus nombreux. Sous nos fenêtres, plusieurs soldats ont été blessés avant-hier; et, à l'instant, notre margis B... qui inspectait ses fourgons, n'a échappé à l'éclatement d'un shrapnel qu'en s'aplatissant sur le sol...

29 décembre. — Impossible de rester ici! Nous venons d'évacuer nos derniers blessés et nous partons...

Janvier 1915. — Nous cantonnons à Elverdinghe. Au dire d'un officier d'artillerie qui vient d'Ypres, il était temps que nous abandonnions notre hospice du Sacré-Cœur... Peu après notre départ, une accalmie s'était tout d'abord produite; et une ambulance en avait profité pour prendre notre place. Hélas! nos malheureux collègues devaient le regretter; car bientôt la grande bâtisse neuve, aux lignes élégantes, allait s'écrouler, elle aussi, sous les obus : « Ce fut, nous dit l'officier d'artillerie, un tir bien réglé... En quelques instants, leurs gros 305 ont jeté bas tous ces murs de briques. La première marmite a tué, devant la porte, des infirmiers qui hissaient dans une voiture un brancard pesant... La deuxième a démoli toute une aile du bâtiment, ensevelissant sous les décombres deux médecins et des blessés... La dernière a consommé la destruction en effondrant le toit de la chapelle : le petit clocher est tombé, tout d'une pièce, dans le chœur... »

Pauvre Gustave! Lui qui craignait tant qu'on abîmât sa peinture...

VIII

SÉPARATION

Lorsque nous avions quitté Ypres, un secrétaire d'état-major nous avait confié dans le plus grand mystère : « Notre division va bientôt embarquer : elle part en Lorraine, pour faire le siège de Metz... »

L'imagination a des ailes, même en temps de guerre... Nous n'allions pas si loin ; mais bientôt, tout de même, nous quittions la Belgique pour revenir vers le Pas-de-Calais.

Au fond, ce changement nous ravit, après les journées horribles endurées en ces trois derniers mois : oui, jours et nuits horribles de vent et de pluie, de froid et de tempête, horribles de bruit, de canonnades, d'explosions, horribles de tueries et de carnage... Noirs corons en ruines, plaines inondées des Flandres, rives glacées de la Lys, quelle démence orgueilleuse et cruelle poussa donc le Néron de la Sprée à sacrifier sur votre sol tant de vies humaines ? Qui dira jamais les flots de sang épandus, les blessures sans nombre, les hommes perdus dans la brume, enlisés dans la boue, happés par les canaux, ou morts sous les rafales de neige et de mitraille !...

Au milieu de ces horreurs, — le croiriez-vous, — notre moral est resté intact. En vain la bataille redoublait-elle d'acharnement. En vain, les blessés, des Français, des Belges, des Anglais et aussi des Allemands, nous ont-ils, parfois, contraints à un labeur épuisant. En vain avons-nous connu les heures sombres, celles où tout semble perdu... Malgré tout, nous avons tenu et nous tenons : notre confiance subsiste, notre espoir s'accroît chaque jour.

Au reste, les tarots n'annoncent-ils point sans cesse à Zigomar une victoire certaine... ?

Et puis, à travers nos misères et nos souffrances, il y a des rayons de lumière, des instants de vraie joie, d'exquises minutes : c'est l'annonce d'un succès de nos poilus, ou de nos amis les Russes ; c'est l'arrivée d'une lettre ; c'est la réception d'un colis, vêtements chauds, vivres, tabac, toutes les douceurs de l'amour ou de l'amitié...

Pour regagner la France, nous avons donc repris notre vie vagabonde, marchant surtout le soir afin d'éviter les aéros.. Aussi est-ce « dans le noir » que nous avons vu Hazebrouck, Aire-sur-la-Lys et quantité d'autres petits villages dont je n'ai même pas retenu tous les noms... Tour à tour, nous avons connu comme dortoirs les étables de Steenvoorde, les petites maisons proprettes de Steenbecque, la brasserie confortable de Mme Guilbert à Ferfay, et les granges empuanties de fumier de Lacomté... Puis Robreuve nous vit, claquant des dents dans les brouillards de sa rue Coupe-Gueule...

C'est là que, un matin, l'ordre nous arrive de nous rendre à Hersin, où nous pourrons nous installer et travailler confortablement, en attendant le beau temps, l'offensive prochaine et même la réalisation des fameux « tuyaux » du secrétaire d'état-major...

Nous cheminons donc, ce jour-là, sur une petite route, restée excellente, car les convois l'ont épargnée. Le ciel est clair : un peu de soleil égaie le paysage hivernal et, sans doute aussi, le cœur de nos ambulanciers, puisque j'en entends plusieurs qui se souviennent d'une chanson.

Mais, à peine avons-nous fait une demi-lieue, qu'un grand chagrin m'est apporté : une mutation m'affecte désormais au service d'un train sanitaire, que je dois rejoindre immédiatement...

Rien à objecter, hélas ! il me faut obéir, c'est-à-dire quitter mon ambulance, dire adieu à tous ces braves gens,

chefs et soldats, dont ces mois de campagne ont fait pour moi autant d'amis, autant de frères d'armes... Pourquoi le cacher? J'ai le cœur serré... En hâte, je réunis mon petit bagage, j'étreins toutes les mains tendues vers moi et je me précipite, les yeux remplis de larmes, dans la voiture qui va m'emmener à la gare voisine.

Et comme vingt fois je me retourne, j'aperçois ma chère ambulance qui, sur la route doucement ensoleillée, peu à peu s'éloigne, se rapetisse, disparaît enfin, partie vers des régions où elle va trouver d'autres blessés à secourir, d'autres misères à soulager.

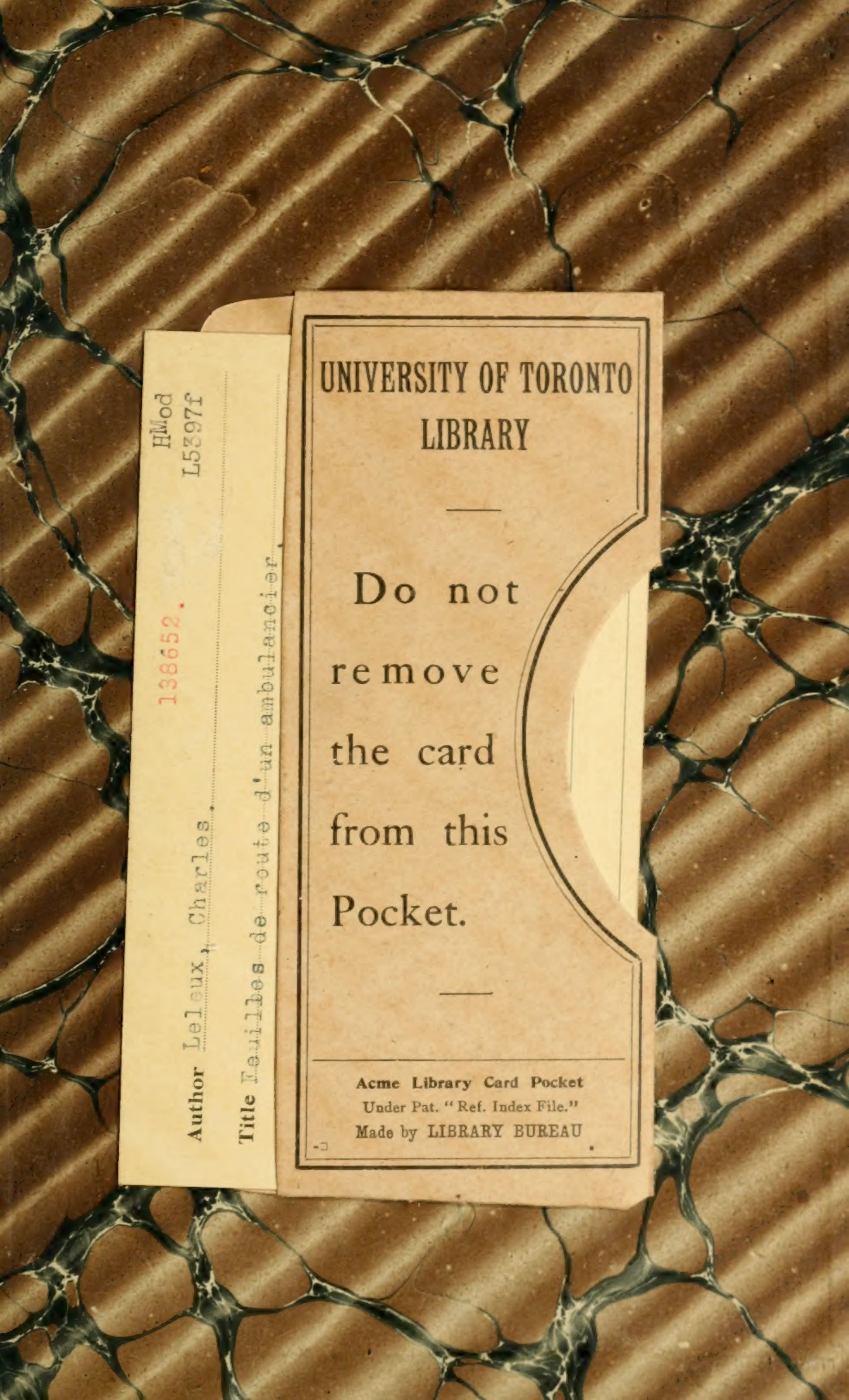
Courage, ô mes bons camarades! Dans ce prochain et définitif assaut, qui va nous délivrer du Boche maudit, poursuivez votre œuvre de charité et de salut : œuvre obscure et silencieuse, mais combien belle et méritoire! Demain, à l'heure du triomphe, on vous oubliera sans doute une fois de plus. Vous ne figurerez point aux revues solennelles. Vous n'aurez point de drapeaux que l'on puisse décorer. Et jamais les historiens ne parleront de vous, — pas plus que des infirmiers de nos hôpitaux, ni du personnel des trains sanitaires et de son dur labeur, ni même des héroïques brancardiers qui s'en vont à la recherche des blessés, le jour et la nuit, par tous les temps, dans les bois et dans les tranchées, et que les balles allemandes ne respectent même pas... Demain on exaltera les victoires qui s'évaluent au chiffre des victimes, — et l'on ignorera les victoires remportées par vous sur la Mort, le sang épargné, les souffrances taries, les vies innombrables sauvées par vous...

Mais qu'importe! Si l'ivresse du succès rend les combattants un peu ingrats, n'êtes-vous pas suffisamment récompensés de savoir votre œuvre comprise et bénie par ces millions d'êtres, à qui vous avez su conserver un fils, un fiancé, un époux ou un frère?

TABLE DES MATIÈRES

NANCY-PARIS, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
HMod
L5397f
138652.
Author Leleux, Charles.
Title Feuilles de route d'un ambulancier

